





DE LA PHILOSOPHIE  
DE LA NATURE,  
ou  
TRAITE' DE MORALE  
POUR LE GENRE HUMAIN,  
Tiré de la Philosophie  
et fondé sur la nature.

CINQUIEME ÉDITION,  
et la seule conforme au manuscrit original.

*Nunquam aliud natura aliud sapientia dicit.*  
Juvenal Satyr. XIV.

TOME TROISIEME.



A LONDRES,  
et se trouve dans la plûpart des capitales  
DE L'EUROPE.

M. DCC. LXXXIX.

CSP

BD

581

D3

1789

V.3

---

SUITE DU LIVRE II  
DE LA SECONDE PARTIE  
DE LA  
PHILOSOPHIE  
DE LA NATURE.

---

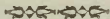
CHAPITRE VIII.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

L'IMMORTALITÉ de l'âme, je le fais, n'a pas encore été démontrée à la façon des géomètres : je m'y arrêterai cependant, parce que c'est le dogme de la nature pour les hommes sensibles, & ce dogme est à mes yeux une des bases de la morale universelle : de toutes les questions de la psychologie, celle-ci semble la seule où la simple théorie conduise à la vertu.

---

L'HOMME  
SEUL.



## ARTICLE PREMIER.

DE L'ORIGINE DU DOGME DE  
L'IMMORTALITÉ.

PARTIE II.

EST-IL vrai que le feu céleste qui m'anime doit s'éteindre un jour dans l'abyme de la tombe, & qu'il n'y a entre moi & le néant que ce point fugitif de l'existence qu'on nomme la vie ?

Le dangereux Epicure l'a dit, aussi bien que l'obscur Pomponace, & les sophistes chez les peuples à demi-éclairés, & le sénat de Rome lorsqu'il n'y avoit plus de Romains.

Cependant le sentiment intérieur déposa sans cesse contre cette doctrine désespérante : le cri de la nature, plus fort que tous les syllogismes, empêcha toujours l'espèce humaine de graviter vers l'anéantissement.

Il falloit expliquer ce concours du sens intime & de la réflexion à prolonger les limites de notre existence; & les apôtres du dogme



qui nous anéantit , n'ont pas manqué de subtilités pour résoudre ce problème.

---

L'HOMME  
SEUL.

*Nous croyons , disoit Hobbes , que ce qui est fera toujours , & que les mêmes effets doivent nécessairement découler des mêmes causes.*

Voilà donc la paresse qui crée des dogmes , & la pensée devenue active par le principe même d'inertie qui , suivant le sophiste anglois , la fait tendre au repos.

Non , dit un autre philosophe plus justement célèbre que le sophiste de Mamelsbury ; c'est l'amour qui a fait naître le sentiment de l'immortalité (\*) ; l'amour , qui , pour flatter la douleur d'une veuve éplorée , lui montre dans une cendre triste & froide , l'époux qu'elle regrette , & dont elle espere être aimée encore.

Vous vous trompez , prétend l'auteur du livre *de l'origine du monde* , l'homme ne se croit immortel , que parce que la vanité le maîtrise (\*\*); fier d'occuper un point dans l'es-

---

(\*) *De l'Esprit* , disc. III, ch. 6.

(\*\*) Voy. seconde part. pag. 38.

PARTIE II. pace, il se croit une branche nécessaire du grand systême des êtres; & parce qu'il est, il se flatte que la nature lui a promis d'être toujours.

Toutes vos opinions sont erronées, écrivent les penseurs de l'Angleterre; lisez les annales de l'espece humaine, & vous verrez que la politique est la base de la croyance de l'immortalité : c'est pour enchaîner les hommes à la vertu, que Siphos donna ce dogme à l'Egypte, Xamolxis aux Thraces, & Zoroastre à la Bactriane : tous ces législateurs étoient des fourbes; mais il est permis de l'être sans doute, quand on ne trompe les hommes que pour les empêcher de s'entre-détruire.

Prétendus philosophes, s'écrie de la chaire où il dogmatise, l'enthousiaste qui a fait le *Systême de la nature* ! l'immortalité a fait le malheur du globe, & cette croyance fatale est encore un des crimes du sacerdoce : le ministre des autels la répandit parmi les peuples, pour devenir le maître des rois; en créant pour les

sectaires une vie future , il leur laissa habilement entrevoir qu'il en ouvroit ou fermoit à son gré les avenues ; & peu à peu la perspective qu'il offrit d'un monde imaginaire , lui aida à conquérir celui qu'il habitoit. (\*)

---

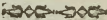
L'HOMME  
SEUL.

Apôtres de l'anéantissement , comme tous vos systêmes s'écroulent les uns sur les autres ! c'est qu'ils sont votre ouvrage : votre cœur étoit plus vrai, il ne faisoit point de systême , & c'est lui seul que vous deviez consulter.

---

(\*) *Système de la nature*, tom. I, chap. XIII. Tout ce chapitre est destiné à prouver que l'immortalité est à-la-fois absurde & impossible ; il est vrai que l'auteur est si peu persuadé de la vérité de son systême , qu'il dit dans le même endroit : « Imposons un silence éternel à » ces superstitieux mélancholiques , qui ont l'audace de » blâmer un sentiment dont il résulte tant d'avantages » pour la société ; n'écoutons point ces philosophes indifférens , qui veulent que nous étouffions ce grand ressort de nos cœurs ; ne nous laissons point séduire » par les sarcasmes de ces voluptueux qui méprisent une » immortalité vers laquelle ils n'ont pas la force de s'a- » cheminer. *Syst. de la nat.* tom. I, pag. 298. » Quand on rapproche ce texte des assertions audacieuses du chapitre où il est renfermé, on est tenté de prendre le livre tout entier pour un jeu de l'imagination , comme le poëme en faveur de la peur , & l'éloge de la fièvre.

**PARTIE II.** Vous épuisez toute votre dialectique à empoisonner l'origine du dogme sacré qui vous blesse : ce dogme existe donc dans les âmes que vous n'avez pas perverties ! --- Eh ! que m'importent vos explications, vos critiques & vos vains paradoxes ? Quand je comprends l'oracle, ai-je besoin d'un prêtre qui me les interprète ?



## ARTICLE II.

DES SAGES QUI ONT CRU A  
L'IMMORTALITÉ.

**N**OUS ne connoissons ce globe que d'hier,                       
L'HOMME  
SEUL.  
du moins à en juger par le peu d'antiquité de ses monumens historiques : cependant on peut affirmer qu'il n'y a eu aucun peuple policé qui ait fait, du dogme de l'anéantissement, la base de son évangile : on a toléré quelquefois les sophistes, mais la terre ne les a pas mis au rang de ses législateurs.

Dans cette Asie qu'on peut regarder comme le berceau de l'espece humaine, on a de tems immémorial cru à l'immortalité ; les sages de la Perse, de la Chaldée, des environs du Caucase, mouroient les yeux tournés vers l'orient, comme pour hâter l'instant où ils devoient renaître ; les veuves sensibles de l'Inde se brûloient sur le bûcher de leurs époux, pour éterniser leurs amours & leurs jouissances.

**PARTIE II.** L'Égypte, qui fut quelque tems heureuse, malgré la fange de ses marais, ses despotes & ses pyramides, avoit trouvé le moyen d'enchaîner ses souverains à la vertu, en les soumettant, au-delà de la tombe, à un jugement qui honoroit ou flétrissoit leur mémoire : là on embaumoit les corps pour prolonger pendant plusieurs siècles l'illusion de leur existence ; on surchargeoit la terre d'obélisques, pour vivre dans le souvenir des générations à naître, & l'homme ne sortoit de la vie qu'entouré de l'immortalité. (\*)

Ces Thraces, qui pleuroient à la naissance de leurs fils, & se livroient à la joie quand ils les conduisoient au tombeau (\*\*), ne regar-

---

(\*) Suivant Hérodote, les Egyptiens furent les premiers qui dirent que notre ame étoit immortelle : *hi primi extiterunt qui dicerent animam hominis esse immortalem.* Lib. 2. — Mais comme cet historien les croyoit rassemblés en un corps de peuple depuis plus d'onze mille ans, son époque peut tomber au berceau des premières sociétés ; ce qui n'est point du tout favorable au système de Lucrece & de Pomponace.

(\*\*) Hérod. Lib. V, & Solin. cap. X.

doient cette vie que comme une nuit qui précède un beau jour ; & ils attendoient la mort avec la même impatience qu'un vaisseau égaré dans les ténèbres attend le retour de la lumière.

Les Celtes, un des plus anciens peuples de la terre, partageoient à cet égard la croyance de tous les états policés ; & celle de leurs colonies qui vint habiter les Gaules, y porta ce dogme si consolant pour l'espèce humaine (\*). Il est vrai que les druides l'empoisonnerent, en persuadant à la multitude superstitieuse, que c'étoit faire le bonheur de leurs enfans, que de les brûler dans des paniers d'osier sur les autels de leurs dieux anthropophages : mais ne confondons pas le texte sacré du code de la nature, avec les commentaires coupables du facerdoce.

Ce principe, que ce qui existe ne peut être anéanti, est si enraciné dans le cœur, qu'on l'a rencontré jusques dans les landes sauvages

---

(\*) Cæsar. *Commentar. de bell. gallic.* Lib. 6, & Pomp. Mela, Lib. 3, cap. 1.

~~du Nouveau-Monde.~~  
 PARTIE II. du Nouveau-Monde. Le baron de la Hontan, qui avoit vécu dix ans au Canada, assure que ses habitans se flattoient tous de renaître, un jour, plus heureux que les Européens qui venoient les subjuguier; puisqu'autrement le dieu qui les laissoit exterminer parce qu'ils avoient le courage d'être libres, seroit le plus affreux des tyrans: --- raisonnement moins métaphysique que ceux de Leibnitz, mais peut-être aussi concluant que tous ceux de sa *Théodicée*.

Si de la multitude on remonte aux grands hommes faits pour la gouverner, & aux sages nés pour l'instruire, on verra chez eux la même logique & les mêmes espérances.

Warburton a prouvé que tous les législateurs de l'antiquité crurent l'ame immortelle (\*); il n'en excepte que Moïse; & encore quoiqu'il eût raison, cette partie de son ouvrage a été vivement attaquée par le docteur

---

(\*) Voy. les quatre vol. de sa *divine légation de Moïse*, qui lui valurent tant de satyres & un si bon évêché.



Louth. L'Angleterre s'est partagée un moment entre le critique & Warburton.

---

L'HOMME  
SEUL.

On a dit que le dogme de l'immortalité de l'ame n'étoit pas antérieur à Phérécyde, & on s'est appuyé, pour le prouver, sur un texte des Tusculanes; mais l'immortel Cicéron est bien loin de soutenir de son autorité respectable le dogme destructeur d'Epicure: il dit que Phérécyde fut le premier qui enseigna le principe de l'éternité des ames (\*); & ce n'est qu'avec la dialectique de la mauvaise-foi qu'on peut traduire le mot d'éternité par celui d'immortalité.

Diogene Laërce est plus positif quand il dit que Thalès apprit le premier aux Grecs que l'ame étoit immortelle (\*\*); mais il le dit sur la foi du poète Cherilus; & qu'est-ce que le témoignage d'un compilateur de contes, fondé sur l'oui-dire d'un poète oublié?

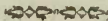
---

(\*) *Pherecydes Syrus primùm dixit animas hominum esse sempiternas*, Tuscul. quæst, Lib, 1.

(\*\*) *Vit. Thales*.

**PARTIE II.** Oui, j'ose le dire, tous les hommes qui ont eu des droits à nos hommages, ont rejeté l'idée de l'anéantissement; idée cruelle qui flétrit l'ame, dégrade le génie, & étouffe le germe des grandes choses.

Je voulois parler de la foule des sages qui ont mérité & prêché l'immortalité : je vais m'arrêter un moment sur le petit nombre de philosophes qui ont rejeté cette doctrine. --- Je ferai plus court, & mon but se trouvera également rempli,



## ARTICLE III.

DES ANCIENS ENNEMIS DE  
L'IMMORTALITÉ.

DES êtres passifs qui, dans leur longue vie, n'avoient jamais fait de bien à la terre, des sophistes méprisés malgré leur audace, & des tyrans dévorés de remords, tous individus qui avoient le plus grand intérêt à entrer tout entiers dans la tombe, se sont réunis à placer le néant au bout de leur carrière.

L'HOMME  
SEUL.

Je pardonnerois aux conquérans & aux fanatiques de croire que tout meurt avec eux : ils ont besoin de s'aveugler sur l'opprobre qu'imprimera à leur cendre la postérité des hommes qu'ils ont assassinés avec le glaive de la guerre ou avec le poignard de la religion ; mais malheureusement ce sont les êtres les plus persuadés de l'immortalité : c'est pour éterniser le souvenir du joug qu'il a imposé aux nations, que Sésostris bâtit des pyramides ; & le moine

Clément affassine les rois pour être inscrit  
PARTIE II. dans le martyrologe.

Il y a eu peut-être des peuples chez qui l'on n'a point rencontré la notion de l'immortalité de l'ame ; mais c'étoient quelques castes misérables de sauvages ( \* ) dont l'autorité est nulle pour les penseurs de bonne - foi : ces especes d'orangs-outangs , occupés uniquement dans leurs forêts à chasser & à vivre , ignoroient plutôt le dogme sacré qui prolonge

---

( \* ) Encore ne faut-il pas adopter tous les contes que font sur ce sujet les voyageurs qui sont aveugles , ou les philosophes qui ont voulu l'être : par exemple , on s'appuie de l'autorité de Barbot , pour dire que les habitans du royaume de Benin nient l'immortalité de l'ame ; or voici une anecdote tirée de cet auteur : -- Quand le roi de cette partie de l'Afrique vient à mourir , on renferme dans le caveau où est le cadavre , des esclaves vivans ; le lendemain on leve la pierre , & un seigneur demande par l'ouverture aux negres s'ils ont rencontré le roi : si ces malheureux donnent encore quelque signe de vie , on referme le caveau , & on répète le lendemain la même cérémonie , jusqu'à ce qu'on n'entende plus rien ; alors on conclut que les esclaves ont rencontré sa majesté , & qu'ils l'accompagnent dans son voyage. -- Voyez Barbot , page 366.

notre existence, qu'ils n'y portoient atteinte.

Quant aux peuples policés, s'il en est à qui cette doctrine ait paru quelque tems dangereuse, il faut l'attribuer aux conséquences absurdes qu'en tiroient les sophistes, plutôt qu'à la doctrine même : tel est l'esprit de la loi de proscription portée en Egypte contre le Platonisme : les enthousiastes du disciple de Socrate depuis long-tems abrégeoient leurs jours, pour atteindre plus tôt à la vie fortunée dont on leur offroit la perspective. Cléombrote d'Ambracie s'étoit précipité du haut d'une tour ; des élèves du philosophe Hégésias s'étoient noyés, & l'épidémie des morts volontaires commençoit à infecter l'Asie & l'Afrique, lorsque Ptolémée Philadelphe défendit, sous peine du supplice, d'enseigner dans ses états le dogme de Platon sur l'ame ; mais il est évident que cette loi égyptienne eut pour but de prévenir les suicides, plutôt que d'anéantir l'idée sublime de l'immortalité.

---

L'HOMME  
SEUL.

## ARTICLE IV.

*D'UN BLASPHEME DE MOÏSE ET DE  
SALOMON , CONTRE LA RELIGION  
NATURELLE.*

**PARTIE II.** JE voudrois ne point mettre à la tête des ennemis de l'immortalité, le monarque que l'Orient a appelé le plus sage des hommes, & l'homme de génie que les Hébreux s'honorent d'avoir pour législateur ; mais la force irrésistible de la vérité m'entraîne : il vaut encore mieux renverser de leur base les statues de deux hommes extraordinaires, que de mentir au genre humain, en lui donnant une morale.

L'évêque de Glocester, Warburton, a fait quatre volumes, pour prouver que Moïse, tout inspiré qu'il étoit de l'Être suprême, n'a point cru l'ame immortelle ; cette assertion fatale pouvoit se démontrer en quatre pages.

Il est très-évident qu'il n'y a dans le Pentateuque

tateuque aucune trace du dogme sacré d'une autre vie : *l'ame de toute chair est dans son sang*, dit Moïse à la tête du Lévitique ; & quand ce sang, principe de la vie, s'écoule, il faut bien que l'ame s'anéantisse.

---

L'HOMME  
SEUL.

Si Moïse avoit eu la plus légère notion d'une ame immortelle, on en verroit des traces dans les loix qui font la base du Lévitique & du Deutéronome ; c'étoit là qu'un instituteur des nations devoit, en admettant des récompenses & des peines au-delà de notre carrière, établir un frein pour les crimes secrets ; cependant il ne l'a pas fait : il a mieux aimé verser des flots de sang humain, pour punir des délits souvent imaginaires, que de prévenir l'infraction de ses loix, en plaçant un Dieu rémunérateur & vengeur aux limites de notre existence.

Ce blasphème contre la religion naturelle paroît d'autant plus extraordinaire, que Moïse étoit entouré de nations qui croyoient à l'immortalité. La Phénicie, la Chaldée, l'Inde, la

**PARTIE II.** Perse & la Bactriane, bien plus anciennement civilisées que la horde à demi sauvage des Hébreux, admettoient ce dogme si consolant pour l'innocence opprimée, & si terrible pour la tyrannie qui opprime : l'Egypte même, monarchie si neuve, quand on la compare aux puissances qui habitoient les contrées élevées de l'Asie, en faisoit la base de sa législation : c'est pour désigner cette immortalité, qu'on sculптоit sur les bas-reliefs de ses temples l'hyéroglyphe célèbre du serpent qui mord sa queue, que les citoyens de tous les ordres embaumoiént leurs momies, & que les Pharaons bâtissoient les pyramides.

Le dogme cruel de l'anéantissement paroît s'être propagé chez le peuple Hébreu, soit réuni, soit dispersé, jusqu'à ce que la secte des Esséniens, formée des débris des sectes Grecques, s'introduisit à Jérusalem. Dans l'intervalle Salomon, nommé jusqu'à nos jours le sage par excellence, confirma le blasphème de Moïse, & prépara ainsi les voies à un sophisme



de Lucrece, de Protagoras & de Iamettie.

Pour peu en effet qu'on lise dans le silence du préjugé les écrits qui nous restent de ce monarque philosophe, on voit que sa métaphysique ne va pas jusqu'à distinguer l'ame de la vie : le même terme lui sert pour désigner ce qui fait penser l'homme & ce qui fait respirer la bête de somme ; il dit dans ses Proverbes : *le juste connoît l'ame de ses jumens (\*)* ; & quand il s'agit de l'homme, il s'exprime ainsi dans le livre de la Sageffe : *aucun artiste n'a le pouvoir de faire un dieu qui lui ressemble ; car, mortel lui-même, il ne forme de ses mains criminelles qu'un ouvrage mort : ainsi il vaut mieux que les êtres qu'il adore, parce que du moins il vit quelque tems, quoiqu'il doive mourir après : au lieu que les dieux qu'il fabrique n'ont jamais vécu. (\*\*)*

L'HOMME  
SEUL.

(\*) *Novit justus jumentorum suorum animas.* Voy. Prov. Salom. cap. XII, vers 10.

(\*\*) *Nemo enim sibi similem homo poterit deum*

## PARTIE II.

Les théologiens qui lisent dans la Bible, non ce qu'ils y trouvent, mais ce qu'ils veulent y trouver, citent le chapitre second de la Sageffe comme un monument de Salomon à l'immortalité : or ce chapitre, composé de vingt-quatre versets, n'est presqu'en entier que l'exposition du matérialisme le plus effréné ; l'auteur en a consacré vingt à distiller le poison, & seulement quatre à donner l'antidote.

« Les hommes qui intérieurement ne pensent pas bien, ont dit : la vie s'écoule avec l'ennui, & laisse à peine après elle une trace fugitive. L'homme, quand il cesse d'être, n'a plus de consolation à attendre ; & on ne connoît personne qui de la nuit du tombeau soit revenu à la lumière.

» L'ame une fois éteinte, notre corps ne fera plus qu'une vaine poussière. L'esprit qui

---

*fingere ; cum enim sit mortalis , mortuum fingit manibus iniquis ; melior enim est ipse his quos colit , quia ipse quidem vixit , cum esset mortalis : illi autem nunquam.*  
 Voy. *Sapient. Salom. cap. XV, vers. 16 & 17.*

» le vivifioit se diffipera comme un air subtil,  
» & notre vie difparoîtra comme un nuage  
» léger, fur lequel le foleil exerce fa puiffance,  
» & qui tombe appesanti par la chaleur.

**L'HOMME  
SEUL.**

» Notre nom emporté par le tems, s'ou-  
» bliera avec lui, & il ne reftera aucune trace  
» de ce que nous avons fait dans la mémoire  
» des hommes.

» L'intervalle rapide de notre vie n'eft  
» qu'une ombre qui paffe : après la mort, il  
» n'eft plus de retour : le fceau fatal eft pofé,  
» & il n'eft donné à perfonne de recouvrer  
» l'existence.

» Venez donc : ufez avec nous des biens  
» qui font en notre pouvoir; & pendant que  
» la jeunefle maintient nos organes dans leur  
» force, multiplions nos jouiffances.

» Enivrons-nous des vins les plus exquis,  
» respirons l'odeur aromatique des parfums,  
» & ne laiffons pas couler en vain la faifon  
» de jouir, qui eft le printems de la nature.

» Couronnons nos têtes de guirlandes de

~~.....~~  
 PARTIE II. » roses, avant qu'elles se flétrissent : qu'il n'y  
 » ait aucune de nos plaines amoureuses, où  
 » les plantes affaïssées ne portent des traces de  
 » notre intempérance.

» Sur-tout qu'il n'y ait parmi nous aucun  
 » transfuge qui rougisse de nos aimables éga-  
 » remens. Laissons par-tout des vestiges de  
 » nos fêtes amoureuses : jouir est la destinée  
 » de l'homme & son apanage. (\*)

---

(\*) Je n'ai eu le courage de traduire que les neuf premiers versets, dont voici le texte original.

*Dixerunt enim cogitantes apud se non rectè : exiguum  
 & cum tædio est tempus vitæ nostræ ; & non est refrige-  
 rium in fine hominis : & non est qui agnitus sit reversus  
 ab inferis.*

*Quia ex nihilo nati sumus , & post hoc erimus tan-  
 quam non fuerimus. . . .*

*Quâ extinctâ , cinis erit corpus nostrum & spiritus  
 diffundetur tanquam vestigium nubis & sicut nebula dis-  
 solvetur , quæ fugata est à radiis solis & à colore illius  
 aggravata.*

*Et nomen nostrum oblivionem accipiet per tempus nos-  
 trum , & non est reversio finis nostri , quoniam consignata  
 est , & nemo revertitur.*

*Venite ergò & fruamur bonis quæ sunt , & utamur  
 creaturâ tanquam in juventute celeriter.*

Salomon continue d'analyser dans onze autres versets, non moins énergiques, la doctrine de ceux qui ne pensent pas bien; & quand il s'agit de la réfuter, voici avec quelle foiblesse il s'exprime, & sur-tout avec quelle brièveté.

« Ceux qui ont pensé ainsi ont été dans » l'égarement, ils ont été aveuglés par leur » propre malignité.

» Ils ont ignoré les secrets de Dieu, n'és- » pérant aucune récompense pour la justice, » & ne supposant pas la gloire dont jouissent » les ames saintes.

» Car Dieu a créé l'homme pour n'être » point exterminé, il l'a fait à son image & à » sa ressemblance.

*Vino pretioso & unguentes nos impleamus, & non prætereat nos flos temporis.*

*Coronemus nos rosis antequam marcescant: nullum pratum sit quod non pertransseat luxuria nostra.*

*Nemo nostrum exors sit luxuriæ nostræ: ubique relinquamus signa lætitiæ; quoniam hæc est pars nostra & hæc est fors.*

PARTIE II.

» Mais la mort est entrée dans l'univers par  
 » la jalousie du diable, & ceux qui défendent  
 » le parti de cet esprit de ténèbres deviennent  
 » ses imitateurs. (\*)

Il est difficile de croire, avec les théologiens, que cette gloire dont jouissent les ames saintes soit la gloire éternelle, promise aux élus du Nouveau-Testament. Ces ames de Salomon ne sont sûrement que leur vie mortelle, puisque ce sage n'a qu'un seul terme pour désigner l'ame du saint & l'ame d'une jument.

Au reste, si l'on doutoit de mon interprétation, il suffiroit d'expliquer Salomon par lui-même, & de voir si l'énigme proposée dans la Sageffe n'a pas sa clef dans l'Ecclésiaste.

(\*) *Hæc cogitaverunt & erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.*

*Et nescierunt sacramenta Dei, neque mercedem speraverunt justitiæ, nec judicaverunt honorem animarum sanctarum.*

*Quoniam Deus creavit hominem inexterminabilem, & ad imaginem similitudinis suæ fecit illum.*

*Invidiâ autem diaboli mors introivit in orbem terrarum : imitantur autem illum qui sunt ex parte illius.*

» Les yeux du sage, est-il dit dans ce  
 » dernier livre , étincelent sur son visage : L'HOMME  
SEUL.  
 » pour l'insensé , il marche dans les téné-  
 » bres ; & j'ai reconnu qu'il n'y avoit aucune  
 » différence entre la mort de l'insensé & celle  
 » du sage. . . .

» La mémoire de l'un & de l'autre ne leur  
 » survivra pas ; l'avenir les ensevelira égale-  
 » ment dans les ténèbres de l'oubli ; l'igno-  
 » rant à cet égard est l'égal de l'homme qui a  
 » des lumières. . . .

» Ne vaut-il pas mieux manger & boire,  
 » & faire jouir son principe de vie du fruit de  
 » ses travaux ? (\*)

Enfin, le Sage par excellence exprime sa

---

(\*) *Sapientis oculi in capite ejus : stultus in tenebris ambulat ; & didici quod unus utriusque esset interitus . . . non enim erit memoria.*

*Sapientes similiter , ut stulti , in perpetuum ; & futura tempora oblivione cuncta pariter operient : moritur doctus similiter ut indoctus. . .*

*Nonne melius est comedere & bibere , & ostendere animæ suæ bona de laboribus suis ? Voy. Ecclesiast. cap. II , vers. 14 , 16 & 24.*

maniere de penser dans un autre texte , fans  
PARTIE II, voile & fans parabole.

» La mort de l'homme est égale à celle de  
» la bête de fomme . . . le premier n'a rien au-  
» dessus de l'autre . . .

» Tous les êtres tendent au même lieu , la  
» pouffiere a été leur germe , & ils feront rendus  
» à la pouffiere.

» Qui fait si l'esprit de vie des enfans  
» d'Adam s'éleve , & si celui des bêtes de  
» fomme se contente de descendre ?

» Il en résulte , suivant moi , qu'il n'y a  
» rien de mieux que de se réjouir dans ses  
» œuvres. (\*)

Ne nous appesantissons point sur le crime

(\*) *Unus interitus est hominis & jumentorum . . .  
Nihil habet homo jumento amplius . . .*

*Et omnia pergunt ad unum locum , de terra facta  
sunt , & in terram pariter revertuntur.*

*Quis novit si spiritus filiorum Adæ ascendat sursum ,  
& si spiritus jumentorum descendat deorsum ?*

*Et deprehendi nihil esse melius quàm lætari hominem  
in opere suo. Voy. Ecclesiast. cap. III , vers. 19 , 20  
21 & 22.*



de Salomon , puisque c'étoit celui de la nation  
 entiere qu'il gouvernoit ; & plaignons ce roi  
 célèbre , de ce qu'il n'a eu ni la philosophie ,  
 ni la révélation , qui l'auroient mené toutes  
 deux par des voies contraires au dogme con-  
 folateur de l'immortalité.

**L'HOMME  
 SEUL.**

## ARTICLE V.

DU SUFFRAGE DE QUELQUES PERES DE  
L'ÉGLISE EN FAVEUR DU DOGME DE  
L'ANÉANTISSEMENT.

**PARTIE II.** JE voudrois bien savoir comment dans l'église primitive, de saints prélats qui soupiroient après la palme du martyre, qui n'avoient d'asyle contre la tyrannie qu'ils défoient, que le sein de l'Être suprême qui les attendoit au bout de leur carrière; je voudrois bien savoir, dis-je, comment ils concilioient cette attente de l'immortalité, avec le dogme affreux de l'anéantissement, qu'ils sembloient prêcher dans leurs ouvrages.

Je ne parlerai point de S. Hilaire, qui, dans ses Commentaires sur l'Évangile de S. Matthieu, laisse échapper cette phrase: *les ames, soit qu'elles habitent un corps, soit qu'elles en sortent, ont toujours une substance corporelle.*

Je passerai aussi sous silence S. Ambroise, L'HOMME  
SEUL.  
qui dans son ouvrage sur Abraham, dit en propres termes : *nous ne connoissons rien que de matériel , excepté la vénérable Trinité.*

Ces deux Peres de l'église ayant combattu dans d'autres ouvrages pour l'immortalité , il y auroit de la dureté à s'appesantir sur une contradiction qui a échappé à leur logique , plutôt qu'à leur vertu.

Il ne m'est pas aussi aisé de justifier sur le dogme de l'anéantissement les Justin, les Tatiens, les Arnobe & les Tertullien.

Il est certain que vers le tems où Marc-Aurele, simple théiste , écrivoit pour l'immortalité , les auteurs vénérables que je viens de citer , & qui , soit en qualité de platoniciens, soit en qualité d'apologiftes du christianisme , auroient dû combattre pour la même cause , soutenoient que l'ame naturellement meurt avec le corps qu'elle vivifie.

Tertullien, dans un traité philosopho-théologique sur l'objet qui nous occupe , déclare

**PARTIE II.** que l'ame est corporelle ; que si elle n'étoit pas un corps elle-même , elle ne seroit rien ; & ce qui semble renverser le christianisme par sa base , il ajoute que *cette matérialité de l'ame se manifeste clairement dans l'Evangile.* (\*)

Le rhéteur africain Arnobe n'est guere plus orthodoxe dans son apologie du christianisme , quand il prétend que l'ame est d'une nature douteuse & ambiguë , & que la mort peut exercer son pouvoir terrible sur elle , & l'anéantir , à moins que Dieu par son pouvoir suprême ne l'éleve à l'immortalité. (\*\*)

---

(\*) *Si non haberet anima corpus , non caperet imago animæ imaginem corporis. . . .*

*Nihil ( anima ) si non corpus. . .*

*Quantum ad philosophos satis hæc , quia quantum ad nostros ex abundantia , quibus corporalitas animæ in ipso Evangelio relucebit. Voy. De animâ , cap. VII.*

(\*\*) *Medietas ergo quædam , & animarum anceps , ambiguaque natura . . . hoc pacto dignabitur immortalitate donare , quanvis eas mors sæva possit videri extingueri & ad nihilum redactas irreversibili aboli-*

Un élève d'un Pere de l'église, le savant Taten, a prêché la même doctrine.

**L'HOMME  
SEUL.**

*L'ame de l'homme*, dit-il dans sa fameuse harangue contre l'idolatrie grecque, *n'est point un être simple : plusieurs parties entrent dans ses élémens ; c'est cette composition matérielle qui fait appercevoir son existence.*

La conclusion qu'il en tire fait honneur à sa logique, si elle n'en fait pas à son orthodoxie : *apprenez donc, ô Grecs, que l'ame par sa nature n'est point immortelle. (\*)*

Il est probable que Taten avoit puisé cette doctrine anti-philosophique à l'écolè de S. Justin : écoutons un moment le maître, après avoir entendu le disciple.

Le martyr S. Justin se promenoit un jour,

*tionem delere. Voy. Disputation. advers. gent. Lib II, cap. XXXI & XXXVI.*

(\*) *Hominum anima non est simplex, sed ex multis partibus constat ; componitur enim, ut manifestè apparet, ex corpore ; nam nec ipsa sine corpore posset apparere . . . Non immortalis est anima, ô Græci, suapte natura, sed mortalis. Voy. Orat ad Græcos, cap XXI & XXIV.*

**PARTIE II.** à ce qu'il dit, sur le bord de la mer, rêvant sur la métaphysique; il rencontra un vieillard vénérable, qui le prenant pour un sophiste, se mit à jouer avec lui le rôle de Socrate.

Après quelques rêveries platoniques sur la manière dont l'ame des êtres intelligens voit l'Ordonnateur des mondes, l'inconnu a cet entretien avec le Pere de l'église.

LE VIEILLARD.

» Dieu est donc aussi accessible à l'ame des  
 » bêtes? ou bien l'homme auroit-il son ame  
 » particuliere, tandis qu'il y en auroit une  
 » d'une autre nature pour les ânes & les  
 » chevaux?

S. JUSTIN.

» Point du tout; il n'y a qu'une sorte d'ame  
 » qui vivifie tous les êtres de l'univers.

LE VIEILLARD.

» Ainsi les ânes & les chevaux ont vu Dieu  
 » ou le verront un jour.

S. JUSTIN.

» La conséquence n'est pas exacte, puisque  
 parmi

» parmi les hommes même, le vulgaire n'a  
» pas cet avantage ; le juste seul, dont la  
» carrière est purifiée par l'exercice de la  
» vertu, peut contempler l'Être suprême.

L'HOMME  
SEUL.

LE VIEILLARD.

» Il résulte donc de votre principe que le  
» juste n'est pas en société avec Dieu parce  
» qu'il a une ame, mais seulement parce qu'il  
» est juste.

S. JUSTIN.

» Sans doute, & parce qu'il a eu lui de quoi  
» pénétrer la souveraine intelligence.

LE VIEILLARD.

» Fort bien : répondez-moi maintenant,  
» les brebis & les chevres font-elles tort à la  
» société ?

S. JUSTIN.

» Elles ne nuisent à personne.

LE VIEILLARD.

» D'après votre théorie, les brebis & les  
» chevres verront donc l'Ordonnateur des  
» mondes ! . . . . .

**PARTIE II.** » Tenez : avouez avec moi que les philoso-  
 » phes n'ont que des lumières vagues sur toute  
 » cette métaphysique : il n'y en a pas un seul  
 » qui puisse définir ce que c'est que l'ame.

S. J U S T I N.

» Je pense comme vous.

L E V I E I L L A R D.

» C'est aussi à tort qu'on la dit immortelle ;  
 » car si elle l'étoit, il faudroit aussi qu'elle  
 » n'eût point eu d'origine.

S. J U S T I N.

» L'opinion qu'elle n'a point eu d'origine  
 » & qu'elle n'aura point de fin n'est pas nou-  
 » velle. Les Platoniciens semblent l'avoir  
 » puisée à l'école de Socrate.

L E V I E I L L A R D.

» Mais vous-même, croyez-vous le monde  
 » éternel ?

S. J U S T I N.

» Des philosophes le disent ; mais je ne suis  
 » pas de leur avis.



## LE VIEILLARD.

» Vous avez raison ; car quelle raison  
 » auroit-on pour ne pas donner une origine  
 » à ce qui s'accroît , subit toutes sortes de  
 » changemens & se décompose ? Si le monde  
 » a eu un commencement , il faut bien que  
 » les ames aient commencé & même qu'elles  
 » s'anéantissent. . . .

S. JUSTIN.

» Cette doctrine me paroît exacte.

## LE VIEILLARD.

» Les ames ne sont donc pas immortelles ?

S. JUSTIN.

» Elles ne peuvent l'être , puisqu' nous  
 » avons décidé que le monde avoit une  
 » origine. (\*)

---

(\*) Num illud etiam comprehendunt animæ omnium animalium , interrogabat ille , an alia hominis anima , alia equi & asini ?

Minime , inquam ; sed eædem sunt in omnibus.

Videbant igitur , inquit , equi & asini , aut videntur Deum aliquando ?

Je voudrois bien favoir s'il y a une inquisition dans l'Europe chrétienne, qui ne char-

*Non sanè, inquam ; nam ne hominum quidem vulgus , sed tantum si quis justè vixerit ac justitia cæterisque omnibus virtutibus lustratus fuerit.*

*Non jam ergo , inquit ille , propter cognationem videt Deum , neque eò quod meus sit , sed quia temperans & justa ?*

*Sanè , inquam ; & quia habet quo Deum intelligat.*

*Faciunt cuiquam injuriam capræ & oves ?*

*Nemini profectò , inquam.*

*Videbunt ergo , inquit , secundum tuam ratiocinationem , & ista animantia. . . . .*

*Nihil igitur his de rebus sciunt isti philosophi : nec enim quid sit anima explicare possunt.*

*Idem mihi videtur ,*

*Neque etiam immortalis dicenda est ; nam si immortalis , etiam profectò ingenita.*

*Increatam autem & immortalem existimant nonnulli , qui Platonici dicuntur.*

*Sed tu an ipsum mundum ingenitum dicis ?*

*Sunt qui dicant , sed his ego non assentior.*

*Rectè facis , quam enim habet rationem corpus aëro-solidum & durum & coagmentatum ; quodque immutatur , perit & nascitur quotidie , non ab aliquâ causâ ortum censere ? quod si mundus genitus est , necesse est animas quoque genitas esse , ac posse nullas esse. Sunt enim factæ hominum & cæterorum animalium causâ , si omnino separatim ac non unâ cum propriis corporibus genitas dices.*

geât pas un pareil dialogue d'anathèmes ; soit que ce fût l'inquisition de Rome, qui fit demander pardon à Galilée d'avoir été bon physicien , soit que ce fût celle de Madrid, qui a fustigé de nos jours le philosophe Olandès , pour avoir fertilisé les landes de la Sierra-Morena ; soit enfin que ce fût celle du Châtelet de Paris, qui a condamné au bûcher *la Philosophie de la nature.*

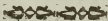
**L'HOMME  
SEUL.**

---

*Videtur hoc rectè se habere.*

*Non ergo immortales sunt ?*

*Non, si quidem statuimus mundum esse genitum.*



## ARTICLE VI.

*DE QUELQUES ANCIENS QUI ONT NIÉ  
L'IMMORTALITÉ.*

PARTIE II.

ON réduiroit peut-être à un petit nombre de sophistes fans principes ou de mauvaife foi, les promoteurs du dogme de l'anéantiffement.

L'athée Protagoras écrivit un traité contre l'immortalité de l'ame, que nous n'avons plus; c'étoit un porte-faix d'Abdere, qui, en arrangeant des fagots, méditoit sur les premiers principes; devenu chef de feéte, il tint école d'athéisme, & se fit payer chèrement des leçons qu'il donnoit pour anéantir la morale de la nature. Athenes, quoique le centre du toléranisme, condamna ce sophiste à l'exil & ses livres au feu; sa doctrine périt avec la flamme qui confuma ses ouvrages.

Epicure, ainfi que son disciple Lucrece, n'eut jamais de principe fixe sur la métaphysique : cet homme qui avoit banni du monde

philosophique les nombres de Pythagore, les idées de Platon, & les formes d'Aristote, réalisoit le vuide : il disoit que l'homme étoit libre, & il fondeoit sa liberté sur la déclinaison des atomes; tantôt il faisoit mourir l'ame, & tantôt il l'envoyoit végéter dans les intermondes, où il logeoit ses fantômes de divinités. Ce philosophe composa trois cents volumes sur les premiers principes; s'il avoit rencontré la vérité, il n'auroit écrit que deux pages.

Voici un texte plus précis contre l'immortalité; il est de Pline le naturaliste : « Ce qui  
 » suit le dernier de nos jours est de même na-  
 » ture que ce qui précéda le premier instant où  
 » nous vîmes la lumière; & le corps & l'ame  
 » n'ont pas plus de sentiment après la mort,  
 » qu'ils en avoient avant la naissance; mais la  
 » vanité humaine, qui cherche toujours à s'é-  
 » tendre, a imaginé, jusque dans les régions  
 » fantastiques de l'avenir, une nouvelle exis-  
 » tence: de là sont nés le principe de l'immor-  
 » talité de l'ame, le dogme de la métempychose.

---

L'HOMME  
SEUL,

**PARTIE II.** » & la doctrine du culte des ombres. . . On  
 » s'est conduit comme si la vie de l'homme étoit  
 » essentiellement différente de celle des ani-  
 » maux (\*). » Mais ce texte isolé n'est peut-  
 être que l'opinion de quelque ancien sophiste ,  
 que Pline transcrit sans la garantir ; comme il  
 a fait de tant de contes métaphysiques , chymi-  
 ques & historiques , dont fourmille son histoire  
 naturelle : au reste , quand même Pline auroit  
 adopté la doctrine de l'anéantissement , de  
 quelle autorité peut être une simple opinion  
 dénuée des preuves qui la justifient ? Conten-  
 tons-nous de déplorer que ce beau génie qui  
 avoit tant de droits à l'immortalité , ait con-  
 damné son ame à l'oubli dont il a sauvé ses  
 ouvrages.

---

(\*) *Omnibus à suprema die eadem quæ antè pri-  
 mam, nec magis à morte sensus ullus, aut corporis aut  
 animæ, quàm antè natalem. Eadem enim vanitas in fu-  
 turum etiam se propagat: & in mortis quoque tempora  
 ipsa sibi vitam mentitur, aliàs immortalitatem animæ,  
 aliàs transfigurationem, aliàs sensum inferis dando,  
 & manes colendo. . . . ceu verò ullo modo spirandi  
 ratio hominis à cæteris animalibus distet. Plin. Hist.  
 natur. lib VII, cap. LVI.*

On cite encore Sénèque le philosophe; mais jamais ce sophiste n'a eu d'idée à lui; son imagination vagabonde se promène dans tous les systèmes, & n'en adopte aucun: il est épicurien quand il veut aduler les femmes, & stoïcien quand il veut en imposer aux hommes; tantôt il prétend que nous entrons tout entiers dans le monument, tantôt il dogmatise en faveur de l'immortalité (\*); ses livres conduisent au

L'HOMME  
SEUL.

(\*) Il suffit de mettre en regard deux textes contradictoires de Sénèque pour apprécier ses jugemens.

« Quand on traite, dit-il, de l'éternité de nos ames, » il faut regarder comme une preuve du plus grand » poids, le concert unanime des hommes à craindre ou » à espérer une autre vie; & dans une pareille matière » c'est le sentiment général qui me détermine.

*Cum de animarum aeternitate differimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum aut timentium inferos aut colentium: utor hac publicâ persuasione.*

Il y a un peu loin de cette doctrine à celle qu'il expose à Martia pour la consoler dans ses malheurs. Nous venons d'entendre le philosophe; voici le sophiste:

» Souviens-toi, dit-il, que la douleur n'a aucune » prise sur les morts; toutes ces peintures redoutables » qu'on nous fait des enfers, sont le fruit de l'imagination des poètes, qui ont voulu se jouer de notre

**PARTIE II.** scepticisme ; mais lui-même ne s'en doute pas ; il ne faut ni louer sa morale , ni relever ses erreurs , ni même examiner ses paradoxes.

Les blasphêmes de Sénèque le tragique ont encore moins de poids que les sentences erronées de Sénèque le philosophe ; il est vrai qu'on a chanté sur le théâtre de Rome ce vers de la Troade :

*Post mortem nihil est , ipsaque mors nihil.*

Mais ne déclame-t-on pas quelquefois sur le nôtre ce vers de Sertorius ?

L'honneur & la vertu sont des noms ridicules.

» crédulité ; il n'y eut jamais de prison ténébreuse  
 » pour les ombres , ni de Léthé , ni de fleuves vomis-  
 » sant des flammes , ni de tribunal de Rhadamante ; la  
 » mort termine tout , & au-delà il n'y a ni plaisir ni  
 » peine ; la mort nous rend à cet état passif où nous  
 » étions avant que de naître.

*Cogita nullis defunctos malis affici : illa quæ nobis inferos faciunt terribiles , fabulam esse : nullas imminere mortuis tenebras , nec carcerem , nec flumina flagrantia igne , nec oblivionis amnem , nec tribunalia , & reos : huserunt ista poëtæ , & variis nos agitavere terroribus : mors omnium dolorum & solutio est & finis , ultra quam mala nostra non exeunt , quæ nos in illam tranquillitatem , in qua antequàm nasceremur , jaceremus , reponit. Conf. ad Marc. cap XIX.*



Ne renvoie-t-on pas le spectateur dans  
Atrée, avec cette affreuse moralité ?

---

L'HOMME  
SEUL.

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

Ces blasphêmes dramatiques peuvent annoncer le mauvais goût du poète, mais non les erreurs de sa croyance.

Des athées de mauvaise foi, qui ont dogmatifé, non pour éclairer l'homme, mais pour faire secte, après avoir enrôlé sous leurs drapeaux des sophistes sans principes & des poètes sans autorité, ont voulu flétrir jusqu'à la mémoire des grands hommes, en leur prêtant leurs erreurs & leurs paradoxes.

De tous les attentats de ce genre, celui qui blesse le plus ma sensibilité, est une calomnie odieuse contre Marc-Aurèle; l'auteur effréné du *Système* a osé ranger ce sage parmi les apôtres de l'anéantissement, parce qu'il dit *que la mort n'est que la dissolution des élémens dont chaque animal est composé* (\*): comme s'il ne

---

(\*) *Système de la nature*, tome I, page 289.

## PARTIE II.

s'agissoit pas ici uniquement de l'ame sensitive ! comme si le livre de Marc-Aurèle ne fourmilloit pas de passages qui attestent l'immortalité du principe intelligent (\*) ! mais peu importe à ce patriarche de l'athéisme, pourvu qu'il éblouisse les femmes, qu'il étonne ses lecteurs, & qu'il déclame.

---

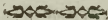
(\*) *Ce, qui est venu de la terre retourne à la terre ; mais ce qui avoit une céleste origine retourne dans les cieux. Voyez Marc-Aurèle , lib. VII , pag. 50.*

*J'ai été composé de matière & de quelque chose qui agit en moi comme cause ; & comme ni l'un ni l'autre n'ont été faits de rien , ni l'un ni l'autre ne seront anéantis, Ib. lib. V , pag. 13.*

*Conserve dans sa pureté le génie qui t'anime , comme si dans l'instant tu devois le rendre. Ib. lib. III , pag. 12.*

*En quel état faut-il que se trouvent & le corps & l'ame quand la mort arrive ? Cette vie est courte : elle est précédée & suivie d'une éternité. Ib. lib. XII , pag. 7.*

Je me fers , pour tous ces passages , de l'élégante & fidelle traduction de M. de Joly,



## ARTICLE VII.

DES MODERNES ENNEMIS DE  
L'IMMORTALITÉ.

DEPUIS les Pères de l'église hétérodoxes que j'ai cités, jusqu'à Montagne, l'intervalle qui s'est écoulé est rempli par des barbares qui ne pensoient pas, ou par des énergumènes qui s'égorgeoient pour les *universaux*, les *anté-léchies* & les *quiddités* : il est fort inutile de rechercher ce que pensoient alors les hommes, au travers de ce fatras de questions captieuses, frivoles ou absurdes, qu'on a honorées pendant douze cents ans du nom de métaphysique, & qui n'ont servi qu'à faire douter s'il y avoit réellement une métaphysique.

Montagne, Lamotte Levayer, Bayle & d'autres apôtres du scepticisme, en apprenant à douter de tout, ouvrirent toutes les portes de l'incrédulité; & la doctrine de ces beaux génies venant à germer dans des esprits foi-

~~—————~~  
L'HOMME  
SEUL.

**PARTIE II.** bles, y produisit l'athéisme & le dogme de l'anéantissement.

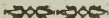
On chercha des raisons pour prouver le systême de la mortalité; & n'en trouvant point de satisfaisante, on eut recours à de frivoles autorités: on cita avec complaisance le mot de Toland à l'agonie: *je vais dormir*; & celui de Rabelais, qui rendit le dernier soupir en disant: *je vais chercher un grand peut-être.*

Depuis, on a fait, de l'idée que tout périt avec nous, un de ces premiers principes qui prouvent tout & qu'on ne prouve pas; les sophistes du haut de leur empirée ont regardé en pitié le philosophe de la nature qui avoit la stupidité de croire à un Dieu rémunérateur & vengeur; & ils ont combattu contre Platon & Marc-Aurele avec la logique des épigrammes.

Je ne connois que cinq ouvrages, où descendant dans l'arene, & combattant à armes égales, les auteurs aient entrepris d'étayer de syllogismes le paradoxe de la matérialité: c'est le livre qui a pour titre, *De l'origine du monde*

*& de son antiquité, la Lettre de Thrasibule, l'Homme machine, le Bon sens, & le Systême de la nature* : aussi c'est à les réfuter que je vais employer le reste de ce chapitre ; je ferai court, parce que j'ai pour but de discuter & non de disputer ; & je ferai modéré, parce que je ne me défie pas de la bonté de ma cause.

**L'HOMME  
SEUL.**



## ARTICLE VIII.

PRINCIPES POUR RÉSOUDRE LE PRO-  
BLÈME DE L'IMMORTALITÉ.

**PARTIE II.** BOINDIN disoit dans les cafés, & après lui un sophiste a écrit dans ses *Lettres à Eugénie*, & après ce précepteur d'Eugénie, un prétendu Mirabaud a répété dans son *Système de la nature*, que l'homme étoit une horloge qui ne sonnoit plus les heures dès qu'on venoit à la briser (\*); mais l'être intelligent n'est point une horloge : le tems, qui altere les rouages de sa frêle machine, ne peut rien contre le principe qui le fait penser : le pere de Montagne, Newton & le chancelier d'Aguesseau sentent en vain leurs corps se dissoudre; leurs ames sublimes existent encore dans toute leur vigueur, quoiqu'elles n'habitent plus que des ruines : le pendule n'oscille plus; le grand ressort est

---

(\*) Voyez *Lettres à Eugénie*, tome I, page 120, & *Système de la nature*, tome I, page 262.

brisé;

brisé ; & l'esprit, toujours actif, marque encore sur le cadran le symbole de l'immortalité.

~~—————~~  
L'HOMME  
SEUL.

*Notre globe s'altère*, dit l'instituteur d'Eugénie, *les mers changent de place, les montagnes s'écroulent, tout ce qui respire meurt à la fin, & l'homme seul prétendrait à une durée éternelle?* (\*) Sans doute, si le principe intelligent est un être particulier dans la nature, je ne vois pas pourquoi il subiroit toutes les altérations de la matière : il doit, comme le sage des stoïciens, rester immobile au milieu des mondes qui s'écroulent.

Mais supposons pour un instant que l'âme n'est que la matière supérieurement organisée ; je voudrois bien savoir ce qu'on entend par l'anéantissement : ce qui est peut-il cesser d'exister ? Notre corps lui-même n'est pas anéanti, il ne fait que changer de modifications ; les êtres que nous voyons, prennent sans cesse de nouvelles formes ; tout est dans

---

(\*) *Lettre à Eugénie*, tome I, page 141.

## PARTIE II.

l'univers développement ou métamorphose, mais rien n'est annihilé; & l'on voudroit que le principe qui pense en moi se détruisît, tandis que la substance qui végete se conserve. Rien ne meurt dans la nature, & l'ame veut mourir?

L'ame périt-elle à la façon du corps? Mais la mort de tout être sensitif n'est que la dissolution de ses parties: or la pensée est une; l'unité intellectuelle ou le MOI individuel ne peuvent se partager; mon ame est toute entiere, ou nulle: elle ne peut donc se dissoudre, & par conséquent mourir.

Dieu, dit-on, ne nous doit rien... Sophistes cruels! Dieu ne nous doit-il pas le bonheur, puisqu'il nous le rend nécessaire? Puisque l'existence de mon ame sur la terre est pénible, elle cessera donc de l'être un jour? puisque le premier principe est bon, mon ame est donc immortelle?

L'ame est immortelle sans doute, & j'en suis convaincu, puisque je souffre; & le tyran qui m'opprime, en est convaincu aussi, puisqu'il a des remords.



Ce dogme est trop nécessaire à la paix du genre humain pour n'être qu'une erreur ; si l'ame étoit mortelle, l'enfer pour nous seroit sur la terre, & le néant au-delà.

---

L'HOMME  
SEUL.

Le partisan de l'anéantissement semble l'ennemi né de la société, parce que sa doctrine n'est favorable qu'au despotisme des rois & à la perversité des scélérats : aussi quand César, plaidant pour Catilina, voulut établir le dogme de la mortalité de l'ame, Caton, le grand Caton, ne s'amusa point à le réfuter ; il se contenta de dire qu'il étoit un mauvais citoyen ; & la postérité a confirmé le jugement de ce grand homme, malgré les talens du vainqueur de Pharsale, son génie & ses victoires.

Le sceptique, pour croire une vie à venir, demande des preuves métaphysiques : mais pourquoi réfuse-t-il cette foule de preuves morales qui l'accablent ? Il est probable que s'il étoit accablé de preuves métaphysiques, il demanderoit encore, pour croire, des preuves

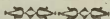
**PARTIE II.** morales ; il defire trop d'être anéanti, pour defirer d'être éclairé.

Ames fenfibles , pour qui ce foible ouvrage eft écrit, voulez-vous une démonftration de votre immortalité ? Jetez un regard autour de vous ; voyez feulement la difcorde des élémens & les crimes des rois.

L'homme vertueux gémit fur la terre ; mais, en mourant , il devient libre ; il n'y a que fon perfécuteur qui mérite d'être anéanti.

Voyez l'histoire de Clariffe ; c'eft une des plus belles preuves de l'immortalité de l'ame qu'ait produites l'efprit humain : les argumens de Clarke, de Pafchal & de Defcartes font bien foibles auprès d'une page de Richardson.

Je vais tenter de donner une autre démonftration dans le genre de celle de Clariffe ; c'eft l'histoire pathétique de Jenny Lille ; fi en la lifant on eft ému, je triomphe, & l'ame eft immortelle.







*Ce monstre et moy... nous sommes immortels .*

## ARTICLE IX.

*HISTOIRE DE JENNY LILLE.*

JACQUES II régnoit en Angleterre, si c'est L'HOMME  
SEUL.  
régner que de s'agiter péniblement pour faire  
trembler ses sujets, de lutter avec la verge flé-  
trissante du despotisme contre l'épée de la  
liberté, & de se mettre sans cesse à la tête de  
ses courtisans pour combattre des hommes.

Jacques n'étoit point méchant par système, mais il avoit l'esprit foible & le cœur pusillanime; & chez un peuple qui a un grand caractère, la stupidité de Claude fait autant de mal que les crimes de Néron.

Un bâtard de Charles II, persécuté avec furie par son successeur, & devenu l'idole de l'Angleterre, voyoit de loin se former l'orage qui menaçoit le trône; ce seigneur étoit le célèbre duc de Monmouth, le plus bel homme de la Grande-Bretagne, & revêtu, outre cela, des grandes qualités que la beauté ne fait que

**PARTIE II.** supposer : s'il avoit eu la moitié de la politique du prince d'Orange, ce dernier n'eût jamais été que le stathouder de la Hollande ; mais il ne laissa pas mûrir le projet de révolution qu'il méditoit, il crut que son nom & la haine qu'on portoit à son rival suffisoient pour lui créer une armée ; & il périt, comme le comte d'Effex, avec le titre de rebelle, qu'il méritoit peut-être moins que celui d'insensé.

Il étoit aisé au dernier des Stuard de ramener à lui les cœurs de ses sujets, en faisant parade d'une clémence qu'il pouvoit exercer sans péril ; mais il semble que la grandeur d'ame soit toujours l'apanage des talens : le vainqueur de Monmouth fut petit & cruel ; il fit couler à torrens le sang des partisans de son rival, & il se vengea comme un empereur de Maroc, lui qui n'étoit que le premier citoyen de Londres.

Il est rare qu'un Tibere n'ait des Séjans pour ministres de ses fureurs. Jacques II ordonna à son chancelier Jeffreys, & au colonel Kirke,

de faire périr sur l'échafaud tous les rebelles qui avoient échappé au combat de Sedgemor : ces satellites impitoyables exécuterent ces ordres en esclaves qui brûlent de devenir tyrans à leur tour ; le colonel affassina donc avec le glaive de la guerre , & le chancelier avec le glaive des loix. (\*)

Bridgewater devint le théâtre des affassinats réfléchis du colonel : en entrant dans cette ville , il fit conduire au gibet , sans la moindre information , dix-neuf de ses principaux habitans : comme il se faisoit un jeu de sa cruauté , il faisoit exécuter ses victimes , pendant qu'il buvoit à la santé du roi ou à celle du chancelier. Il lui tomba un jour dans l'esprit de faire pendre

---

L'HOMME  
SEUL.

---

(\*) Il faut voir dans le Tite-Live de l'Angleterre , l'histoire des fureurs de ce nouveau Séjan. Il y avoit à Londres une anabaptiste dont la bienfaisance s'étendoit sur les wighs comme sur les toris , & sur les protestans comme sur les personnes de sa secte. Un partisan de Monmouth obtint un asyle chez elle ; dans la suite il osa trahir sa bienfaitrice , & déposa contre elle ; ce monstre obtint grace pour sa perfidie , & l'anabaptiste fut brûlée vive pour sa charité.

---

 PARTIE II.

le même homme jusqu'à trois fois, pour prolonger les horreurs de son supplice. Les tigres qui servoient de ministres à ses fureurs, étoient ses soldats, & il les appelloit ses moutons.

Auprès de ces scènes de barbarie, l'innocence & l'amour offroient dans Bridgewater un spectacle charmant pour les âmes honnêtes & sensibles : c'étoient deux amans dignes de l'estime de toute la terre, que le ciel étoit sur le point de récompenser de vingt ans de malheurs & de vertus.

Jenny Lille n'étoit plus dans cette aurore de la jeunesse, où l'âme étonnée d'elle-même, pressent le plaisir, plutôt qu'elle ne fait le goûter; elle avoit atteint cet âge plein de vigueur, que la nature a fixé pour l'union des sexes, où les facultés se développent, où le caractère s'annonce, & où toutes les passions parlent avec énergie : âge heureux que ne connoîtront jamais ces automates énervés qu'on marie à quinze ans, & qu'on force à devenir hommes avant qu'ils cessent d'être enfans,



Elle n'avoit de son printems que les charmes de la beauté, & cette ingénuité qui les fait valoir. Ses vertus appartenoient toutes à l'été de l'âge, & il n'y avoit point d'homme qui ne tînt à l'honneur de les partager.

L'infortune avoit légèrement imprimé son sceau sur les roses de son teint ; elle n'en étoit pas moins belle, mais elle en étoit plus intéressante.

Sydnei aimoit Jenny : il ne le disoit pas ; mais son regard parloit pour lui ; & la beauté ingénue ne tient guere contre l'éloquence du regard : au reste Sydnei étoit digne de Jenny par sa figure & par son ame ; il étoit philosophe, & il n'avoit que vingt ans ; il faudroit le comparer au Lovelace de Richardson, si Lovelace eût été honnête homme.

Sydnei & Jenny étoient tous les deux maîtres de leur destinée ; du moins personne dans Bridgewater ne favoit qui les avoit fait naître ; on les honoroit comme des intelligences descendues du ciel, & qui n'avoient pu être

---

L'HOMME  
SEUL.

produites par les voies ordinaires de la nature.

**PARTIE II.**

Sydnei, depuis trois ans, oublioit ses chagrins pour s'occuper de ceux de son amante. Il cherchoit à la pénétrer ; mais son ame inaccessible se fermoit à ces doux épanchemens que l'amour demande sous le voile de l'amitié ; sa persévérance fut enfin récompensée : venez , lui dit Jenny , sous ce berceau de myrthe qui nous dérobe à tous les regards ; mon ame toute entiere s'ouvrira devant vous ; la nuit commence à couvrir ce jardin de son crêpe lugubre. -- Puiffe-t-elle ensevelir à jamais dans son sein la mémoire des malheurs dont je vais vous faire le récit !

Sydnei trembloit que le secret de son amante ne fût fatal à son amour ; mais il brûloit de l'entendre : il se laissa conduire vers le berceau ; son cœur palpitoit avec force, & Jenny en redoubla les battemens par ce prélude terrible :

Sydnei, j'ai vécu ; j'ai rempli par mes malheurs, la carrière que la nature m'a tracée ; j'adore les décrets de la Providence ; mais

l'opprobre ou l'effroi ont empoisonné tous les instans de ma vie : fidelle à mon Dieu & aux loix de mon pays , je vais à vingt-fix ans commander mon cercueil , & Cromwel est mort dans son lit.

Cromwel ! l'affreux Cromwel ! . . . Mais laissons en paix les scélétats , quand ils reposent sous la tombe . . . --- Sydnei , écoutez-moi : J'avois un pere ; il devoit son rang , sa fortune & ses titres à son roi ; il étoit l'ami de Charles I : l'infortuné ! il ne put mourir de son effroi , ce jour terrible où Londres vit la tête sanglante de ce monarque rouler sur l'échafaud de Witheall , pour le punir d'avoir épargné les fanatiques qui lui ont survécu.

Mon pere , qui n'avoit pu sauver un régicide à sa nation , ne se consola de l'inutilité de ses efforts , qu'en déroband l'héritier de la couronne aux pieges de ses persécuteurs ; il contribua à l'évasion de ce prince , & quand il fut en sûreté , il attendit en paix que Cromwel le punit d'avoir diminué le nombre de ses remords.

---

 PARTIE II.

Une si belle action ne se découvrit que la dernière année du règne de ce tyran; mon père fut aisément convaincu d'avoir procuré un asyle au sang des Stuard, & il fut conduit au supplice, comme coupable de haute trahison, par les traîtres qui avoient assassiné Charles I avec le glaive des loix.

Je n'avois alors qu'un an; cet illustre criminel me prit entre ses bras sur l'échafaud; & me montrant au peuple: Anglois, s'écria-t-il, si mon sang ne suffit pas à l'hydre du fanatisme, voici l'unique rejeton de ma race: frappez, mêlez notre cendre à celle de vos rois; ma famille va s'éteindre; mais un jour la postérité n'en prononcera le nom qu'avec celui de la patrie que vous n'avez su défendre. --- Et toi, ma fille, si tu survis à ton père, n'oublie jamais que tu es Angloise, & que l'opprobre de devoir la vie à un régicide, ne peut être effacé qu'en m'imitant. ---

Sydney, à la fin de ce récit, étoit tombé involontairement aux genoux de sa maîtresse;

il la regardoit avec cet enthousiasme religieux qu'on doit à une victime de la patrie ; mais son cœur gémissoit en secret , comme s'il ne pouvoit rencontrer une héroïne sans s'exposer à perdre son amante.

**L'HOMME  
SEUL.**

Jenny aimoit trop Sydnei pour ne pas entendre son silence ; elle le releva avec émotion , laissa échapper une larme sur sa main , & de ce ton qui va jusqu'au cœur , elle continua ainsi : ---

Mon ami , le spectacle de votre sensibilité a été le premier plaisir que mon cœur ait goûté. --- A peine étois-je en âge de réfléchir sur les malheurs de mon pere , que je fus obligée de pleurer sur les erreurs de ma mere. Cette femme , à qui on ne peut reprocher que de n'avoir pas été au-dessus de son sexe , qui fut plus malheureuse que coupable , qui parut peut-être vile à ses propres yeux , mais qui sera toujours respectable aux miens , acheva d'empoisonner en moi le sentiment de l'existence. La proscription lui avoit ravi son rang ,

ses titres & sa fortune ; lassé de lutter contre  
 PARTIE II. l'adversité, elle changea de nom, & épousa en  
 secret un de ces fougueux parlementaires qui  
 établirent sur le meurtre de leur roi leur fantôme  
 de république. L'anarchie aristocratique périt  
 bientôt avec Cromwel qui l'avoit fait naître ;  
 l'Angleterre ouvrit les yeux sur vingt ans de  
 démence & de fanatisme, & la haine que le  
 peuple avoit conçue pour les tyrans, se con-  
 vertit en horreur contre les régicides.

Ma mere & son époux se retirèrent en Hol-  
 lande ; ce pays renfermoit le peuple le plus  
 libre de la terre ; mais les assassins de Charles I  
 ne pouvoient trouver d'asyle dans une contrée  
 où il y avoit encore des hommes. Quatre  
 Anglois se chargerent de venger la patrie &  
 les rois : ils entrèrent un soir dans la maison  
 que nous occupions à la Haye, & fondirent,  
 l'épée à la main, sur leur malheureux com-  
 patriote.

Quoique dix ans se soient écoulés depuis ce  
 désastre, l'image en est encore toute entiere

dans mon ame. --- Le coupable, à la vue du danger, faute sur son épée; les assassins l'environnent: ma mere, la chevelure éparfe, le sein à demi nu, les yeux étincelans, s'élance au milieu des combattans. --- Quel héroïsme de courage, Sydnei, s'il eût été employé pour défendre mon pere!..... Elle s'arrêta un instant, comme pour donner à sa douleur le tems de s'exhaler; & reprenant son récit: ma mere, dit-elle, tenta en vain de dérober la victime au fer des assassins; sa beauté, l'intrépidité avec laquelle elle osa défendre son époux avec les seules armes de la nature, ne firent qu'irriter ces féroces royalistes; l'ami de Cromwel fut percé d'onze coups d'épée, & sa femme blessée, en se débattant, au-dessous du sein, tomba évanouie sur son cadavre.

Pendant que cette scene horrible se passoit; je dormois dans un cabinet séparé par un jardin de l'appartement de ma mere: tout-à-coup la porte s'ouvre; j'entends une personne gémissante se traîner péniblement vers mon

---

L'HOMME  
SEUL.

lit; je me leve à demi avec les convulsions de  
 PARTIE II. la terreur, & je tends une main glacée à l'objet  
 que mon imagination prend pour un fantôme: je me sens alors faisie avec force par des bras  
 ensanglantés; le silence de la nuit, les cris  
 inarticulés d'une mourante, l'idée sinistre des  
 spectres, dont mon esprit est occupé, tout  
 redouble mon horreur; j'invoque le secours  
 de ma mere; mais à peine ce mot fatal est-il  
 prononcé, que la personne qui me tient em-  
 brassée, tombe avec grand bruit, & m'en-  
 traîne dans sa chute: nous perdîmes toutes  
 deux connoissance.

Je ne fais pas combien de tems dura ce som-  
 meil de mort; mais à peine mes yeux com-  
 mencerent-ils à s'ouvrir, que je me vis envi-  
 ronnée de femmes étrangères, qui cherchoient  
 à me rappeler à la vie; j'ignorois encore l'hor-  
 rible scene de la veille, & je ne regardois la  
 foiblesse de mes sens, la sueur froide dont  
 j'étois inondée, & ce spectre livide & sanglant  
 qui m'avoit tenu embrassée, que comme l'effet  
 d'un



d'un songe qui avoit altéré les organes de mon imagination. Mon illusion ne fut pas de longue durée ; dès que j'eus la force de me soutenir , je m'approche de mon lit , une lampe à la main ; j'entr'ouvre les rideaux & je vois . . . . A l'instant je jette un cri terrible , ma lampe tombe & s'éteint , & mes genoux se dérobent sous moi . . . . Sydney , c'étoit ma mere , c'étoit le spectre . . . . La tendresse conservoit l'usage de mes sens , & je vivois pour souffrir ; je me précipite sur ce corps presque inanimé , & je le tiens étroitement embrassé : peu à peu les membres glacés de ma mere reprennent une partie de leur ressort : elle entr'ouvre un œil mourant ; & dès qu'elle me reconnoît , elle me fait le récit de l'horrible tragédie qui l'avoit privée d'un époux , & qui alloit bientôt me priver moi-même de l'unique bien qui me faisoit encore chérir l'existence. J'allois ranimer un peu son espérance , & lui inspirer la sérénité qui me manquoit à moi-même. Non, ma fille, me dit-elle, contemple ma blessure, vois le

---

L'HOMME  
SEUL.

PARTIE II. sang que j'ai répandu, je sens que je n'ai plus que quelques instans à vivre.... Je n'ai que trop vécu.... Ah ! si j'avois ton innocence !.... si je n'avois pas épousé.... Je vois que tu me pardonnes, & je meurs.... --

Sydnei, pendant ce récit, avoit éprouvé toutes les sensations de son amante; ses yeux avoient les mêmes mouvemens, son visage prenoit les mêmes teintes, sa bouche sembloit partager sa respiration. -- O Jenny ! s'écrie-t-il tout-à-coup en se précipitant à ses pieds, tu as épuisé la coupe de l'adversité; le ciel & la terre t'abandonnent..... eh bien, tu n'en es que plus digne de moi. ---

Sydnei, je t'ai assez estimé pour te faire cette horrible confidence; j'ai pour pere un homme mort sur l'échafaud, ma mere a épousé un régicide; je suis sans titres, sans ressource & sans fortune; je ne puis déguiser ma naissance sans passer pour la plus vile des Angloises; je ne puis l'avouer sans être plus vile encore; je marche sans cesse entre l'infortune

& l'opprobre . . . Plains la triste Jenny , ne  
la méprise pas ; mais fuis-la pour jamais. ---

**L'HOMME  
SEUL.**

Moi , te fuir ! . . . Dieu & moi , voilà les  
seuls êtres dans la nature qui t'aiment encore . . .  
Non , je ne t'abandonnerai pas à ta destinée ;  
les aveux que tu m'as faits augmentent , s'il  
est possible , ma vénération & ma flamme.  
Accorde-moi ta main ; c'est à ton époux à te  
consoler de la perte d'un pere , de l'ingratitude  
de ta patrie , & du mépris de l'univers. ---

Respectable Sydnei ! . . . Mais non , ta  
vertu te seroit funeste , tu partagerois l'infor-  
tune que je porte avec moi depuis ma nais-  
sance : je ne t'épouserois pas , je t'entraînerois  
dans ma tombe. ---

Hé bien , que je sois heureux un instant , &  
je consens de mourir . . . . Jenny . . . . vous  
vous troublez . . . ce regard . . . Partagez-vous  
mon émotion ? . . . Puis-je embrasser mon  
épouse ? . . . ---

Oui , je la fuis , Sydnei . . . . Il ne faut pas  
que j'abandonne la vie sans avoir connu la féli-

cité . . . . fans avoir justifié la Providence. ---

## PARTIE II.

Sydnei, ivre d'amour & de joie, embrassoit encore les genoux de Jenny, lorsqu'on entendit frapper avec force à la porte du jardin. Cet amant généreux essuie les larmes de joie qu'il venoit de répandre, se dégage des bras de son amante, & une lampe à la main, s'avance avec inquiétude vers la porte, & l'ouvre. --- A l'instant des soldats se jettent sur lui, & on l'arrête au nom du roi; le prisonnier jeta un cri d'effroi : Jenny accourut, & aussi-tôt la porte fut refermée.

Jenny éperdue, attendit long-tems dans le jardin l'issue de cette aventure; elle monta ensuite en chancelant dans son appartement, se jeta sur un fauteuil, & s'abandonna à toute l'amertume de ses réflexions.

Sydnei, au point du jour, fut conduit chez le colonel Kirke; le conseil de guerre étoit assemblé dans son cabinet; on se hâta d'enchaîner l'accusé, & le colonel vint lui-même l'interroger.

## LE COLONEL.

---

 L'HOMME  
SEUL.

Sydnei , on vous accuse d'avoir trempé dans la rébellion du duc de Monmouth.

## S Y D N E I.

Milord, je fus l'ami du frere de mon roi, mais je ne suis point un rebelle.

## L E C O L O N E L.

Monmouth fut un traître , & ses amis le font aussi. --- Comment osez-vous faire l'aveu d'une amitié si coupable ?

## S Y D N E I.

Je ne suis point assez lâche pour flatter un juge ou pour trahir un ami. --- Le duc de Monmouth m'a sauvé la vie , je l'ai honoré pendant sa prospérité , j'ai gémi sur ses erreurs , & je ne fais point outrager sa mémoire.

## L E C O L O N E L.

Vous avez du moins été instruit de sa conspiration ?

## S Y D N E I.

Le duc de Monmouth m'estimoit trop pour penser à faire de moi un rebelle ; c'est le com-

**PARTIE II.** bat de Sedgemor qui m'a appris ses projets, son crime & sa défaite.

LE COLONEL.

Mais après le combat de Sedgemor vous avez offert un asyle à ce traître ?

SYDNEI.

Je vois bien, milord, que je n'ai plus que quelques instans à vivre ; mais je ne les avilirai pas par le mensonge ou par la lâcheté. --- Oui, j'ai tenté de dérober le duc de Monmouth au supplice : s'il avoit été vainqueur, je me ferois à jamais banni de l'Angleterre ; mais dès qu'il a été malheureux, je n'ai plus vu en lui qu'un ami.

LE COLONEL.

Sydnei, j'admire votre franchise. --- Que pensez-vous du roi Jacques, & de son ministre Jeffreys ?

SYDNEI.

Milord, prononcez ma sentence.

LE COLONEL.

Répondez, au nom du roi.

## SYDNEI.

---



---

 L'HOMME  
SEUL.

Vous le voulez. --- Je respecte mon prince; je voudrois mourir pour lui, plutôt que sur un échafaud. -- Mais quand on choisit un fanatique pour son ministre, & un soldat pour juger des citoyens . . . . on n'est pas digne de commander à des Anglois.

## LE COLONEL.

Il prononce lui-même son arrêt : qu'on le traîne à l'échafaud.

---

On conduisit l'intrépide Sydnei dans un eachot, pour y rester jusqu'à l'exécution de la sentence. A peine y fut-il entré, qu'il s'ouvrit la veine avec une aiguille, & écrivit, avec son sang, ce terrible billet adressé à Jenny :

« Chere épouse, votre oracle est accompli . . . . on m'a condamné comme rebelle,  
 » mais je meurs vertueux & digne de vous. ---  
 » Fuyez cette terre cruelle, qui dévore ses habitans. --- Consolez-vous : votre époux ne

» meurt pas tout entier ; son ame vous attend  
 PARTIE II. » au-delà de la tombe.

Le geolier séduit par la vue d'un diamant, se laissa engager à prendre ce billet & le porta lui-même à son adresse.

Quand j'aurois le style de Rousseau & le génie de Richardson, je peindrois foiblement les transports impétueux de Jenny à la lecture du billet fatal de son amant ; ces instans pathétiques qui déchirent l'ame, se supposent & ne se définissent pas.

Jenny n'a point recours à la froide ressource des gémissemens ; elle vole chez le colonel Kirke, & lui demande une audience secrète. Dès qu'elle l'apperçoit, elle tombe à ses genoux : milord, s'ecrie-t-elle en reprenant haleine presque à chaque mot, vous avez condamné à la mort le chevalier Sydnei . . . . . C'est le plus vertueux des hommes . . . . . c'est mon époux . . . Elle ne put en dire davantage ; mais les larmes dont son visage étoit inondé, le mouvement de ses levres trem-



blantes, & les palpitations de son sein plaï-  
doient éloquemment en sa faveur. Le féroce  
guerrier ne soutint pas long-tems le spectacle  
de tant de charmes & de tant de douleurs :  
Jenny, dit-il, je suis ici le seul arbitre de la des-  
tinée de votre époux ; mais si je le rends à vos  
larmes, par quel prix . . . . . Si vous le rendez,  
grand Dieu ! vous ne ferez que juste aux yeux  
du ciel ; mais vous ferez aux miens le plus  
généreux des hommes.

Chaque mot de Jenny enflammoit encore  
davantage le tyran ; il la relève, la fait asseoir  
auprès de lui ; & lui saisissant la main, ah !  
dit-il, que Sydnei est coupable à mes yeux !  
Il est votre époux ? . . . .

Jenny rougit & recule son siege ; le colonel  
rapproche le sien ; & serrant avec ardeur le  
bras de l'infortunée, quoi, dit-il, tant de  
charmes seroient au pouvoir d'un traître !

Sydnei un traître ! . . . . Eh bien, milord,  
s'il l'est, c'est sa grace que j'implore.

Belle étrangere, vous demandez sa grace.

**PARTIE II.** Que ces regards ardens font bien sûrs de l'obtenir ! Mais par quel prix. . . .

Hé ! que peut une malheureuse qui n'a hérité de ses peres que l'opprobre & le désespoir, pour satisfaire le ministre des rois ? Ah ! si j'étois moi-même sur le trône, je croirois, par un vil salaire, dégrader la vertu.

Non, non, Jenny, un instant de foiblesse ne peut dégrader un cœur tel que le vôtre. . . Hé ! que craignez-vous ? La nuit couvrira de son ombre ce secret terrible, & demain les embrassemens d'un époux épureront. . . .

Barbare, je t'entends ; c'est de mon opprobre que tu attends le prix de ton odieuse clémence ; tu feras adultère, afin d'être juste. . . .

Et vous aimez votre époux ? . . .

Va, laisse-moi . . . . Je consens d'être malheureuse ; mais je ne veux pas être vile. . . . J'ai lu d'un seul regard dans les replis de ton ame criminelle ; tant d'iniquité de ta part me démontre l'innocence de mon époux : qu'il meure. . . . Lui mourir ! . . . . Homme barbare,

je retombe à vos genoux ; au nom de tout ce qui vous est cher sur la terre , rendez à ma douleur votre victime ; n'exigez pas d'une femme éplorée le plus affreux des sacrifices ; permettez que je puisse encore lever vers le ciel des regards fereins ; ne me forcez pas à un attentat que les remords d'une vie entière ne fauroient effacer.

Un tigre auroit respecté tant de vertu ; le tyran n'en devint que plus ivre d'amour & plus avide de crimes. Non , dit-il , je ne fais point sacrifier ma félicité à de frivoles scrupules ; ce soir je ferai le plus fortuné des hommes , ou vous n'aurez plus d'époux. . . . Je consens cependant à ménager votre juste délicatesse ; ce palais est exposé aux regards du public ; --- c'est chez vous que je veux tomber à vos pieds , & vaincre vos mépris ; ce soir je m'y rendrai en silence & sans suite : si votre porte est ouverte , votre époux a sa grace ; sinon , tremblez.

Soldat féroce ! . . . & tu crois que la voix

d'un homme suffit pour me faire trembler ?

PARTIE II. Va, j'ai l'ame plus haute que toi, puisque je n'ai point encore fait l'apprentissage du crime : essaie de sauver mon époux, & de me faire subir, à sa place, le supplice des traîtres ; tu verras, si j'ai mon innocence, avec quelle fierté je monterai sur l'échafaud ; l'épouse de Sydnei craint Dieu & l'opprobre, mais elle se croit faite pour braver les tyrans.

Adorable furie, je me crois assez grand pour vous pardonner ce soir tant d'outrages.... ce soir. . . . .

Jenny fort, la rage dans les yeux, & la mort dans le sein; elle entre d'abord sous le berceau qui a été témoin de ses derniers sermens; & se jetant à genoux : Arbitre suprême de mes jours, s'écrie-t-elle, je ne t'impute point mes malheurs; --- tu es sans doute le Dieu du bien, puisque c'est moi qui l'atteste. . . . . mais si ma vie fut pure, si le cœur de Sydnei est digne de toi, --- enleve-moi dans ton sein & sauve-moi d'affreux blasphêmes.

Cette priere terrible ne fait qu'aigrir le fiel qui la dévore ; elle monte dans son appartement ; & jetant un regard sur son lit, voilà , dit-elle , la place que Sydnei devoit occuper : sa place n'est plus que dans mon cœur.... Sydnei.... Ah ! quand je serois assez malheureuse pour vivre encore , qui pourroit jamais remplir cette place fatale ? Je n'eus qu'un pere , je n'aurai jamais qu'un époux :

Mon époux !.... il mourra , & j'ai pu le sauver ! & j'ai pu !.... Quelle horrible alternative ! de subir la haine de la terre ou de la mériter.

Mais si ma vertu étoit moins cruelle ! si je ne livrois à mon tyran que ce corps que la mort va bientôt engloutir ! si , tandis que des amantes vulgaires sacrifient leur vie à un amant , je sacrifiois mon honneur à un époux !.... je n'y survivrois pas.... N'importe , soyons vile & mourons.

Jenny ne laisse point à son délire le tems de se calmer , elle se précipite vers la porte de

**PARTIE II.** sa maison, l'ouvre avec agitation, remonte & tombe évanouie aux pieds du lit qu'elle alloit profaner.

Quand elle eut repris l'usage de ses sens, elle appréhenda un souvenir funeste ; & prenant un vase où étoit renfermée une liqueur assoupissante, dont elle usoit tous les soirs pour se procurer quelques heures de sommeil, elle double la dose, ne prononce que ces mots, Dieu ! Dieu ! avale le breuvage & s'endort sur un fauteuil.

Le colonel, vers le minuit, se rend chez Jenny, trouve sa porte entr'ouverte, jouit du fruit de ses crimes . . . & le monstre se croit heureux.

Vers le point du jour le sommeil léthargique de Jenny se dissipe ; elle voit à ses côtés le tyran, & ne doute plus de son opprobre. --- Barbare, s'écrie-t-elle, je n'accuse que moi de tant d'infamie ; je te pardonne ; fuis, & rends-moi mon époux.

Votre époux, dit le colonel ? il vous attend

dans la place publique : venez , Jenny . . . . .  
& voyez. A ces mots , il l'entraîne vers la  
fenêtre du cabinet , l'entr'ouvre , & lui montre  
le cadavre de Sydnei , suspendu à un gibet de  
trente pieds. . . Ah ! monstre , s'écrie-t-elle. . . .  
Elle dit , & tombe morte à ses pieds.

---

---

L'HOMME  
SEUL.



## ARTICLE X.

## RÉFLEXIONS SUR L'HISTOIRE DE JENNY.

**PARTIE II.** **A**BRAM, à la place de Sydnei, n'auroit sûrement perdu ni son amante, ni la vie.

L'anecdote à laquelle je fais allusion, remonte au tems héroïque qu'une philosophie sévère appelle quelquefois l'âge des fables.

Abraham voyageoit en Egypte avec Sara son épouse, âgée de soixante & cinq ans, & très-belle encore, suivant Moïse & le révérend Pere Dom Calmet : le Pharaon qui régnoit alors, devint épris de cette beauté presque septuagénaire, & voulut l'avoir dans son ferrail. Abraham qui avoit prévu l'effet des charmes de Sara, lui dit avant son enlèvement : *Je fais que vous êtes belle ; si ces Egyptiens vous voient un moment, ils diront entre eux : voilà la femme de cet étranger ; alors ils me tueront & s'empareront de vous ; déclarez-leur, je vous supplie, que vous êtes ma sœur, afin*



afin qu'en votre confidération il ne m'arrive  
que du bien, & que mon ame vive par votre  
grace.

L'HOMME  
SEUL

Le détour eut le succès qu'on s'en étoit promis : Sara fut enlevée & conduite au palais du Pharaon, qui témoigna sa reconnoissance en souverain. Abraham reçut de lui des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des chameaux & des ânesses. (\*)

---

(\*) Je ne fais ici que traduire littéralement la Genèse ; car il ne faut se brouiller ni avec le cordelier Dom Viret, ni avec l'abbé de Fontenay, qui fait avec gloire les petites affiches pour cent un souscripteurs ; ni avec l'abbé Barruel, qui calomnie *incognito* tous les philosophes dans ses *Helviennes*, qu'il intitule modestement du nom de *Provinciales*.

Voici le texte de la Vulgate ; car l'hébreu, la première langue du monde, au gré de Dom Calmet & de nos savans capucins, est au-dessus de mon intelligence.

*Cum ( Abraham ) prope esset ut ingrederetur Ægyptum, dixit Saraï uxori suæ : novi quod pulera sis mulier.*

*Et quod cum viderint te Ægyptii, dicturi sunt : uxor ipsius est & interficient me & te reservabunt.*

*Die ergo obsecra te quod soror mea sis : ut bene sis mihi propter te & vivat anima mea ob gratiam tui . . .*

*Sublata est mulier ( Sara ) in domum Pharaonis,*

---



---

**PARTIE II.**

Vingt-cinq ans après, Sara grosse d'Isaac & toujours belle, quoiqu'elle eut quatre-vingt dix ans, inspira une passion violente à un Abimelech, roi de Gerar en Phénicie. Le pere des croyans qui s'étoit si bien trouvé de son mensonge en Egypte, ne devint pas véridique en Phénicie : il fit passer une seconde fois sa femme pour sa sœur, & la reconnoissance du roi de Gerar lui valut encore des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. (\*)

La sainte Bible ne nous laisse pas ignorer que Sara fut rendue sans être déshonorée par Abimelech : ainsi dans cette occasion le mensonge sauva l'adultere.

---

*Abraham vero bene usi sunt propter illam: fueruntque ei oves & boves & asini & servi & famulæ & asinæ & cameli. Voy. Genes. cap. XII.*

(\*) Après avoir transcrit le texte du mensonge auprès du Pharaon, il me semble que le révérendissime franciscain Dom Viret, l'illustre folliculaire de Fontenay, & Barruel, le Scarron des Provinciales, doivent me dispenser de transcrire celui du mensonge auprès d'Abimelech; il suffit d'annoncer aux ames pieuses que ces trois hommes d'église dirigent sans doute, qu'on trouvera cette anecdote des annales juives dans le vingtieme chapitre de la Genese.

Il reste seulement un doute à éclaircir : ~~\_\_\_\_\_~~  
 Jenny pouvoit-elle par un mensonge adroit <sup>L'HOMME</sup>  
 sauver son honneur & la vie de Sydney? <sub>SEUL.</sub>  
 Abraham avoit-il le droit de faire passer sa  
 femme pour sa sœur, auprès des Pharaons  
 d'Egypte & des rois de Gerar, pour mettre  
 ses jours en sûreté, & se faire donner beaucoup  
 de bœufs, d'ânes & de servantes?

Augustin, le fameux évêque d'Hippone, coupe le nœud-gordien, en disant au sujet du stratagème du pere des croyans : *il cacha quelque chose de vrai, mais il ne dit rien de faux* (\*). Ce qui fait allusion à une généalogie de Sara, arrangée par les anciens commentateurs de la Genese, pour sauver un mensonge trop palpable à son époux : suivant cette généalogie, Sara étoit fille d'Aram, frere d'Abraham, par conséquent sa niece : or, dit Sacy, un des plus sages commentateurs de la Bible, le mot de sœur signifie souvent un proche

---

(\* ) *Tacuit aliquid veri non dixit aliquid falsi.* Voy. *August. Contr. Faust.* lib XXII, cap. XXIV.

parent ; & *Abraham* pouvoit dire que *Sara*  
 PARTIE II. étoit sa sœur, c'est-à-dire, fille de son aïeul. (\*)

Il a été heureux pour l'évêque d'Hippone qu'il fut un Pere de l'église, & pour Sacy qu'il fut de l'école de Port-Royal ; car Paschal qui aimoit la vérité toute nue, auroit bien pu, pour les punir de l'avoir habillée à la jésuite ; en faire les héros d'une nouvelle Provinciale.

La bouche d'or des Peres grecs, le fameux Chrysofome n'est pas sophiste, comme son confrere Augustin : il va droit à la question, & décide que Sara a eu raison d'exposer son honneur pour sauver la vie de son époux. *Qui pourroit assez louer cette héroïne, dit-il, de ce qu'elle a voulu, afin de ne pas exposer les jours d'Abraham, s'exposer elle-même à l'adultere & livrer son corps à des barbares ? (\*\*)*

Je regrette bien que mon héroïne angloise & son magnanime époux n'aient pas consulté la

---

(\*) Voyez la *Bible de Sacy*, dernière édition in-8° de Nîmes, tome I, page 354.

(\*\*) Voy. *Homil. duodecim, in Genesim.*

morale théologique des patriarches & des Peres de l'église, au lieu de la morale éternelle de la nature. Le colonel Kirke n'auroit pas eu besoin d'être atroce, & Jenny, sœur de Sydnei, auroit vécu.

---

L'HOMME  
SEUL.

Je ne puis quitter ni Jenny ni les Peres de l'église; le grand évêque d'Afrique, que nous venons de voir justifier en sophiste la mémoire d'Abraham, nous a conservé une anecdote syrienne, qui semble à quelques égards l'original de l'histoire mémorable de l'amante de Sydnei. Voyons comment S. Augustin a pu jeter une idée, faite pour germer dans la tête de David Hume & dans la mienne, & quel rapport il peut y avoir entre une homélie sur le sermon de la Montagne & un chapitre de la Philosophie de la nature. (\*)

Acyndinus gouvernoit Antioche pour les empereurs, & protégeoit les traitans, qui partout, semblables au feu le plus destructeur, ne

---

(\*) L'anecdote que nous tirons de l'évêque d'Hipone se lit *lib. I, cap. XVI.*

~~\_\_\_\_\_~~  
PARTIE II. s'accroissent qu'au dépens des substances qu'ils devorent.

Un citoyen inscrit sur le registre des traitans pour payer une livre d'or de tribut au trésor des Césars, n'ayant pas satisfait à la loi fiscale, fut arraché du sein de sa famille & conduit en prison avec ignominie.

Le Syrien étoit pauvre, & lui ôter la liberté e'étoit lui ôter un crédit qui pouvoit suppléer à son indigence. Mais dans aucun pays les exacteurs des impositions n'ont raisonné; ils n'ont pas plus de logique dans la tête que d'humanité dans le cœur. Les commis de l'intendant Acyndinus voyant que leur prisonnier ne faisoit pas de l'or dans son cachot, le menacèrent, s'il ne payoit pas son tribut à l'expiration d'un nouveau délai, de lui faire perdre la tête sur un échafaud.

Cette férocité fit beaucoup de bruit dans Antioche; mais comme les petits tyrans subalternes que soudoyoit Acyndinus faisoient passer le plus léger murmure pour un crime de lèse-

majesté , on ne donna à l'infortuné qu'une pitié stérile , & il alloit périr , parce qu'il n'avoit pas le toucher de Midas ou le secret du grand œuvre.

---

---

L'HOMME  
SEUL.

Heureusement le Syrien , au moment où il subissoit la tyrannie fiscale , venoit d'épouser une belle femme. Une belle femme étoit une protection aussi puissante au siècle des Césars qu'au siècle des patriarches. Un homme puissant dans Antioche se présente devant l'infortunée , & lui promet de payer la livre d'or dont dépendoit la vie de son époux , si elle veut accorder une nuit, non à son amour , mais à son libertinage. L'aveu du prisonnier dont la tête commençoit à se perdre , l'aspect sur-tout de l'échafaud qu'on dressoit , décide la Syrienne. La nuit fatale est accordée , & ainsi que nous l'avons vu dans l'histoire de Jenny , le monstre qui viole la beauté mourante se croit heureux.

A la pointe du jour , il fallut donner le prix convenu pour cette abominable jouissance.

~~un esclave de l'homme puissant~~  
 PARTIE II. mystere un sac du poids d'une livre : on l'ouvre, & au lieu d'or, on n'y trouve que de la terre.

Le dénouement de cette horrible aventure ne fut pas le même à Antioche qu'à Bridgewater : la Syrienne eut assez de force pour ne point mourir ; elle se présenta au tribunal d'Acyndinus, & avec la double éloquence de la douleur & de la beauté, elle lui raconta le malheur de son époux & son propre outrage.

Acyndinus n'avoit point une ame de tygre ; il favoit, par sa sensibilité naturelle, tempérer la dureté de sa place : il releva la Syrienne qui embraisoit ses genoux, & se punit en payant lui-même la livre d'or, de n'avoir pas surveillé l'avidité impitoyable des exacteurs ; quant au vil scélérat qui avoit refusé jusqu'à l'or devenu le prix de son crime, il le condamna à donner à la Syrienne qu'il avoit deshonorée, la terre même d'où il avoit tiré la matiere du sac.

Antioche, quoique perdue de mœurs, applaudit au jugement d'Acyndinus.



S. Augustin qui, instruit dans les lettres grecques, adoptoit tantôt la morale de Moïse, tantôt celle de Socrate & de Marc-Aurele, est bien embarrassé à qualifier l'action de l'héroïne d'Antioche; il tergiverse, il n'ose avoir un avis qui compromettrait ou sa philosophie, ou sa religion: cependant on sent qu'il approuve la Syrienne plutôt qu'il ne la condamne. --- Pour nous qui ne voulons nous brouiller ni avec les sages, ni avec les Peres de l'église, nous laissons à l'ame de nos lecteurs à apprécier Jenny, Sara & la citoyenne d'Antioche.

---

L'HOMME  
SEUL.



## ARTICLE XI.

*RÉSULTATS DE L'HISTOIRE DE JENNY.*

PARTIE II.

**J**E ne connois point d'argument métaphysique plus fort que la preuve morale que je viens d'exposer. Pour peu qu'on réfléchisse sur ce mouvement d'oscillation dans la société, qui tend à placer d'un côté les biens & le bonheur, & de l'autre la misère & l'opprobre, on verra qu'il y a des milliers d'hommes aussi malheureux que Jenny, & peut-être moins coupables. Quand il n'y en auroit qu'un seul, l'induction contre la Divinité seroit aussi terrible : si ce malheureux est anéanti, ce monde est l'ouvrage du mauvais principe, la providence est une chimère, & Dieu est le plus affreux des tyrans.

Je nais avec le germe des maladies les plus cruelles ; je m'en console par la tendresse d'un père, & il me déshonore ; je me jette dans les bras de ma patrie, & elle me persécute ; je prie l'Être suprême de m'enlever dans son sein, &

il m'anéantit. --- Quelle est la religion où mon existence ne seroit pas alors le crime de la Divinité ? Quel est le législateur qui auroit droit de m'interdire le blasphème de Brutus ?

---

---

L'HOMME  
SEUL.

Ce raisonnement doit frapper le théologien comme le philosophe, & l'artisan comme le géometre, parce que tous ces êtres sont sensibles.

Platon, Clarke & Descartes m'ont étonné, mais ne m'ont point convaincu : que m'importent les raisonnemens sublimes de ces métaphysiciens sur l'immortalité de l'ame ? mon esprit n'accorde son assentiment qu'à l'évidence, & non à l'autorité ; & l'unique fruit que je tire de la lecture de ces grands hommes, c'est de desirer que leur ame soit immortelle comme leur génie.

Il n'en est pas de même de la preuve que fournit l'horrible dissonance que le mal physique & le mal moral introduisent au milieu de l'harmonie de l'univers. Le pâtre, qui végete, sens qu'il est malheureux, comme le sage qui raisonne ; si l'ame est anéantie, tout le système

**PARTIE II.**

des êtres leur paroît l'ouvrage de la plus aveugle des intelligences ; mais si elle est immortelle, que leur importe la nature & les hommes ? Dieu leur reste, & le problème est expliqué.

Trois classes de philosophes peuvent attaquer le corollaire que je tire de l'histoire de Jenny. Examinons, dans le silence des préjugés, si le genre humain seroit assez malheureux pour que la cause que je défends ne fût pas celle de la vérité.



## ARTICLE XII.

*DU SYSTÈME QUE TOUT EST MAL.*

ON a vu dans tous les tems de pieux fanatiques, au teint blême & à l'esprit faux, qui ont avancé que tout étoit mal sur la terre : il n'y a point de paradoxe à dire que cette opinion conduit au dogme de l'anéantissement.

---

L'HOMME  
SEUL.

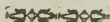
Si tout est mal, on doit en conclure que le premier moteur a manqué d'intelligence ; or, comment une cause aveugle produiroit-elle un effet immortel ?

Si tout est mal, comment l'homme a-t-il l'idée du bien ? comment peut-il mériter l'immortalité ?

Si tout est mal, quelle confiance nous restet-il dans le premier principe ? desirer notre félicité, c'est desirer d'être anéanti.

Tout est mal, stupide misanthrope ! & le soleil t'éclaire, & tu respires l'air serein de la liberté ! & tu as le pouvoir sublime de faire des heureux !

**PARTIE II.** Il y a du mal fans doute sur la terre, puis-  
que tes sophismes y introduisent la crainte &  
le désespoir ; mais j'écouterai les philosophes,  
& je ferai bien ; la mort me placera dans le  
sein de la Divinité, & je ferai encore mieux.



## ARTICLE XIII.

*DE L'OPINION QUE LA QUANTITÉ DU  
MAL EST NÉCESSAIREMENT ÉGALE  
A CELLE DU BIEN.*

UN philosophe moderne qui a cru penser d'après la nature, en ne pensant que d'après lui-même, a dit que le bien & le mal étoient nécessairement dans une égale proportion (\*): ce créateur de l'équilibre n'a pas vu que son hypothese n'étoit pas favorable au dogme de l'immortalité.

---

L'HOMME  
SEUL.

Si la somme des biens est égale pour tous les hommes à celle des maux, la Providence s'est acquittée envers nous, & elle ne nous doit pas l'immortalité.

Mais ce système d'équilibre ne seroit-il pas fondé sur des sophismes? Son inventeur s'appuie sur les principes des métaphysiciens, & sur les calculs des géometres; n'auroit-il pas

---

(\*) *De la nature*, par J. B. Robinet, tom. I, ch. XXIII.

**PARTIE II.** eu tort d'étudier, pour résoudre un pareil problème, Euclide & Leibnitz, plutôt que le grand livre de la nature ?

Lamotte Levayer, à qui la philosophie doit plus qu'elle ne s'imagine, après avoir long-tems pesé les biens & les maux de l'existence, disoit qu'il ne voudroit point recommencer à vivre, aux mêmes conditions sous lesquelles il avoit vécu; cependant Lamotte Levayer avoit du crédit à la cour, de la fortune & des amis, & l'envie le croyoit heureux.

D'abord le bien physique n'est nullement en proportion avec le mal physique; & un coup-d'œil jeté sur le globe, suffit pour le démontrer.

Des révolutions extraordinaires ont changé plus d'une fois sa surface; la mer a englouti de vastes continens; un feu sorti des entrailles de la terre, a dévoré des villes puissantes; des déluges fréquens, tels que ceux de Noé, de Deucalion & d'Ogygès, ont bouleversé l'Europe & l'Asie; alors des générations entières ont disparu, & notre petite planète a été sur le  
point



point de subir le fort de ces soleils qui s'éteignent, de tems en tems, dans les déserts infinis de l'espace.

---

---

L'HOMME  
SEUL.

On a vu des pestes, telles que celles du quatorzième siècle, faire le tour du globe & enlever les deux tiers de l'espece humaine, dans les régions où elle eut le moins d'activité (\*); ce fléau, s'il en faut croire nos annales, fut accompagné d'une vapeur de feu qui embrasa près de deux cents lieues d'étendue, & de nuages d'insectes venimeux qui étoufferent par-tout la végétation dans son germe. Vers le même tems le feu de la guerre embrasoit l'Europe; & les malheureux qui échappoient à la peste, avoient encore la force de s'entre-détruire.

Le Nouveau-Monde, quoique plus récemment sorti du sein des eaux, n'a pas eu moins à se plaindre que l'ancien du mal physique; presque tous les hommes y sont atteints du mal vénérien, depuis le détroit de Magellan jusqu'à la terre de Labrador, où il finit pour

---

(\* ) Voy. *Istorie di Mathæo Vilani*, lib. I.

**PARTIE II.** faire place au scorbut, qui n'est peut-être que le même fléau diversement modifié.

Lorsque l'Espagne descendit en Amérique pour en faire un désert, elle lui donna la petite vérole, qui enleva la moitié des sauvages échappés au fer des conquérans & au bûcher des inquisiteurs; & elle en reçut en échange cette maladie honteuse & cruelle qui empoisonne encore aujourd'hui dans les deux mondes les organes de nos plaisirs, & y tarit la source des générations.

Environ 150 ans avant la conquête de l'Amérique, la lepre exerçoit ses ravages dans l'Europe; & nos historiens ont calculé qu'il y avoit dans la chrétienté dix-neuf mille hôpitaux destinés à traiter, je ne dis pas à guérir, cette horrible maladie. Il est heureux que la lepre & le mal vénérien ne se soient pas rencontrés sur le globe; car c'en étoit fait de l'espece humaine.

J. B. Robinet prétend (\*) que la vertu des spécifiques est proportionnée à la malignité des mala-

---

(\*) *De la nature*, tom. I, ch. XXIV.

dies. Que de réponses je ferois à ce paradoxe, si ~~je~~  
 je voulois faire un livre aussi gros que le sien !

L'HOMME  
 SEUL.

Quel est le spécifique de la goutte, & de l'humeur corrosive qui forme les cancers ?

Vous dites qu'il est dans la nature, & que la postérité saura le découvrir : que m'importe ? Je meurs dans les tourmens, & mon petit-fils fera guéri ; voilà une grande consolation pour la génération présente. S'il n'y a point d'équilibre à présent, il n'y en aura jamais.

Quand même il y auroit des remèdes infail-  
 libles pour chaque maladie, l'équilibre philo-  
 sophique n'en feroit pas mieux conservé. La  
 gravelle est un mal ; l'opération qui la guérit  
 est-elle un bien ? Un instant me donne une  
 pleurésie, & il faut souvent trois mois pour  
 me guérir. Ce rapport se trouve encore moins  
 dans l'ordre moral : aucun individu ne porte  
 en soi un germe égal de vices & de vertus. Il  
 y a dans la société mille Anitus pour un So-  
 erate ; le juste vit obscur, & les grands cri-  
 minels gouvernent l'univers.

G ij



**PARTIE II.** Il est important de réfuter plus en détail le systême de J. B. Robinet ; je m'apperçois qu'il a séduit jusqu'à des philosophes , soit parce qu'il a fallu un gros volume pour l'exposer , soit peut-être parce que c'est un systême.

Notre ingénieux écrivain appuie son opinion sur ce principe , que les créatures perdent à chaque moment autant d'existence qu'elles en reçoivent (\*). Je ne découvre point dans cette idée la précision géométrique dont son auteur fait gloire : l'instant où l'homme acquiert , l'instant où il perd & l'instant où il jouit , ne sont sûrement pas les mêmes ; de plus, l'enfant & le vieillard ne perdent une existence pénible que pour acquérir une existence douloureuse. Il faudroit donc pour que l'équilibre fût conservé , que les jeunes gens & les hommes faits fussent toujours heureux ; mais si quelqu'un avançoit un tel paradoxe , seroit-il nécessaire de le réfuter ?

Un enfant & un vieillard sont sûrement mal-

---

(\*) *De la nature* , tom. I, ch. IX , page 53.

heureux : quelle est la compensation pour un cinquieme des hommes qui meurt avant l'âge viril ? Quelle est-elle pour ces malheureux qui vivent, & qui ne sortent jamais de l'enfance ?

---

L'HOMME  
SEUL.

On m'opposeroit en vain l'exemple des sauvages. Il n'est pas décidé qu'un Missouris soit plus heureux que nous, parce qu'il n'a pas tous nos besoins. De plus, les Missouris & leurs semblables occupent quelques déserts, & les deux continens sont peuplés de malheureux.

J. B. Robinet, toujours entraîné par l'esprit de systême, prétend que les êtres donnent toujours l'existence aux dépens de leurs organes (\*); cela est vrai pour le cerf, qui s'épuise dans la saison du rut, & pour l'homme blasé qui veut jouir sans avoir des sens ; mais le sage affermit son existence en produisant son semblable : tel fut le pere de Montagne.

« Faites disparoître un mal, dit notre philosophe, & vous supprimerez un bien. Que deviendroient les sources chaudes, où les

---

(\*) *Ibid.* page 91.

**PARTIE II.** » paralytiques recouvrent le sentiment, sans  
 » les feux fouterrains que produisent les érup-  
 » tions du Vésuve & de l'Etna (\*) ? » --- Je  
 ne fais, mais j'aimerois beaucoup mieux qu'il  
 n'y eût ni volcans ni paralytiques.

« Les plaintes de l'homme sur la cruauté  
 » des animaux féroces, ne viennent que  
 » d'une ignorance profonde de leur organi-  
 » saion (\*\*). » --- Eh ! que m'importe que l'es-  
 tomac du tigre ne puisse digérer que des chairs  
 crues, qu'il ne soit porté à se défalterer que  
 dans le sang, & qu'il ne puisse se conserver  
 qu'en dévorant les membres mutilés de ses vic-  
 times ? Je demanderai toujours à la nature  
 pourquoi elle a organisé le tigre.

Le docteur Méad a très-bien prouvé que le  
 poison de la vipere étoit nécessaire à son exis-  
 tence (†); mais quand la vipere n'existeroit  
 pas, y auroit-il dans l'échelle des êtres un vuide,  
 qui feroit soupçonner Dieu d'impuissance ?

---

(\*) *Ibid.* ch. VIII, page 52.

(\*\*) *Ibid.* page 69.

(†) *Œuvres de Méad*, tome I, page 72.

Le chapitre le plus fingulier du livre que j'examine , a pour titre , *compensation des maux que la guerre produit*. L'auteur y dit en propres termes : *La guerre purge nos villes d'une foule de mauvais sujets qui ne sont bons qu'à se faire tuer (\*)*. --- Ceci ne peut être lu que par des hommes ; ainfi il est déjà réfuté.

L'HOMME  
SEUL.

Si J. B. Robinet n'a voulu que plaifanter en juftifiant le fléau de la guerre , je le compare à Erafme , qui a fait l'éloge de la folie ; fi fon but étoit d'inftuire , je respecte trop fon ame pour le comparer à l'auteur de l'apologie de la faint Barthelemi.

Quand même il feroit néceffaire que la moitié du genre humain égorgeât l'autre pour

---

(\*) *Ibid.* chapitre XVII, page 126. La fuite de ce chapitre est très-conféquente : « D'habiles calculateurs , dit-on , démontrent que le genre humain se doubleroit au moins dans l'intervalle de quatre siècles , s'il n'étoit livré qu'aux caufes naturelles de la mort ; or la terre , dans cette fuppoftion , fe trouveroit bientôt hors d'état de nourrir ceux qui l'habitent ; donc , &c. » *Ibid.* page 127. Ce calcul feroit admirable , fi l'auteur avoit employé l'ironie de Socrate , pour juftifier les meurtres réfléchis ordonnés par les rois.

PARTIE II. se conserver, je croirois toujours qu'il y a sur la terre plus de mal que de bien. Les hommes affaïnés sont malheureux, les affaïns le sont encore davantage.

Il y a dans le livre *de la nature* beaucoup d'autres propositions dont l'auteur fait des axiomes; mais loin de servir à prouver d'autres assertions, ces axiomes auroient eux-mêmes besoin de preuves.

Est-il vrai que le principe de l'intérêt produise autant d'harmonie parmi les hommes que de désordres? (\*)

Est-il vrai que les biens & les maux s'accu- mulent ensemble sur la tête du despote? (\*\*)

Est-il vrai que les siècles d'ignorance ont fait moins d'honneur à l'humanité, & que les âges savans lui ont fait plus de tort? (†)

Est-il vrai que le mal soit aussi naturel à l'homme que le bien? (§)

(\*) *Ibid.* p. 111.

(\*\*) *Ibid.* p. 219.

(†) *Ibid.* p. 122.

(§) *Ibid.* p. 143.



Est-il vrai sur-tout que dans le total, la science des mœurs soit un système de maximes injustes intercalées à des principes d'équité? (\*)

L'HOMME  
SEUL.

Toutes ces maximes ne sont point démontrées : si elles l'étoient , le système qu'elles appuient s'écrouleroit encore ; car il s'en suivroit que nous sommes encore plus malheureux que nous ne croyons l'être.

Les fastes du genre humain attestent qu'il y eut un tems où l'angle d'inclinaison de l'équateur sur le plan de l'écliptique étoit effacé. Il y avoit sûrement alors beaucoup de bien physique & peu de mal ; mais depuis la grande révolution que l'univers a subie , la nature s'est dégradée , comme un cedre dont la foudre auroit brûlé les racines , & il y a aujourd'hui plus de mal physique que de bien.

Le système de l'équilibre n'est pas plus vrai pour les races que pour les individus. La race des blancs est en général malheureuse par le mal qu'elle se fait & par celui qu'elle cause ;

---

(\*) *Ibid.* p. 166.

~~les negres accusent la nature & les blancs de~~  
**PARTIE II.** leurs malheurs ; les negres blancs s'en prennent également aux blancs, aux negres & à la nature.

L'arbre du bien & du mal n'a que deux branches ; mais le poids énorme de la dernière écrase l'univers.



## ARTICLE XIV.

## DE L'OPTIMISME.

SI jamais il y eut une entreprise qui caractérisât l'audace de l'esprit humain, ce fut lorsque des hommes de génie entreprirent d'anéantir le mal de dessus la terre, firent résulter du désordre des parties l'harmonie de l'ensemble, & voulurent forcer le genre humain à s'applaudir de ses désastres, comme un guerrier généreux, expirant sur le champ de bataille, s'applaudiroit des blessures qui l'ont fait triompher.

---

L'HOMME  
SEUL.

Les optimistes ont créé un monde comme Descartes : pendant qu'on admiroit les connoissances profondes des architectes, l'édifice a disparu.

Platon est, je crois, le premier des optimistes. « Il n'y a, dit ce philosophe, que cinq » corps solides réguliers, le tétraèdre, le cube, » l'exaèdre, le dodécaèdre & l'icosaèdre : ainsi » l'éternel Géometre n'a pu créer que cinq

**PARTIE II.** » mondes ; & des cinq il a choisi le meilleur ;  
 » qui est celui que j'habite , & où je compte  
 » bien fonder ma *république*. »

Malheureusement il se trouve que notre planète n'est ni un cube , ni un tétraèdre , ni même un corps solide régulier , mais un sphéroïde aplati vers ses deux extrémités ; & nos académiciens qui ont mesuré , pour le prouver , les degrés du pôle & de l'équateur , sont un peu plus croyables que Platon , qui dans son cabinet arrangeoit des moules pour fabriquer des mondes.

Bolingbroke & Shaftesbury , meilleurs physiciens que Platon , donnerent une autre base à son édifice de l'optimisme ; ils dirent qu'il n'y avoit point de mal réel , & que les prétendus maux des individus étoient le résultat du bien général ; Pope délaya cette idée dans les quatre chants de son *Essai sur l'homme* ; & Londres , flattée de voir l'optimisme en beaux vers , l'adopta comme une des vérités éternelles de la nature.

Leibnitz posa le comble au château aérien ; 

---

 il fit un système lié des diverses branches de L'HOMME  
SEUL. l'optimisme , & crut alors avoir trouvé la clef du monde moral , comme Newton , son rival , avoit trouvé celle du monde physique.

Il faut voir dans l'inintelligible *Théodicée* de cet homme célèbre , combien il a été obligé de faire de sacrifices à la raison pour soutenir sa chimere du meilleur des mondes : c'est là qu'il dit *qu'un moindre mal est une espece de bien* (\*) ; c'est là qu'on voit *que si ce globe avoit été créé sans mal physique & sans mal moral , il n'en auroit pas été meilleur pour cela* (\*\*). ---

---

(\*) *Théod.* parag. VIII. page 488.

(\*\*) *Théod.* ib. & quand Leibnitz voit sa logique en défaut , il devient rhéteur ; au lieu de raisonner , il compare : par exemple , veut-il prouver que deux maux composent un bien , il renvoie à ce corps sec que produisent l'esprit de vin & l'esprit d'urine , mêlés suivant la théorie de Vanhelfmont ; il fortifie son idée en ajoutant que plus d'un général d'armée a fait une faute heureuse qui a causé le gain d'une bataille , & qu'on chante à la messe , la veille de pâques , que le crime d'Adam a fait le bonheur du genre humain , puisqu'il a été si bien réparé. --- Malheureusement le procédé chymique de Vanhelfmont , l'erreur du général d'armée &

**PARTIE II.** Jamais Platon n'a tant déraisonné avec ses mondes cubes & ses mondes dodécaèdres : si d'ailleurs ce système dans Leibnitz n'étoit pas accompagné d'un appareil philosophique de connoissances qui en impose, il auroit fallu laisser à Candide seul le soin de le réfuter.

Toutes les idées de Platon, de Bolingbroke, de Leibnitz & de Shaftesbury se trouvent réunies dans une page éloquente d'*Emile*. Je vais la transcrire, avec mes réflexions, persuadé que si on n'est pas satisfait de mes réponses, on le fera du moins de ma bonne-foi.

« Homme, ne cherche plus l'auteur du mal;  
 » cet auteur, c'est toi-même : il n'existe point  
 » d'autre mal que celui que tu fais ou que tu  
 » souffres, & l'un & l'autre te viennent de  
 » toi : le mal général ne peut être que dans le  
 » désordre ; & je vois dans le système du monde  
 » un ordre qui ne se dément point : le mal par-

---

l'antienne de pâques n'expliquent rien en métaphysique ; & nous n'en sommes pas moins tourmentés par le mal physique & le mal moral, dans ce meilleur des mondes.

» tuculier n'est que dans le sentiment de l'être  
 » qui souffre; & ce sentiment, l'homme ne l'a  
 » pas reçu de la nature, il se l'est donné. La  
 » douleur a peu de prise sur quiconque, ayant  
 » peu réfléchi, n'a ni souvenir ni prévoyance:  
 » ôtez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs  
 » & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, &  
 » tout est bien. » *Emile*, tome III, édition  
 in-12, page 81.

L'HOMME  
SEUL.

Je suppose qu'on lût ce fragment d'*Emile* à un negre du Sénégal récemment fait esclave; croyez-vous qu'il laisseroit ces sophismes sans réponse?

*Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur, c'est toi-même: il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais & que tu souffres, & l'un & l'autre te viennent de toi.*

« Laissons-là l'homme en général, diroit  
 » l'Africain, c'est un être métaphysique que  
 » je ne suis pas à portée d'atteindre: tu vois  
 » en moi un malheureux individu de l'espece  
 » humaine, qui ne connoît l'existence que

**PARTIE II.** » par le sentiment de la douleur , que la nature  
 » maltraite , que l'homme persécute , & que la  
 » philosophie vient tourmenter encore par ses  
 » dilemmes.

» Je n'ai point fait le mal moral qui existe ;  
 » ce n'est pas moi qui me suis donné le despote  
 » negre qui me vend à des Européens ; ce n'est  
 » pas moi qui ai engagé des brigands Euro-  
 » péens à trafiquer de mon sang & de ma vie  
 » pour donner un prix au sucre & à la cochenille.

» Comment ose-t-on dire que j'ai fait le mal  
 » physique que je souffre ? Est-ce ma faute si je  
 » suis né sur les sables embrasés de l'Afrique ,  
 » plutôt que dans les plaines riantes & fertiles  
 » de l'Indostan ? Est-ce moi qui ai allumé dans  
 » les entrailles de ce volcan ces flammes qui ont  
 » dévoré ma famille ? Est-ce moi qui ai forgé  
 » les chaînes dont on vient de charger mes  
 » mains , les mains de cet être que tu dis né  
 » pour la liberté & l'indépendance ? »

*Le mal général ne peut être que dans le  
 désordre ; & je vois dans le système du  
 monde*



*monde un ordre qui ne se dément point.*

**L'HOMME  
SEUL.**

« Ce n'est pas moi qui vais te répondre, ce  
» sont tes monumens astronomiques & tes  
» histoires.

» On s'accorde dans ton Europe à dire qu'il  
» y eut un tems où l'angle d'inclinaison de  
» l'équateur sur le plan de l'écliptique étoit  
» effacé : le monde physique étoit sûrement  
» alors bien plus heureux qu'il ne l'est aujour-  
» d'hui. Quoi ! le globe a subi une révolution  
» qui a fait à jamais le mal de la moitié des  
» hommes qui l'habitent, & l'ordre ne s'est  
» pas démenti ?

» Laisse-là ce globe où je souffre, & où tant  
» de sophistes déraisonnent ; mais crois-tu que  
» l'ordre des mondes ne se démente jamais ?  
» Pourquoi donc ce soleil, en s'encroûtant,  
» fait-il le mal général de tant de planetes ?  
» Pourquoi y a-t-il dans les régions du firma-  
» ment des mondes entiers qui s'anéantissent ?

» Si on examine ensuite cet ordre par rap-  
» port aux intelligences qui habitent ces mon-

PARTIE II. » des, croit-on les consoler par de vains so-  
» phismes ? Par exemple, est-il dans l'ordre  
» que les êtres qui vivent dans la comete de  
» 1680, éprouvent dans son apogée un froid  
» mille fois plus grand que celui de notre pole,  
» & dans son périégée une chaleur mille fois  
» plus vive que celle de la zone torride ? »

*Le mal particulier n'est que dans le sentiment  
de l'être qui souffre ; & ce sentiment, l'homme  
ne l'a pas reçu de la nature ; il se l'est donné.*

« Quoi ! l'homme n'a pas reçu de la nature  
» le sentiment de la douleur ? Pourquoi donc  
» le premier instant où je vois la lumiere,  
» est-il un sentiment pénible d'existence, que  
» j'exprime par mes gémissemens ? quel est  
» l'être intelligent qui n'a jamais souffert ? Et  
» comment un sentiment que tous les individus  
» de l'espece humaine partagent, ne seroit-il  
» pas l'ouvrage de la nature ? »

*La douleur a peu de prise sur quiconque,  
ayant un peu réfléchi, n'a ni souvenir ni  
prévoyance.*

« La douleur a peu de prise ; mais quand  
 » elle en auroit encore moins , ce peu suffit L'HOMME  
SEUL.  
 » encore pour que tout le systême de l'opti-  
 » misme soit renversé de fond en comble.

» Ajoutons, qu'il n'est pas prouvé que  
 » l'homme qui ne réfléchit pas soit l'homme  
 » de la nature. »

*Otez nos funestes progrès , ôtez nos erreurs  
 & nos vices , ôtez l'ouvrage de l'homme , &  
 tout est bien.*

« Encore une fois , nos erreurs & nos vices  
 » n'ont point produit de mal physique ; pour  
 » nos progrès , ils ont servi souvent à nous en  
 » montrer le remede.

» Si nous examinons la balance du bien &  
 » du mal , nous trouverons que l'homme a mis  
 » un poids égal dans les deux bassins.

» Non , tout n'est pas bien , puisque tout  
 » peut être mieux.

» Le soleil allume dans mes veines une fièvre  
 » ardente , & je la guéris en exprimant dans  
 » ma boisson le suc des végétaux.

## PARTIE II.

» L'ignorance des negres est une maladie  
 » nationale ; mais j'ai éprouvé qu'on pouvoit  
 » la faire disparoître , en étudiant les arts de  
 » l'Europe , en lisant ses livres , & en interro-  
 » geant la nature.

» Les monstres dont je suis esclave , ont une  
 » morale atroce ; mais mon cœur mieux inf-  
 » truit s'en indigne & la défavoue.

» Je suis mal sur ce globe , avec mon soleil,  
 » mes maladies & mes chaînes ; mais je m'en  
 » console ; car je suis immortel & je ferai  
 » mieux. »

Il seroit difficile , je pense , de répondre à  
 ce negre , ou du moins il y auroit une barbarie  
 extrême à le tenter.

Je n'ai jamais pensé à l'optimisme sans me  
 rappeler l'inscription du pont de Babarouck à  
 Ispahan : *le monde est un pont ; hâte-toi de le  
 traverser , mesure & pese tout ce qui se trouve  
 sur le passage , tu verras que le mal entoure le  
 bien & le surpasse (\*)* ; ce pont est plus véri-

---

(\*) Voy. de Chardin , tome VIII , page 220.

dique que *l'Essai sur l'homme* & la *Théodicée*.

Ajoutons que l'optimisme est dangereux en morale : en effet, si ce monde est le meilleur des mondes possibles, pourquoi désirerions-nous un avenir plus heureux ? s'il est conforme à l'ordre général, que les roues qui font jouer la grande machine se détruisent par les frottemens, devons-nous désirer de survivre à nos malheurs ?

Heureusement l'optimisme n'est qu'un beau songe ; il y a assez de bien dans la nature pour nous faire chérir notre existence ; & il s'y trouve trop de mal pour ne pas nous en faire désirer une plus fortunée.

Des philosophes ont calculé que dans la vie ordinaire la somme des maux surpasse celle des biens (\*). Il suffit de replier un instant son ame sur elle-même, pour en savoir sur ce sujet autant que Fontenelle & Maupertuis.

---

(\*) Voyez *Œuvres de Maupertuis*, tome I, *Essai de philosophie morale* ; & *Fontenelle*, tome III de ses *Œuvres*, page 244.

**PARTIE II.** Le bonheur & le malheur circulent ensemble dans le monde ; mais la matiere du dernier est plus homogene avec les parties constitutives de notre être.

On cherche dans presque tous les climats des remedes au malheur d'exister ; c'est pour cela que le François crée de nouveaux plaisirs , que le sauvage s'enivre , & que l'Anglois se tue.

Quel est l'homme satisfait de son état , & qui voudroit à jamais en prolonger la durée ? Si Dieu accomplissoit les desirs de la plupart de ses adorateurs , & supprimoit de leur existence tous les momens qui les importunent , le vieil Nestor ne vivroit peut-être que quelques heures.

Le bonheur est si peu fait pour nous , que le plaisir qui le compose , s'affoiblit par la jouissance : il n'en est pas de même de la douleur ; sa durée ne fait qu'en augmenter l'activité ; ce qu'on a souffert ne fait qu'ajouter au moment où l'on va souffrir.

Que doit-on conclure de cet exposé ? Que l'homme de bien ne doit pas se plaindre de la vie, ni appréhender la mort ; que les inventeurs de l'optimisme peuvent être des hommes de génie, mais que notre ame est immortelle.

---

L'HOMME  
SEUL.



## C H A P I T R E I X.

DE L'AME EN QUALITÉ D'ÊTRE  
SENSIBLE.

---

PARTIE II

ON raisonne depuis plus de cinquante siècles sur l'esprit & sur la matière ; cependant on ne connoît encore exactement aucune de ces substances. Les objets ne frappent point immédiatement sur l'ame ; les sens sont le milieu interposé entr'eux & nous ; & nous mourrions aveugles , si nous ne tenions par cinq points à la nature.

La plus saine partie de l'antiquité a cru que les idées de l'homme venoient toutes de ses sens , & le peuple , sur ce sujet , n'avoit pas d'autre croyance que les philosophes ; il étoit égal alors , pour admettre ce principe , de ne pas raisonner , ou de faire l'analyse de l'ame ; & l'ignorance sembloit conduire à la vérité aussi sûrement que les lumières de Pythagore & le génie d'Aristote.



Il y eut cependant quelques métaphysiciens qui firent le procès aux sens, non par amour pour la vérité, mais afin de devenir chefs de sectes. Pyrrhon, qui pensoit que nos organes n'étoient destinés qu'à nous tromper, agissoit en conséquence de cette théorie, & lorsqu'il rencontroit un précipice en son chemin, il ne se détournoit jamais; heureusement pour ce philosophe, que ses disciples l'accompagnoient dans toutes ses courses, & il vécut quatre-vingt-dix ans, toujours faisant usage de ses sens, & toujours déclamant contr'eux.

Ce fou systématique eut peu de partisans; il étonna son siècle; mais avant sa mort son paradoxe étoit déjà oublié.

Les Romains, qui ne créèrent rien en philosophie, adoptèrent l'idée grecque sur l'origine de nos connoissances; & heureusement pour eux, cette idée se trouva une vérité.

Nos aïeux, qui étoient des barbares, ne rompirent point la chaîne; ils firent retentir leurs universités de ce grand principe de l'école

---

L'HOMME  
SEUL.

PARTIE II. péripatéticienne, qu'ils étoient incapables de prouver; ils défièrent Ariftote, & n'eurent pas l'honneur d'être comptés au nombre de fes disciples.

Descartes, qui dans fa retraite de Déventer s'amusoit à détruire les mondes & à en créer d'autres, aspira à la gloire d'avoir raifon contre le peuple & les philofophes de tous les fiecles; il renverfa l'empire des fens, bâtit un fyftême intellectuel dont il fe réferva la clef, & infenfiblement les métaphyficiens adopterent fes idées, afin du moins de paroître les entendre.

Malebranche, né avec autant d'imagination que Descartes, mais qui fe borna à la gloire d'être fon premier disciple, Malebranche, dis-je, étoit affez philofophe pour observer la chaîne qui lie nos fens avec nos idées; mais il fe contenta de prouver que nos organes étoient le principe de nos erreurs, fans avouer qu'ils étoient auffi celui de nos lumieres: il éclaira le peuple & ne fit rien pour l'homme qui penfe.

On verra dans l'article des *hommes-statues*

par quel artifice ingénieux quelques philosophes ~~ont~~  
 font venus à bout de défendre Aristote, de **L'HOMME**  
 rectifier Descartes, & de jeter quelque clarté **SEUL,**  
 dans l'abyme de l'entendement humain.

Je me contenterai de donner ici une idée de l'ordre que j'ai cru devoir suivre dans la matiere que je traite, car tout philosophe doit au public la chaîne historique de ses pensées.

Pour connoître ce que l'ame doit aux sens, il faut décomposer l'homme & suivre son intelligence depuis son germe jusqu'à son entier développement.

Après avoir étudié la nature du principe sensible, il faut examiner si l'homme est le seul être qui l'ait en partage.

Ces questions éclaircies conduisent à observer la nature de nos organes, à distinguer les sens internes des sens externes, à voir comment l'imagination, la mémoire, les habitudes, les passions influent sur l'ame; en un mot, à établir ce principe: je sens, donc je suis.

Si cette théorie est bien entendue, on s'ap-

**PARTIE II.** percevra que la sensation semble envelopper toutes les facultés de l'ame; car comparer, juger, imaginer, se ressouvenir, &c. c'est être attentif; & être attentif, c'est sentir; avoir des passions, c'est desirer; & desirer, c'est encore sentir. On ne peut faire un pas dans la métaphysique de l'ame, sans rencontrer le sentiment.

Plus les sensations se multiplient, & plus l'ame sent qu'elle existe: s'il étoit possible qu'il y eût un être à figure humaine sans organe du sentiment, on pourroit aussi prononcer qu'il est sans intelligence.

Cependant l'action propre de sentir ne réside pas dans l'organe du sentiment. Un homme qui dort les yeux ouverts, ne voit pas; Paschal qui résout le problème de la cycloïde, n'entend rien; l'homme n'est sensible que par son ame, & non par ses sens.

Avant que d'entrer en matière, il est utile de prévenir les objections qu'on pourroit me faire contre l'idée de mes statues.

En général, nous ne pouvons nous conduire

dans le labyrinthe de la nature, si nous ne tenons le fil analytique entre nos mains ; le philosophe est comme le chymiste ; pour connoître, il doit décomposer.

---

L'HOMME  
SEUL.

Ce principe est vrai, sur-tout en métaphysique ; l'homme jouissant de ses cinq sens est une machine trop compliquée, pour que nous puissions juger du principe de ses opérations ; l'historien de l'ame doit être alors aussi embarrassé, que l'historiographe qui traiteroit de l'enfance de notre monarchie, lorsque l'état reconnoissoit presque autant de souverains que de provinces ; le mouvement politique étant embarrassé par la multitude des rouages, le ressort principal n'influe que foiblement sur le jeu de chaque piece, & le concours de tant de parties intégrantes nuit à l'ensemble de la machine.

C'est donc une idée très-sage de décomposer un homme pour étudier son mécanisme, de ne laisser développer ses sens que par une juste gradation, & de faire de cette anatomie

~~\_\_\_\_\_~~ métaphysique la base de la psychologie.

PARTIE II.

L'homme ainsi simplifié n'est qu'une statue; c'est Pandore, qui doit la construction de ses organes au ciseau de Prométhée; la philosophie est ce feu céleste qui l'anime; les deux machines s'ouvrent par degrés aux plaisirs de l'existence, & la statue du philosophe respire pour connoître, comme celle du poëte pour aimer.

Diderot, un des philosophes dont la postérité connoitra le mieux le mérite, paroît le premier qui ait projeté de devenir le Prométhée de la métaphysique (\*). Il est triste qu'il n'en

---

(\*) Ce philosophe avoit trouvé que de tous les sens, l'œil étoit le plus superficiel, l'oreille la plus orgueilleuse, l'odorat le plus voluptueux, le goût le plus superstitieux & le plus inconstant, le toucher le plus profond & le plus philosophe. Voyez *Lettre sur les sourds & muets*. --- Mais écoutons-le parler lui-même; il est si agréable de s'instruire & même de s'égarer avec lui.

« Ce seroit, à mon avis, une société plaisante que  
 » celle de cinq personnes dont chacune n'auroit qu'un  
 » sens; il n'y a pas de doute que ces gens-là ne se  
 » traitassent tous d'insensés, & je vous laisse à penser  
 » avec quel fondement. C'est là pourtant une image de

ait eu que le projet : n'étoit-il pas peintre ,  
comme le Corregg & Montesquieu ?

L'HOMME  
SEUL.

» ce qui arrive à tout moment dans le monde ; on n'a  
» qu'un sens, l'on juge de tout. Au reste, il y a une  
» observation singulière à faire sur cette société de cinq  
» personnes, dont chacune ne jouiroit que d'un sens ;  
» c'est que par la facilité qu'elles auroient d'abstraire ,  
» elles pourroient toutes être géometres, s'entendre à  
» merveille, & ne s'entendre qu'en géométrie, p. 22, 25.

» Nos sens, partagés en autant d'êtres pensans,  
» pourroient donc s'élever tous aux spéculations les  
» plus sublimes de l'arithmétique & de l'algebre, son-  
» der les profondeurs de l'analyse, se proposer entr'eux  
» les problèmes les plus compliqués sur la nature des  
» équations, & les résoudre, comme s'ils étoient des  
» Diophantes; c'est peut-être ce que fait l'huître dans  
» sa coquille. . .

» Cependant, ramenés sans cesse par le plaisir & le  
» besoin de la sphere des abstractions vers les êtres  
» réels, il est à présumer que nos sens personnifiés ne  
» feroient pas une longue conversation, sans rejoindre  
» les qualités des êtres à la notion abstraite des nom-  
» bres : bientôt l'œil bigarrera son discours & ses cal-  
» culs de couleurs, & l'oreille dira de lui : *Voilà sa*  
» *folie qui le tient* ; le goût : *C'est grand dommage* ;  
» l'odorat : *Il entend l'analyse à merveille* ; & le tou-  
» cher : *Mais il est fou à lier, quand il en est sur ses*  
» *couleurs*. Ce que j'imagine de l'œil convient égale-  
» ment aux quatre autres sens ; ils se trouveront tous  
» un ridicule, & pourquoi nos sens ne feroient-ils pas  
» séparés, ce qu'ils font bien quelquefois réunis ? . . .

**PARTIE II.** Buffon, l'abbé de Condillac & Charles Bonnet ont tous les trois fait une statue; ce sont

» Il faut remarquer que plus un sens seroit riche ,  
 » plus il auroit de notions particulieres , & plus il pa-  
 » roitroit extravagant aux autres. Il traiteroit ceux-ci  
 » d'êtres bornés ; mais en revanche ces êtres bornés le  
 » prendroient sérieusement pour un fou. Il se trouve-  
 » roit que le plus sot d'entr'eux se croiroit infaillible-  
 » ment le plus sage ; qu'un sens ne seroit guere con-  
 » tredit que sur ce qu'il fauroit le mieux ; qu'ils seroient  
 » presque toujours quatre contre un ; ce qui doit  
 » donner bonne opinion des jugemens de la multi-  
 » tude ; qu'au lieu de faire de nos sens personifiés une  
 » société de cinq personnes , si on en compose un peu-  
 » ple , ce peuple se divisera nécessairement en cinq  
 » sectes, la secte des yeux , celle des nez , la secte des  
 » palais , celle des oreilles , & la secte des mains ; que  
 » ces sectes auront routes la même origine, l'igno-  
 » rance & l'intérêt ; que l'esprit d'intolérance & de  
 » persécution se glissera bientôt entr'elles ; que les  
 » yeux seront condamnés aux petites-maisons comme  
 » des visionnaires ; les nez regardés comme des imbé-  
 » cilles ; les palais évirés comme des gens insupporta-  
 » bles par leurs caprices & leur fausse délicatesse ; les  
 » oreilles détestées pour leur curiosité & leur orgueil ,  
 » & les mains méprisées pour leur matérialisme ; &  
 » que si quelque puissance supérieure secondoit les  
 » intentions droites & charitables de chaque partie ,  
 » en un instant la nation entiere seroit exterminée. »  
*Pages 250, &c.*

Il ne faut point juger rigoureusement ce badinage



trois monumens qui ont quelque célébrité, & qu'il est bon de connoître pour ne pas voyager sans guide dans les landes de la psychologie.

---

L'HOMME  
SEUL.

Aucune de ces statues ne se ressemble, parce que chaque artiste a sa manière. Pigal peut faire un buste d'Alexandre; mais Pigal ne fera point Phidias; la Phedre de Racine & celle d'Euripide doivent être regardées comme deux originaux.

Nos trois philosophes sont cependant partis de la même idée, c'est que nos connoissances tirent leur origine des sens. Cette importante vérité fut découverte par Aristote; mais ce grand homme se contenta d'annoncer le résultat de son problème, sans faire part de la méthode dont il s'étoit servi pour le résoudre. Locke, qui a écrit avec tant de sagesse sur l'ame, a saisi un bout de la chaîne; il a prouvé que les sens sont les seuls passages, par lesquels la

---

digne de Fontenelle & de Lucien; l'auteur n'avoit peut-être pour but, que de faire une satire ingénieuse de nos mœurs. S'il avoit voulu faire l'histoire de l'ame, la statue auroit été moins savante, & le sculpteur l'auroit paru davantage.

lumière peut entrer dans la chambre obscure de  
 PARTIE II. l'entendement; mais il a affirmé que les facultés  
 de l'ame étoient des qualités innées; & ce phi-  
 losophe, à qui on a tant reproché son scepti-  
 cisme, s'est trompé parce qu'il n'a pas assez  
 douté. Enfin, l'abbé de Condillac est venu  
 prouver que nos facultés intellectuelles tiroient  
 leur origine des sensations; & avec une idée  
 aussi simple, il a organisé sa statue, & analysé  
 notre intelligence.

Quoique Charles Bonnet ait travaillé après  
 l'abbé de Condillac, & peut-être d'après lui,  
 cependant, comme sa statue n'a pas la perfec-  
 tion de celle de son modele, nous la ferons  
 connoître après celle de Buffon. Dans un ou-  
 vrage tel que celui-ci, ce n'est point l'ordre  
 chronologique des idées qui intéresse, mais  
 l'ordre philosophique.



## ARTICLE PREMIER.

## DE L'HOMME-STATUE DE BUFFON.

**B**UFFON suppose un homme dont le corps & les organes sont parfaitement formés, & qui s'éveille tout neuf pour lui-même & pour tout ce qui l'environne. Voici l'histoire abrégée de ses premières pensées.

« Je me souviens de cet instant, plein de  
 » joie & de trouble, où je sentis pour la pre-  
 » mière fois ma singulière existence; je ne  
 » savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je  
 » venais; j'ouvris les yeux: quel surcroît de  
 » sensation! la lumière, la voûte céleste, la  
 » verdure de la terre, le cristal des eaux,  
 » tout m'occupait.... je crus d'abord que  
 » tous ces objets étoient en moi, & faisoient  
 » partie de moi-même.

« Je m'affermissois dans cette pensée nais-  
 » sante: lorsque je tournai les yeux vers la terre  
 » de la lumière, son éclat me blessa: je fermai

---

L'HOMME  
SEUL.

» involontairement la paupiere & je sentis une  
 PARTIE II. » légère douleur; dans ce moment d'obscurité,  
 » je crus avoir perdu presque tout mon être.  
 » Affligé, saisi d'étonnement, je pensois à  
 » ce grand changement, quand tout-à-coup  
 » j'entends des sons; le chant des oiseaux, le  
 » murmure des airs formoient un concert dont  
 » la douce impression me remuoit jusqu'au fond  
 » de l'ame; j'écoutai long-tems, & je me per-  
 » suadai bientôt que cette harmonie étoit moi.  
 » Occupé tout entier de ce nouveau genre  
 » d'existence, j'oublois déjà la lumiere, lors-  
 » que je rouvris les yeux. . . . je commençois  
 » à voir sans émotion, & à entendre sans  
 » trouble, lorsqu'un air léger dont je sentis la  
 » fraîcheur, m'apporta des parfums qui me  
 » donnerent un sentiment d'amour pour moi-  
 » même.  
 » Agité par toutes ces sensations, pressé par  
 » les plaisirs d'une si belle & si grande existence,  
 » je me levai tout d'un coup, & je me sentis  
 » transporté par une force inconnue. . . .

» Je portai la main sur ma tête, je touchai  
 » mon front & mes yeux, je parcourus mon  
 » corps; ma main me parut être le principal  
 » organe de mon existence . . . & je sentis  
 » que mes idées prenoient de la profondeur &  
 » de la réalité.

» Tout ce que je touchois sur moi, sembloit  
 » rendre à ma main sentiment pour sentiment . . .  
 » Je crus quelque tems que son mouvement  
 » n'étoit qu'une espece d'existence fugitive,  
 » une succession de choses semblables; je l'ap-  
 » prochai de mes yeux, elle me parut alors  
 » plus grande que tout mon corps, & elle fit  
 » disparoître à ma vue un nombre infini d'objets.

» Je commençai à soupçonner qu'il y avoit  
 » de l'illusion dans la sensation qui me venoit  
 » par les yeux . . . & je résolus de ne me fier  
 » dans la suite qu'au toucher, qui ne m'avoit  
 » pas encore trompé . . . Cette précaution me  
 » fut utile; je m'étois remis en mouvement, &  
 » je marchois la tête haute & levée vers le ciel,  
 » je me heurtai légèrement contre un palmier;

---

L'HOMME  
SEUL.

» saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps  
 PARTIE II. » étranger, je le jugeai tel, parce qu'il ne me  
 » rendit pas sentiment pour sentiment; je me  
 » détournai avec une espece d'horreur, & je  
 » connus pour la premiere fois qu'il y avoit  
 » quelque chose hors de moi. . . .

» Persuadé que le toucher pouvoit seul  
 » m'assurer de l'existence des objets extérieurs,  
 » je cherchai à toucher tout ce que je voyois;  
 » je voulois toucher le soleil, j'étendois les bras  
 » pour embrasser l'horizon, & je ne trouvois  
 » que le vuide des airs. . . .

» Ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves,  
 » que j'appris à me servir de mes yeux pour  
 » guider ma main. . . . Mais comme ces deux  
 » sensations n'étoient pas d'accord entre elles,  
 » mes jugemens n'en étoient que plus impar-  
 » faits. . . . Lassé de tant d'incertitude, fatigué  
 » des mouvemens de mon ame, mes genoux  
 » fléchirent, & je me trouvai dans une situa-  
 » tion de repos. . . . J'étois assis à l'ombre  
 » d'un bel arbre . . . je saisis un de ses fruits . . .

» & je me glorifiois de la faculté que je sen-  
 » tois , de pouvoir contenir dans ma main un  
 » autre être tout entier ; sa pesanteur , quoique  
 » peu sensible , me parut une résistance animée  
 » que je me faisois un plaisir de vaincre. . . .

» L'odeur délicieuse de ce fruit me le fit  
 » approcher de mes yeux : il se trouva près  
 » de mes levres ; je tirois à longues inspira-  
 » tions le parfum . . . . . ma bouche s'ouvrit  
 » pour exhaler cet air embaumé ; elle se rou-  
 » vrit pour en reprendre ; je sentis que je pos-  
 » sédois un odorat intérieur plus fin , plus dé-  
 » licat encore que le premier ; enfin je goûtai.

» Quelle faveur ! jusque-là je n'avois eu que  
 » des plaisirs ; le goût me donna le sentiment  
 » de la volupté . . . . . Je cueillis un second &  
 » un troisieme fruit , & je ne me laissois pas  
 » d'exercer ma main pour satisfaire mon goût ;  
 » mais une langueur agréable s'emparant peu  
 » à peu de tous mes sens , appesantit mes mem-  
 » bres , & suspendit l'activité de mon ame . . . .  
 » mes yeux , devenus inutiles , se fermerent . . . .

» tout disparut ; la trace de ma pensée fut  
 PARTIE II. » interrompue ; je perdis le sentiment de mon  
 » existence : ce sommeil fut profond , mais je  
 » ne fais s'il fut de longue durée , n'ayant point  
 » encore l'idée du tems , & ne pouvant le  
 » mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde  
 » naissance , & je sentoie seulement que j'avois  
 » cessé d'être . . .

» Quelle fut ma surprise , quand je fus ré-  
 » veillé , de voir à mes côtés une forme fem-  
 » blable à la mienne ! je la pris pour un autre  
 » moi-même ; loin d'avoir rien perdu pen-  
 » dant que j'avois cessé d'être , je crus m'être  
 » doublé.

» Je portai ma main sur ce nouvel être :  
 » quel saisissement ! ce n'étoit pas moi , mais  
 » c'étoit plus que moi , mieux que moi ; je crus  
 » que mon existence alloit passer toute entière  
 » à cette seconde moitié de moi-même.

» Je la sentis s'animer sous ma main ; je la  
 » vis prendre de la pensée dans mes yeux ;  
 » les siens firent couler dans mes veines une



» nouvelle source de vie ; j'aurois voulu lui  
 » donner tout mon être : cette volonté vive  
 » acheva mon existence ; je sentis naître un  
 » fixieme sens.

» Dans cet instant l'astre du jour , sur la fin  
 » de sa course , éteignit son flambeau ; je m'ap-  
 » perçus à peine que je perdois le sens de la  
 » vue, j'existois trop pour craindre de cesser  
 » d'être, & ce fut vainement que l'obscurité  
 » où je me trouvois me rappella l'idée de mon  
 » premier sommeil. » (\*)

Il y a deux parties à distinguer dans ce mor-  
 ceau, la partie du style, & la partie philoso-  
 phique ; la première est charmante ; l'ame est  
 délicieusement occupée de cette gradation de  
 surprises, de vues, de jouissances & d'extases.  
 On ne sauroit rien ajouter au coloris de ce  
 spectacle intellectuel ; c'est l'ouvrage de Milton  
 naturaliste, c'est un tableau de métaphysique,  
 exécuté par Raphaël.

La partie philosophique ne mérite pas le

---

(\*) Hist. nat. tome VI, de l'édit. in-12, pag. 88, &c.

même enthousiasme; il est fâcheux que cet  
 PARTIE II. appareil brillant d'architecture, ce périfile,  
 ces colonnes d'ordre corinthien ne servent qu'à  
 cacher un édifice qui s'écroule.

Observons la marche de cette statue; voyons  
 si ce n'est pas le poëte philosophe qui parle  
 ordinairement, au lieu de son personnage.

L'automate entre dans la vie par la sensation de la lumière; mais puisque la vue est de tous les sens celui qui contribue le plus aux connoissances de l'esprit humain, pourquoi choisir un organe aussi compliqué pour faire l'analyse de l'ame? Dans un tel ouvrage, moins on est simple, & moins on est philosophe.

Les métaphysiciens qui ont fait des statues après Buffon, ne sont point tombés dans le défaut de leur modele; ils l'ont créée aveugle, & ont borné à l'odeur d'une rose toute son existence.

J'oserais même hasarder une conjecture sur le projet hardi d'animer des statues; il me semble que l'homme n'est pas un être assez simple,

pour le soumettre au scalpel de l'anatomie; il faudroit peut-être choisir pour son sujet un animal que la nature eût borné à deux ou trois sensations; une huître automate m'éclaireroit davantage sur le principe sensitif que la Pandore de nos philosophes.

**L'HOMME  
SEUL.**

La statue est *pleine de joie*, & elle n'a pas encore joui; elle est *pleine de trouble*, & elle n'a pas encore souffert.

Elle ne fait *qui elle est, où elle est, & d'où elle vient.* --- Voilà l'épigraphe de l'essai sur l'homme de Pope. Il est singulier que le poëte & le philosophe se soient rencontrés, l'un en partant des connoissances les plus vastes, l'autre, de la plus profonde ignorance.

La statue ouvre les yeux: aussi-tôt *la voûte céleste, la verdure de la terre & le crystal des eaux la tiennent occupée.* --- Il s'en faut bien que le célèbre aveugle-né de Cheselden eût les mêmes sensations, quand il vit la lumière pour la première fois; il lui fallut deux mois d'expérience pour discerner la situation des objets,

**PARTIE II.** leur grandeur & leur figure. Locke avoit soupçonné cette singularité de la nature ; le docteur Barclai avoit eu la gloire de l'annoncer ; il ne restoit à notre Buffon que celle de la contredire.

*L'automate animé tourne ses yeux vers l'astre de la lumiere. ---* Quoi ! il a déjà épuisé la jouissance de la voûte céleste, de la verdure de la terre & du crystal des eaux ? Ses yeux ne viennent que de s'ouvrir, & il ressemble déjà à ces hommes blasés, qui répètent sur tous les grands tableaux de la nature, ce mot de l'oracle : *Ma bonne, j'ai tant vu le soleil !*

*J'écoutai long-tems le chant des oiseaux & le murmure des airs. --* Eve dit la même chose dans le *paradis perdu*, lorsqu'elle rend compte à Adam de ses premières pensées : mais l'objet de Milton étoit de peindre, & non d'analyser. Pour notre statue, il n'y a encore ni oiseau ni atmosphère ; elle est seule dans la nature.

*Je rouvris les yeux. --* Pourquoi resterent-ils si long-tems fermés ? Les oiseaux ont chanté, & la statue n'a pas eu la curiosité de voir ces oiseaux à

*L'air m'apporte des parfums qui me donnent un sentiment d'amour pour moi même.* L'HOMME  
SEUL.

--- La statue en ouvrant les yeux devoit déjà s'aimer ; car elle se croyoit *la voûte céleste*, la *verdure de la terre & le crystal des eaux* : elle devoit s'aimer aussi en entendant le *concert des oiseaux*, car elle se croyoit toute harmonie.

*Pressé par les plaisirs d'une si belle & si grande existence, je me leve tout d'un coup.* --- Un spectacle ou un concert n'obligent point à se lever ; on peut jouir de tous ces plaisirs sans se mouvoir ; si la statue étoit couchée, il ne falloit pas moins qu'un coup de tonnerre pour la faire dresser sur ses pieds ; si elle étoit debout, la fatigue devoit la faire tomber plutôt que de la faire marcher.

*Je me sentis transporté par une force inconnue.* --- En quel lieu ? y a-t-il un lieu pour la statue ? Ce n'est pas là la marche de l'homme de la nature.

*Je portai la main sur ma tête.* --- Sait-elle qu'elle a une main ? Distingue-t-elle sa tête

**PARTIE II.** dans *sa belle & grande existence* ? Pourquoi le premier mouvement de sa main est-il le plus grand qu'elle puisse faire ? Cette statue se hâte bien d'être savante.

*Mes idées prenoient de la profondeur & de la réalité.* --- Cette métaphore hardie est digne d'un grand métaphysicien, mais l'automate ne doit être ni métaphysicien, ni sublime.

La statue touche ensuite son corps, rapproche sa main de ses yeux, se met à marcher, &c. --- Ce ne sont point les événemens qui lui donnent de l'expérience; mais il semble qu'elle fasse des expériences pour s'instruire des événemens.

*Je marchai la tête haute & levée vers le ciel.* --- Cette assurance n'est guère dans la nature, quand on vient d'être blessé par l'éclat du soleil, & qu'on a perdu par cette blessure la moitié de son existence. Après cette réflexion, que penser de la statue, lorsque quelques momens après elle veut toucher le soleil ? A-t-elle trouvé le secret de fixer cet astre ? Pandore est-

elle une aigle ? ou Prométhée est-il devenu aveugle ?

---

L'HOMME  
SEUL.

*Lassé de tant d'incertitude ... mes genoux fléchirent, & je me trouvai dans une situation de repos ... alors je saisis un fruit, &c. ---* Si le peu de mouvement que la statue a fait n'a pu la fatiguer, elle ne doit pas goûter le repos; si le repos lui plaît, elle ne doit pas porter la main à l'arbre fruitier : j'entends toujours parler un homme d'esprit, mais je ne vois jamais la statue.

*Ma bouche s'ouvrit pour exhaler le parfum de ce fruit, elle se rouvrit pour en reprendre... enfin je goûtai. ---* L'embarras de Prométhée paroît toujours, quand il s'agit de lier ensemble deux sensations de différente espece; ce n'est pas le parfum d'un fruit qui doit engager l'homme de la nature à manger, c'est le besoin. Une tubereuse flatte bien plus l'odorat qu'une pomme; la statue vivra-t-elle de tubereuses ?

*Mes yeux devenus inutiles se fermerent ... tout disparut: la trace de mes pensées fut*

~~\_\_\_\_\_~~  
 PARTIE II. *interrompue, & je perdis le sentiment de mon existence.* --- Je m'attendois ici à une théorie des songes; il étoit en effet fort simple, qu'après tant de surprises, de jouissances & d'extases, les traces du cerveau de la statue ne fussent pas totalement effacées. Cette situation étoit piquante pour le philosophe, parce qu'elle donnoit occasion de distinguer les actes spontanés de l'ame, des mouvemens de la machine. C'est ici que le sculpteur devoit rompre le silence; mais il se tait quand la statue dort, & il ne parle que quand elle veille.

Tout ce que Buffon ajoute sur la naissance d'un fixieme sens est très-vrai, très-bien exprimé & très-philosophique; il se trouvoit alors également porté par son sujet & par son génie. -- Observons qu'il est bien plus aisé de faire aimer Pandore que de la créer.

Il entroit dans mon plan de faire connoître la vérité, mais non de mortifier un écrivain qui fait honneur à son siècle; on peut critiquer Buffon, mais on finit d'ordinaire par l'admirer.

ARTICLE



## ARTICLE II.

DE L'HOMME-STATUE DE CHARLES  
BONNET.

L'OUVRAGE où l'on fait parler cette statue est un volume *in-4°* (\*) hérissé de théorèmes & de corollaires, dont chaque proposition tient à une chaîne qui se brise s'il s'en échappe un anneau; ce livre est aussi difficile à lire que les élémens d'Euclide, ou un traité sur le calcul différentiel.

---

 L'HOMME  
SEUL.

Il n'est pas aisé de suivre la marche de cette statue dans les abymes métaphysiques qu'elle ose franchir; cependant comme l'auteur qui l'a animée est, après Locke & Condillac, un des hommes qui a réfléchi le plus profondément sur la nature de l'ame, il est nécessaire de donner une esquisse de ses idées: abrégé ce philosophe, c'est engager à le lire, & non le faire oublier.

---

(\*) Il a pour titre: *Essai analytique sur les facultés de l'ame*. On l'a imprimé pour la première fois en 1760, à Coppenhague.



mais pour le philosophe qui analyse, il consiste à se traîner lentement de vérités en vérités.

**L'HOMME  
SEUL.**

Charles Bonnet rappelle sa statue à l'existence, en lui présentant une tige d'œillet; ce parfum, différent de celui de la rose, ébranle dans l'odorat de nouvelles fibres, destinées à faire naître de nouvelles sensations; car il en est du genre nerveux comme d'un instrument de musique, on peut se représenter chacune des cordes comme un de nos sens; la corde de la vue ne frémit pas comme celle du tact, ni celle du tact comme celle de l'odorat; de plus, dans la même corde sensitive le sentiment se modifie, comme les tons varient suivant les proportions de la corde instrumentale: cette comparaison est plus lumineuse que vingt syllogismes.

Si chaque espèce de sensation a ses fibres particulières, il semble d'abord que l'odeur de l'œillet ne doit pas rappeler à la statue celle de la rose; le contraire arrive cependant, & ce phénomène s'explique par une autre com-

PARTIE II. paraison. L'ensemble des fibres est une espece d'horloge qui joue à la premiere impulsion; des corps de nature opposée peuvent la mettre en jeu, & l'indication de l'heure est la sensation qui résulte de ces divers mouvemens. --- La comparaison de l'horloge est familiere aux grands métaphysiciens: Leibnitz, avant Charles Bonnet, faisoit de l'ame une horloge; & Zénon, avant Leibnitz, se représentoit aussi le monde sous la forme d'une horloge. --- Toutes ces horloges n'ont pas encore indiqué la vérité.

Si la statue n'avoit qu'une sensation & qu'elle fût toujours au même degré, elle n'auroit point de réminiscence; pour qu'elle acquiere cette faculté, il faut que les objets ébranlent plusieurs fibres sensitives ou une seule en divers points. Cette liaison de plusieurs sensations constitue une espece de performativité.

Notre machine organisée n'a besoin que de deux sensations pour connoître le plaisir & la douleur; car ces modifications de l'ame ne viennent que de la diversité du mouvement des

fibres; si les vibrations sont foibles, elles indiquent la naissance du plaisir; si elles sont rapides, elles annoncent sa vivacité; portez l'ébranlement à son dernier période, vous produirez la douleur; & cette douleur fera à son comble, si la violence de l'agitation cause dans les molécules des fibres une solution de continuité. (\*)

---

L'HOMME  
SEUL.

La statue qui jouit du parfum de l'œillet doit naturellement le préférer à celui de la rose; car la première odeur agit sur elle, & la réaction de son ame augmente la vivacité de sa sensation, tandis que le sentiment de l'autre fleur va toujours en s'affoiblissant. De cette idée qu'elle préfère, il s'ensuit qu'elle agit, qu'elle veut, &

---

(\*) Notre philosophe, qui aime beaucoup les digressions, propose sur ce sujet un problème singulier; il s'agit de savoir si Dieu ne pouvoit pas attacher à cette solution de continuité le plus grand degré de plaisir, comme il y a attaché la plus grande intensité de douleur. --- J'aimerois sans doute à mourir dans le sein du plaisir; mais si telle étoit la loi de la nature, quel moyen me resteroit-il pour me conserver? La douleur est un Argus qui veille sans cesse aux portes de mon ame pour assurer mon existence.

qu'elle est libre. --- On ne fauroit être plus  
 PARTIE II. simple & plus fécond ; voilà la marche de la  
 nature.

L'œillet & la rose ont disparu , & la statue sent encore , car elle desire les plaisirs qu'elle a perdus , & par-là elle excite en soi des mouvemens analogues à ceux qu'y faisoient naître les deux fleurs ; elle se procure alors une jouissance imaginaire , qu'elle voudroit élever au degré de vivacité de la jouissance réelle ; ses efforts sont sans succès ; épuisée par cet état de tension , le mouvement cesse dans les fibres , & l'ame tombe enfin en léthargie.

Si l'on répète plusieurs fois la sensation des deux fleurs , la statue acquiert des idées de succession ; car le même plaisir prolongé lui devient désagréable ; son organe s'use pour ce sentiment , & elle sent naître l'ennui. Dans cet instant , où son âme est excédée du parfum de la rose , on ne peut lui présenter l'œillet sans doubler le plaisir qui résulte de cette seconde sensation ; elle compare l'odeur passée à l'odeur

présente, & cette comparaison multiplie les charmes de la nouvelle jouissance.

L'HOMME  
SEUL.

Elle a aussi des idées de durée : car si le plaisir est gradué, il lui est aisé de saisir deux instans dans la sensation, & de les calculer à sa manière.

Elle acquiert encore des idées de nombre, puisqu'elle a la conscience des deux modifications qu'elle a éprouvées : il est vrai que, n'ayant pas l'usage des signes, elle ne peut dire *un* & *deux* ; mais si cette idée ne donne pas la notion du nombre, elle en est du moins le fondement.

Enfin, elle se fait une idée de l'existence, puisqu'elle a des sensations de différente nature & à différens degrés ; la rose n'est pas un être pour elle ; elle est encore plus éloignée de pouvoir s'élever à la notion métaphysique de l'être en général ; mais les corpuscules odoriférans qui s'exhalent des fleurs lui donnent une idée de sa propre existence : cette idée n'est pas réfléchie comme la nôtre, elle n'est qu'un simple sentiment.

PARTIE II.

Toutes ces idées, ces perceptions & ces sentimens font appuyés sur l'amour-propre, qui sert de mobile aux statues philosophiques, ainsi qu'aux philosophes qui les font mouvoir.

Notre statue est déjà prodigieusement avancée dans la carrière de l'intelligence; cependant elle n'a encore qu'un organe & deux sensations (\*). --- Cette théorie conduit le lecteur qui pense à une idée lumineuse. Le polype paroît n'avoir qu'un sens; l'animalité des fossiles se réduit peut-être à la faculté de se reproduire; les sensations de l'huître semblent se borner à ouvrir & à fermer sa coquille; mais cette simplicité dans les êtres n'est pas une preuve de stupidité: un sens peut suppléer à d'autres; une coquille ouverte & fermée, peut renfermer mille combinaisons que soupçonne aisément un philosophe qui n'est pas une huître.

---

(\*) L'analyse de ces deux seules sensations remplit 354 pages dans le volume *in-4°*. de Charles Bonnet. --- Il est si aisé à la nature de produire, & si difficile aux philosophes de rendre compte de ses productions!



La statue n'existe toujours que par l'organe de l'odorat. Le sculpteur lui présente successivement une giroflée, un jasmin, un lys & une tubéreuse; ces diverses sensations mettent en jeu toutes les fibres olfactives, fortifient la mémoire, & font naître l'habitude (\*); si elles se succèdent agréablement, l'ame doit goûter les plaisirs de l'harmonie, & l'odorat perfectionné usurpe alors les plaisirs de l'oreille.

Le métaphysicien qui a animé cette statue observe ses mouvemens lorsqu'elle dort comme quand elle veille. Si quelque impression intérieure ébranle les fibres de la rose, cette sensation est reproduite, & l'ame jouit; si l'é-

---

L'HOMME  
SEUL.

---

(\*) Ainsi l'ame dorénavant aura presque toujours quelque sensation présente; car l'impulsion réciproque des faisceaux les uns sur les autres, l'action de l'ame, l'impulsion des mouvemens intérieurs donneront fréquemment lieu au rappel de différentes sensations qui en réveilleront d'autres; celles-ci d'autres à leur tour; & comme la chaîne est déjà fort étendue, il arrivera rarement qu'il n'y ait pas quelque chaînon qui soit ébranlé. --- *Essai analyt. ch. XXIII.* Toute cette théorie suppose dans le métaphysicien une étude profonde de l'esprit humain.

---

**PARTIE II.**

branlement est fort , toutes les sensations concomitantes renaissent , & l'ame varie ses plaisirs ; si les faisceaux nerveux sont ébranlés sans ordre, la statue n'a que des songes bizarres : mais quelle que soit la nature de ses idées, elle ne peut encore distinguer le sommeil de la veille. Elle est plus occupée à sentir qu'à réfléchir ; & voilà sur-tout en quoi elle differe de la statue de Buffon , qui paroît bien plus philosophe que sensible.

L'ame de la statue se borne , pendant qu'elle dort , à suivre l'enchaînement des idées qui se présentent ; c'est un tableau mouvant qu'elle contemple sans fatigue , & dont les teintes douces sont presque toutes à l'unisson ; elle est simple spectatrice pendant le songe , & elle ne devient libre qu'à son réveil.

La statue , réduite au sens de l'odorat , passe sa vie à sentir des parfums ; elle habite un monde idéal où elle est heureuse ou malheureuse à sa manière ; l'existence est un bien pour elle quand elle le compare au néant , c'est-à-

dire, à la privation du sentiment. Si elle a éprouvé long-tems des odeurs désagréables, l'approche d'une fleur lui fait goûter avec plus de vivacité toutes les douces palpitations du plaisir ; si toutes ses sensations sont douloureuses, elle préfère encore le passage d'une douleur à une autre, à la permanence du même tourment ; car cette variété soulage les fibres ; elle rend le bien plus vif & le mal moins sensible.

On ne doit point s'étonner que la statue qui n'existe que par le sentiment des odeurs, acquière par degrés tant de connoissances ; moins on a de sens, plus la nature les perfectionne ; l'odorat, séparé de la vue, du goût, de l'ouïe & du tact, contracte la plus grande finesse ; il sépare la douceur de divers parfums, que nous nous accoutumons à confondre ; il rend saillantes les plus petites impressions des corpuscules odoriférans ; il fait trouver les plaisirs de la variété, où l'homme perfectionné ne trouveroit que l'ennui de l'uniformité.

## PARTIE II.

L'expérience confirme tous les jours cette remarque de notre philosophe ; nous avons des quinze-vingts qui jouent aux cartes, & le célèbre aveugle Saunderfon devint éperduement amoureux d'une femme, dont il ne connoissoit la beauté que pour avoir passé la main sur son visage.

Qu'arriveroit-il à une âme humaine qui transmigreroit dans le cerveau de notre statue ? Elle y éprouveroit exactement les mêmes sensations que l'automate, & n'en éprouveroit pas d'autres ; il n'y auroit alors aucune différence sensible entre l'intelligence d'un Kalmouque & celle de Platon. (\*)

Il paroïssoit difficile que la statue, bornée à l'organe de l'odorat, parût un être pensant.

---

(\*) Charles Bonnet tire de ce principe un singulier corollaire : c'est que quand toutes les âmes seroient exactement identiques, il suffiroit que Dieu eût varié les cerveaux pour varier toutes les âmes. --- Ainsi, si l'âme d'un Huron eût pu hériter du cerveau de Montesquieu, Montesquieu créeroit encore. Voilà un nouvel argument en faveur du grand système de l'âme universelle.

Le philosophe , pour prévenir l'objection , s'avise , sur la fin de son ouvrage , de joindre en elle l'usage de l'ouïe à celui de l'odorat ; il prononce devant elle le nom de rose en lui présentant cette fleur ; alors les fibres auditives sont ébranlées en même tems que les fibres olfactives ; l'odeur de la rose réveille dans la suite l'idée du mot , & le son du mot réveille l'idée de la rose.

La statue , à force d'entendre répéter les mêmes mots , & d'y attacher des idées , parvient à exprimer par des sons articulés tout ce qu'elle connoît par le moyen de l'organe de l'odorat ; elle parle , & voilà un être pensant : son dictionnaire sans doute est fort stérile ; mais s'il étoit plus étendu , elle-même ne l'entendrait pas.

Charles Bonnet se tait dès que la statue parle : ainsi il termine son ouvrage où la plupart des métaphysiciens commencent leur psychologie.

Je ne veux point renverser cette statue :

**PARTIE II.** mais j'oserais dire avec toute la vénération que je dois avoir pour le philosophe qui l'a animée, qu'elle ne marche pas assez. Ne pouvoit-on pas, en la rendant plus naïve que celle de Buffon, la rendre aussi intéressante ?

J'aurois désiré que tous les sens de cette statue se fussent tour-à-tour développés ; si, à la fin de sa carrière, elle ne parloit pas, j'aurois autant de raisons pour en faire une huître qu'un homme.

Il y a dans cet ouvrage trop de digressions sur la théorie des idées, sur l'ame des bêtes, sur la question obscure de la liberté, sur l'Esprit des loix, &c. Charles Bonnet ne se proposoit d'abord que d'analyser sa statue ; & dans son livre, on voit deux traités complets, dont le moins étendu est cette analyse.

Au travers des idées philosophiques qui font le mérite de cet ouvrage, on en découvre quelques-unes qui ne sont que singulieres : telle est son explication physique des visions des prophètes. (\*)

---

(\*) L'on conçoit aisément, dit notre auteur, que Dieu a pu préparer de loin dans le cerveau des pro-

Ce qui fait le plus de tort à l'essai analytique, est l'ordre trop géométrique dans lequel il est écrit : c'est le défaut le plus sensible de ce livre, & celui dans lequel il étoit le plus difficile de tomber ; peu de personnes peuvent le lire, comme il n'y a que peu de philosophes qui pussent le composer.

Ne nous pressons point de critiquer ce beau livre de métaphysique ; si l'on craint de s'arrêter sur ses idées profondes, comme de fixer un abyme, il faut s'en prendre souvent à la foiblesse de sa vue, & non à la hardiesse du philosophe.

La statue que Charles Bonnet a vivifiée, n'est point une statue humaine ; mais il seroit bien hardi d'en compléter l'analyse. Si un artiste trouve un buste de Phidias, tentera-t-il de rétablir le héros qu'il représente dans sa grandeur naturelle ?

---

phètes, des causes physiques propres à en ébranler, dans un tems déterminé, les fibres sensibles, suivant un ordre relatif aux événemens futurs qu'il s'agissoit de représenter à leur esprit. *Essai analyt. ch. 23, à la fin du parag. 676.* Voilà donc des prophètes sans miracle.

L'HOMME  
SEUL.

## ARTICLE III.

DE L'HOMME-STATUE DE L'ABBÉ DE  
CONDILLAC.

**PARTIE II.** L'ABBÉ de Condillac s'est proposé de développer la génération de nos idées, & de prouver que toutes nos connoissances & nos facultés viennent des sens (\*); si tous les pas de sa statue sont dirigés par le génie, il a eu la gloire de renouveler tout l'entendement humain.

Ce philosophe borne à quatre grandes scènes le drame hardi dont il a conçu l'idée : dans la première se développent, par une gradation heureusement ménagée, les sens qui, d'eux-mêmes, ne peuvent juger des objets extérieurs; on voit dans la seconde l'âme communiquer, par l'organe du tact, avec les objets qui l'en-

---

(\*) C'est son *Traité des sensations*, en deux volumes in-12, qu'on se propose ici d'analyser. Suivant son auteur, c'est mademoiselle Ferrand qui donna le plan de cet ouvrage; ce qui n'est pas moins étonnant que l'entreprise de madame du Châtelet de commenter Newton.



vironnent; la troisieme renferme les leçons que le tact donne aux autres sens, pour leur faire part de ses connoissances; enfin dans la dernière, paroît un homme isolé qui jouit de tous ses sens, acquiert des idées, des besoins & de l'industrie, & d'un animal qui sent, devient un être qui réfléchit.

Il est tems d'observer la marche de cette statue. Je vois Pandore dans l'atelier de Prométhée. L'artiste a placé auprès d'elle une branche de jasmin, & le parfum qu'elle exhale a suffi pour lui donner l'existence; son ame, qui est toute neuve, doit se livrer avec force à l'impression qui se fait sur son organe: elle doit favoriser avec transport les premieres minutes de la vie, & voilà la naissance de l'attention.

Dès ce premier instant elle jouit; & si on substituoit au jasmin une odeur désagréable, elle souffriroit; car tout être sensible ne respire que pour le plaisir ou pour la douleur; il n'y a que la matiere brute sur qui ces deux grands mobiles de la vie n'aient aucun pouvoir; & qui

---

L'HOMME  
SEUL.

~~me prouvera que la matiere brute ait jamais existé ?~~  
 PARTIE II.

Pandore ne desire encore rien ; elle est bien ; sans souhaiter d'être mieux ; ou mal , sans souhaiter d'être bien ; ses desirs naissent avec ses connoissances , & deviendront brûlans avec l'amour.

Le jasmin s'en va ; mais l'impression reste ; & voilà la mémoire. (\*)

On présente à Pandore une rose : alors une nouvelle faculté de son ame se développe ; elle compare cette sensation nouvelle avec celle qui l'a précédée , & elle juge de leurs rapports ; ses desirs naissent avec ses besoins ; son imagination s'agrandit & augmente sa sphere d'activité ; & si son ame quelquefois devient passive , c'est lorsqu'une sensation est assez vive pour absorber entièrement toute sa sensibilité : le

---

(\*) Puisque le souvenir d'une sensation n'est distingué d'une sensation actuelle , que parce que dans le premier cas on sent foiblement ce qu'on a été , & dans le second on sent vivement ce qu'on est , s'ensuivroit-il que la mémoire n'est qu'une sensation déguisée ?

plaisir est alors une espece d'ivresse, où elle jouit à peine, & la douleur un accablement, où elle ne souffre presque pas.

L'HOMME  
SEUL.

Pandore, ennuyée de sa rose, desire le jasmin qu'elle n'a pas; plus elle desire, plus elle s'accoutume à desirer; enfin ce sentiment s'éleve au degré de la passion, & son ame ignorante brûle . . . pour une fleur.

Aimer le jasmin, c'est haïr la rose: je me trompe; elle ne se passionne pour des parfums, ou contr'eux, que parce qu'elle n'aime qu'elle-même.

Il y a long-tems que Pandore espere le retour de sa premiere odeur, & qu'elle craint la durée de celle dont elle jouit; si alors Prométhée se rend à ses vœux, elle se souviendra dans la fuite que son desir a été satisfait; elle exigera de nouvelles jouissances, & ainsi elle aura une volonté.

L'artiste, après avoir observé les sensations de sa statue, s'applique à étudier la génération de ses idées. Pandore, qui a vu que la rose lui

---

 PARTIE II.

a plu & déplu tour-à-tour, s'exerce à féparer de la même fenfation l'idée de plaifir & l'idée de douleur, & la voilà dans la région des abftractions; dans la fuite elle apperçoit que ces notions font communes à plusieurs de fes manieres d'être, & elle apprend à généralifer fes idées.

La marche de Pandore eft hardie, mais elle eft sûre, parce que la philosophie la dirige; dès qu'elle peut diftinguer les états par où elle paffe, elle a quelque idée de nombre. Au refte, il n'y a rien de plus borné que fon arithmétique; fa mémoire ne fauroit fa fir diftinétement quatre unités, & au-delà de trois elle voit l'infini.

L'habitude où elle eft de voir les fleurs fe fuccéder fur fon fein, lui rendra cette variété vraifemblable, & lui donnera l'idée du poffible; peut-être même que la certitude où elle eft que les parfums divers qu'elles exhalent ne peuvent fe confondre, lui donnera quelque notion de l'impoiffible; elle fe fouvient, elle jouit, elle efpere, elle a donc une connoiffance limitée

du passé, du présent & de l'avenir; (\*) ses songes lui retracent ses plaisirs ou ses peines,

**L'HOMME  
SEUL.**

(\*) L'abbé de Condillac fait sur ce sujet une digression infiniment curieuse. Il s'agit de prouver que l'idée de durée n'est pas absolue, & que lorsque nous disons: le tems coule rapidement ou avec lenteur, ces mots ne signifient autre chose, sinon que les révolutions qui servent à mesurer le tems ne suivent pas la même succession que nos idées.

Imaginons, suivant ce philosophe, un monde aussi compliqué que le nôtre, mais qui ne soit pas plus gros qu'une noisette; il est hors de doute que les astres s'y leveront & s'y coucheront plus de mille fois dans une de nos heures; ainsi pendant que la terre de ce petit monde tournera autour de son soleil, ses habitans recevront autant d'idées que nous en avons pendant que notre terre fait de semblables révolutions; dès-lors leurs années leur paroîtront aussi longues que les nôtres.

Supposons ensuite un autre monde, auquel le nôtre seroit aussi inférieur qu'il est supérieur à celui qu'on vient d'imaginer: ses habitans seroient, par rapport à nous, comme nous par rapport aux habitans du monde noisette; & si nous interrogeons sur la durée les animalcules & les géants, les premiers compteront des millions de siècles, lorsque les seconds, ouvrant à peine les yeux, répondront qu'ils ne font que de naître.

Cette hypothèse fait connoître que la notion de la durée est relative, puisqu'elle dépend de la succession de nos idées.

Elle prouve aussi qu'un instant de la durée d'un être peut coexister à plusieurs instans de la durée d'un autre;

~~partie II.~~  
PARTIE II. & elle n'apperoit aucune différence entre dormir & veiller; elle a la conscience de ce qu'elle est, aussi bien que le souvenir de ce qu'elle a été: ces deux sentimens constituent la personnalité.

Il suit de cette analyse que la statue avec un seul sens a le germe de toutes nos facultés; son entendement fait avec un seul organe ce qu'il pouvoit faire avec les cinq réunis: la vue, le goût, l'ouïe, & sur-tout le tact développeront l'intelligence de Pandore; mais l'odorat a déjà tout créé.

---

car nous pouvons imaginer des intelligences qui apperçoivent tout-à-la-fois des idées que nous n'avons que successivement, & ce principe nous conduit jusqu'à la notion d'un esprit qui embrasseroit dans un instant toutes les connoissances que les créatures n'ont que dans une suite de siècles; cet être supérieur sera comme au centre de ces mondes où l'on juge si diversement de la durée; & saisissant d'un coup-d'œil tout ce qui leur arrive, il verra le passé, le présent & l'avenir dans le même tableau. --- Le fond de ce système est dans le premier tome du *Traité des sensations*, depuis la page 110 jusqu'à la page 119

Il y a beaucoup d'imagination dans cette idée; mais cette imagination s'accorde avec le sang-froid de la philosophie.

Si Prométhée avoit choisi d'autres sens pour donner à sa statue le premier sentiment de l'existence, la marche de Pandore eût été la même, & on auroit observé la même gradation de phénomènes dans le développement de sa sensibilité comme dans celui de son intelligence.

Cependant le philosophe découvre, dans ces nouvelles modifications de l'ame, des nuances différentes sur lesquelles il est utile de s'arrêter. Si Pandore est appelée à la vie par la résonnance d'un corps sonore, elle a une existence plus complète que par l'organe de l'odorat; car, en lui supposant une oreille très-fine, elle distinguera avec le son principal l'octave de la quinte & la double octave de la tierce; & le plaisir qui résulte de l'harmonie de plusieurs sons est plus grand, que celui que fait naître le sentiment d'un seul parfum.

L'oreille heureusement organisée de Pandore distinguera aisément le bruit du son, parce que la première résonnance n'a jamais d'harmoniques, & bientôt elle saura préférer le concert

---

L'HOMME  
SEUL.

de quelques oiseaux au fracas inappréciable d'un rocher qui s'écroule.

Si elle réunit l'organe de l'ouïe à celui de l'odorat, elle s'accoutumera par degrés à distinguer deux ordres de sensations, & son ame croira avoir acquis une double existence.

Le goût contribueroit plus que l'ouïe ou l'odorat au bonheur de Pandore & à son malheur; car la faim est un besoin, & la nécessité de la satisfaire rend plus piquante la faveur d'un fruit, que l'odorat d'une julienne ou le concert de quelques rossignols.

Si la statue peut également sentir, entendre & manger, le goût peut nuire aux deux autres sens; l'existence de Pandore affamée fera toute entière dans son palais, & elle fera insensible aux parfums & à l'harmonie.

Faisons rentrer la statue dans le néant, & que le marbre ne s'anime que pour ouvrir ses yeux à la lumière; Pandore alors verra des couleurs, mais elle ne distinguera pas un globe d'un cube; elle n'embrassera même que confu-



fément le tableau lumineux que lui présente la nature ; comme en entrant pour la première fois dans un édifice gothique , la multiplicité des ornemens nous empêche de juger de l'architecture.

---

L'HOMME  
SEUL.

L'œil de Pandore s'accoutume ensuite à fixer la couleur la plus éclatante ; si le faisceau des sept couleurs primitives vient se décomposer devant elle par le moyen du prisme de Newton , elle doit s'arrêter d'abord sur le rouge ; son œil fatigué cherche bientôt à se reposer sur une couleur moins vive , & elle rencontre l'orangé : il parcourt ensuite dans le même ordre le jaune , le verd , le bleu , le pourpre & le violet , jusqu'à ce qu'il ne trouve plus que le noir , & alors il est probable qu'il se fermera à la lumière.

La statue dans la suite apprend à fixer plusieurs couleurs à-la-fois ; alors elle doit se regarder comme une espèce de surface colorée , & elle aura une idée de l'étendue , mais très-imparfaite ; car la figure , le lieu & le mouve-

**PARTIE II.** ment n'existent point à ses yeux ; tout cela dépend pour elle d'une nouvelle création.

Prométhée étend l'existence de Pandore en joignant en elle l'organe de la vue à ceux de l'ouïe , du goût & de l'odorat ; alors la chaîne de ses idées s'agrandit , les objets de ses jouissances se multiplient ; mais son ame, circonscrite dans un cercle étroit, ne peut encore vaincre toute son ignorance ; elle voit, sent, goûte & entend, sans soupçonner qu'elle a des yeux, un nez, une bouche & des oreilles. Si, tandis qu'elle goûte un fruit plein de faveur, on lui fait entendre un concert, on brûle de l'encens à ses côtés, & on présente à ses regards le spectacle magique du claveffin oculaire, elle se regardera comme une faveur qui devient successivement sonore, odoriférante & colorée ; tous ses jugemens sur les objets extérieurs doivent être faux, parce qu'elle pense qu'elle existe seule dans le vaste désert de la nature.

Il est tems que Prométhée développe le sens du tact dans ce marbre inanimé qui doit un jour

brûler pour lui ; il est tems que cet organe naiffe dans ce nouvel être pour l'instruire , sur les plus grandes jouissances ; l'artiste , qui veut jouir de tout le spectacle de sa création , borne d'abord sa maîtresse au dernier degré de sentiment ; Pandore , privée des autres sens , n'existe que par la conscience qu'elle a de l'action de ses membres , & sur-tout des mouvemens de sa respiration : voilà son sentiment fondamental , & elle doit la vie à ce jeu de la machine.

Si elle naissoit dans un élément toujours uniforme , elle resteroit plongée dans la plus profonde ignorance ; mais la fraîcheur du matin succede à la douce température de la nuit , & les feux du midi au frais de l'aurore : alors elle distingue ces diverses sensations. Si , pendant que sa tête est exposée aux rayons du soleil , ses pieds sont arrosés par l'eau d'une fontaine , elle se reconnoît à-la-fois deux manieres différentes d'exister , & elle acquiert une idée confuse de l'étendue.

Quel nouveau spectacle se présente ? La vive

**PARTIE II.** L'impresſion du plaifir vient de ſe communiquer au corps de Pandore, ſes muſcles ſe contractent, & ſon bras ſ'agite; cette beauté naiſſante cede au mouvement machinal; elle promene ſa main ſur elle-même & ſent de la réſiſtance; elle juge alors qu'elle a un corps, elle peut dire MOI.

Elle touche enſuite un corps étranger; mais il ne rend pas ſentiment pour ſentiment; ſi la main dit MOI, elle ne reçoit pas la même répoñſe; cela ſuffit pour lui faire diſtinguer les objets extérieurs, de ſa propre exiſtence; dès-lors elle ne ſe croit plus toute la nature.

Tant que Pandore a été bornée au ſentiment fondamental, ſon exiſtence lui a paru concentrée en un ſeul point; mais depuis qu'elle connoît l'uſage de ſes membres, en variant ſes mouvemens, elle cherche à varier ſes plaifirs: elle aime à manier le marbre à cauſe du poli de ſa ſurface; un fruit la charme, parce qu'elle peut le contenir tout entier dans ſa main; un arbre lui plaît auſſi, à cauſe de l'étonnement où la jette l'étendue de ſa circonférence; quand

tant de mouvemens auront excédé ses forces, ses plaisirs tumultueux s'évanouiront, & le repos deviendra la plus vive de ses jouissances.

---

L'HOMME  
SEUL.

Pandore connoît déjà l'étendue, la durée & l'espace; elle peut aimer d'autre objet qu'elle-même, & elle est susceptible de curiosité: ce dernier sentiment va l'exposer aux atteintes de la douleur: elle marche, rencontre un palmier, chancelle & tombe avec bruit; cette chute, en lui inspirant la crainte, fait naître en elle la première idée d'industrie; elle ne marchera plus qu'avec défiance; si elle rencontre un bâton, elle s'en servira pour guider ses pas. --- La douleur n'a été qu'utile à Pandore; elle a doublé son intelligence.

Le tact est le plus éclairé des sens; Pandore, avec son secours, devient à chaque instant plus étonnant; elle ne confond plus un cube avec un globe, & la direction d'un arc avec celle d'un jonc; ses idées de figure & d'étendue se perfectionnent, & elle touche aux élémens de l'art d'Archimede.

---

**PARTIE II.**

Puisqu'elle a cinq doigts, elle pourra les compter ; ainsi la voilà dans la région abstraite des nombres : cependant les idées d'être, de substance, de nature, &c. n'existent pas encore pour elle ; ces fantômes ne sont palpables qu'au tact des philosophes.

Ses idées d'espace & de durée s'étendent ; son imagination lui fait découvrir une carrière sans bornes qu'elle n'a pu parcourir, & des instans, soit dans le passé, soit dans l'avenir, qu'elle ne peut atteindre : alors elle se perd dans un horizon immense, & sa pensée paroît embrasser toute l'éternité.

Pandore a des idées sans doute fort étendues ; cependant elle ne spécule pas : si elle devenoit métaphysicienne, avec tous ses préjugés elle pourroit tomber dans le système des idées innées ; mais ce n'est pas la peine, suivant l'abbé de Condillac, d'en faire un philosophe, pour lui apprendre à raisonner si mal.

Pandore a acquis par l'organe du tact assez de connoissances : il est tems que le plus éclairé

des sens serve aux autres d'instituteur. Prométhée conduit sa sensible maîtresse dans un parterre; elle détache une tige d'œillet, la porte machinalement auprès de son visage, & découvre en elle l'organe de l'odorat : c'est alors que le nez, instruit par la main, range en plusieurs classes les corps odoriférans, distingue plusieurs parfums dans un bouquet, & acquiert une finesse de discernement, à laquelle l'homme même, jouissant de tous ses sens, ne sauroit atteindre.

---

L'HOMME  
SEUL.

Les bienfaits de Prométhée se multiplient; pendant que le chef-d'œuvre de la nature s'occupe à sentir le parfum de la rose qu'elle tient collée sur son sein, elle entend le concert mélodieux des oiseaux, l'onde bruyante sort d'une cascade, & le tonnerre qui s'échappe d'un nuage livide, annonce par ses éclats qu'il va anéantir la nature.

Pandore, toute entière à cette nouvelle sensation, laisse son tact & son odorat sans exercice; bientôt elle se rassure & recommence à s'oc-

## PARTIE II.

cuper des objets palpables & odoriférans ; elle approche de son oreille un corps sonore, & découvre en elle un nouvel organe ; elle voudroit aussi toucher les oiseaux qu'elle a entendus, la cascade & les éclats du tonnerre ; & cette erreur si naturelle lui apprend à juger des distances.

Au milieu de ces divers mouvemens qui l'agitent, un voile tombe de ses yeux, ses paupieres se divisent, elle voit la nature, &, ce qui doit la toucher davantage, l'amant qui l'a créée.

Pandore s'éclaire sur la distance des corps, sur leur situation, leur figure, leur grandeur & leur mouvement, parce que les yeux en elle sont guidés par le tact, & le tact par les yeux.

Lorsqu'elle commença à jouir de la lumière, elle ignoroit que le soleil en fût le principe ; elle en fut instruite par la nuit qui vint l'envelopper de ses voiles, avec tous les objets qui l'environnoient ; les révolutions de l'astre du jour lui apprirent aussi à mesurer sur son cours la durée du tems, & dès ce moment elle put calculer les biens & les maux de son existence.



Le tact dans Pandore a servi à perfectionner sa vue, son ouïe & son odorat ; cet organe est moins nécessaire au développement de son goût : comme la nature a consacré le palais à la conservation des animaux , ce sens paroît le seul qui n'ait pas besoin d'apprentissage.

---

L'HOMME  
SEUL.

Au reste , le tact , malgré les services qu'il rend à l'entendement , ne doit pas toujours être son oracle ; il introduit également l'erreur & la vérité dans les avenues de l'ame : par exemple, il dit que les couleurs sont dans les corps brillans, les sons dans les corps sonores & les parfums dans les fleurs ; il porte à juger du tems par les révolutions d'une planete , & non par la succession des idées ; il apprend au peuple à tout matérialiser , & aux philosophes à être peuple.

Ne nous écartons pas de l'atelier de Prométhée. Enfin, Pandore jouit de tous ses sens, & le grand acte de la création est achevé : examinons sous ce nouveau point de vue ses besoins, ses idées & son industrie ; elle est faite pour plaire, rendons-la digne d'aimer.

---



---

 PARTIE II.

Pandore, en satisfaisant à un besoin, ne devine pas qu'il doive renaître; elle ne lit point dans l'avenir; elle n'a pas plus de prévoyance que le Caraïbe qui vend son lit le matin, ne se doutant pas que le soir il doit se coucher.

L'expérience l'instruit peu à peu; elle réfléchit sur le passé, elle étend sa prévoyance au lendemain, & l'ordre de ses études se trouve déterminé par ses besoins.

Elle abuse de ses sens, la douleur l'en punit, & elle apprend l'art difficile de jouir.

Sa sécurité est d'abord singulière; elle ne craint point les tigres qui se déchirent entr'eux; l'univers est un théâtre où elle ne joue que le rôle de spectatrice, sans prévoir qu'elle en doive jamais ensanglanter la scène.

L'aspect d'un animal terrible, la vue du carnage dont il est l'instrument, le spectacle de ses propres blessures, obligent bientôt Pandore à chercher des armes pour se défendre contre les êtres destructeurs, & avec son industrie, elle lutte avec succès contre la force.

Cependant les frimats viennent attrister la

nature; l'air qu'elle respire la blesse de toutes parts; l'aiguillon de la faim la pénètre avec plus de vivacité; alors son humanité naturelle l'abandonne, elle égorge les animaux qu'elle peut saisir, se couvre de leurs fourrures, & se nourrit de leur substance.

L'ame de Pandore s'ouvre aussi à plusieurs préjugés; elle se forme un système particulier sur la bonté & la beauté des êtres; tout ce qui plaît à son goût & à son odorat, lui paroît bon, & tout ce qui plaît aux autres sens, lui paroît beau.

Persuadée que les êtres qui l'environnent ont un dessein réfléchi, quand ils la blessent ou qu'ils lui procurent des jouissances, elle devient superstitieuse, & déifie la moitié de l'univers.

Elle juge aussi de la nature des choses suivant ses préventions: mais pourquoi lui imputer cette erreur, puisqu'elle la partage avec les philosophes?

Pandore, avec ses charmes & son amour-propre, ses préjugés & ses lumières, devien-

---

---

**PARTIE II.**

droit l'idole de la moitié de la terre, si elle favoit aimer; mais on n'apperçoit dans cette beauté ingénue aucune étincelle de la plus brûlante des passions, & l'ouvrage de Prométhée reste imparfait.

J'ai toujours regretté que le métaphysicien qui a conduit Pandore jusqu'au moment où tous ses organes sont développés, n'eût pas entrepris l'analyse de son sixieme sens: la statue de l'abbé de Condillac seroit peut-être parfaite, si Buffon lui avoit appris à aimer.

L'homme de goût qui a observé la dernière marche de Pandore, s'apperçoit aisément que le fil analytique s'échappe quelquefois des mains de l'auteur; qu'il fait franchir à la statue les intervalles que franchit son génie; que, loin de penser tout ce qu'on peut dire dans un si beau sujet, il ne dit pas même toujours tout ce qu'il pense. Malgré ces taches légères, je regarde l'ouvrage de l'abbé de Condillac, comme un des plus beaux monumens de l'esprit philosophique, & sa statue, comme la plus parfaite qui soit sortie jusqu'ici de la main des hommes.

## CHAPITRE X.

*SI L'HOMME EST DANS LA NATURE LE  
SEUL ÊTRE SENSIBLE.*

IL a été un tems où le philosophe qui auroit agité cette question, auroit pu s'attendre à être traité d'insensé, par l'homme froid qui raisonne, & d'impie par les têtes brûlées qui persécutent; on croyoit alors que le pentateuque étoit un traité d'astronomie; on brûloit ceux qui faisoient un pacte avec le diable, & on punissoit Galilée d'avoir été phyficien.

---

L'HOMME  
SEUL.

Ce siecle n'est plus; la philosophie a changé la face de l'Europe; elle a rendu à l'entendement humain toute son élasticité; les bons esprits ont appris à étudier la nature, & le fanatisme ne nuit plus qu'à lui-même.

J'ai toujours cru que cette idée, que l'homme seul est sensible, étoit née primitivement dans la tête d'un despote: c'étoit un moyen bien simple de s'établir le roi de la nature, que de

**PARTIE II.** prouver que presque tous les êtres animés étoient des machines.

Voyez la gradation de pensées qui s'observe dans le cerveau d'un sultan : les plantes ne sentent pas, car mes œillets ne se plaignent pas plus quand je les coupe, que quand je les place sur le sein de mes Georgiennes, les animaux ne sont pas plus sensibles que les plantes, car le prophete ne nous a pas défendu de nous jouer de leur vie, & j'ai droit de crever vingt chevaux, pour avoir le plaisir de mettre une biche aux abois. Bientôt il dira : mes sujets ne sentent pas, car je les extermine avec encore plus de facilité : de plus, quel rapport y a-t-il entre des esclaves & un sultan ?

Quelle que soit l'origine de ce principe barbare, il s'est répandu avec la plus grande facilité, soit parce qu'il flatte la vanité humaine, soit parce qu'étant une erreur, il épargne à l'esprit la peine de l'examen.

Au reste, il n'est point aisé de réfuter d'une manière triomphante ce blasphème contre la

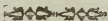
nature ; il faudroit pour cela être éclairé sur les dernieres limites de la matiere ; or le systême des êtres est une espee de proportion dont nous connoissons un peu les moyens, mais dont les extrêmes nous sont totalement inconnus. Il y a sûrement des corps célestes plus gros que cette comete de 1680, dont le période est de 575 ans ; il doit y avoir aussi des êtres plus déliés que ce globule de lumiere dont plusieurs milliards entrent dans l'œil d'un animal un million de fois plus petit que le ciron.

Nous ne pouvons guere raisonner dans une telle matiere, que par analogie. Au reste, quand le philosophe jette un coup-d'œil sur nos connoissances, il s'apperçoit que c'est à l'analogie que nous devons presque tous nos raisonnemens.

Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que mon cœur m'entraînoit à l'adopter, avant même que mon esprit pût lui donner son suffrage ; & le cœur ne trompe guere, quand les principes dont il s'occupe sont liés avec la morale de la nature.

## PARTIE II.

Au reste, de tems immémorial on a soupçonné, près du Gange, que l'homme n'étoit pas sur ce globe le seul des êtres sensibles; on attribue cette doctrine à Pythagore, & il n'est pas indifférent d'observer quelle gradation de raisonnemens conduisit ce législateur de l'Inde à adopter cette idée, qui devint la base de la métempychose.









Quoy tout est sensible!...

## ARTICLE PREMIER.

*LES DOUZE SURPRISES DE PYTHAGORE.*

**P**YTHAGORE faisoit fréquemment des voyages, afin d'acheter le droit d'éclairer la terre. Dans ce tems-là il y avoit fort peu de livres, mais beaucoup d'hommes qui en tenoient lieu.

---



---

L'HOMME  
SEUL.

On peut observer aussi qu'alors tous les êtres parloient : voilà pourquoi les anciens étoient si prodigieusement éclairés. Si les modernes sont si ignorans, c'est que la nature est muette, ou peut-être qu'ils ne savent pas l'interroger.

Ce législateur de l'Asie étant dans cette partie de l'Inde que nous nommons la côte du Coromandel, se rendoit tous les soirs sur le bord de la mer, pour converser avec les poissons : cependant les animaux n'étoient pas encore sacrés pour lui ; il ignoroit qu'on pût être sensible sans être homme, & il ne se doutoit pas

qu'il deviendroit dans la fuite le créateur du  
 PARTIE II. dogme de la métempfycofe.

Ce fage fortoit un jour d'une académie de gymnofophiftes , où l'on avoit décidé que l'homme avoit feul la raifon en partage , parce qu'il étoit le feul qui eût de la fenfibilité. Un géometre avoit prouvé cette thefe par  $a + b - - - c = 0$  ; un favant avoit cité le philofophe Lu , qui le tenoit du mage Mamoulouk , qui le tenoit du Parfis Cofrou , qui le tenoit en droiture du dieu Brama. Un jeune poète avoit mieux fait encore ; il avoit mis en vers l'hiftoire naturelle de l'homme , & la rime lui avoit tenu lieu de preuves.

Pythagore n'étoit pas content de cette décision ; il fentoit qu'une équation n'a pas beaucoup de force en métaphyfique ; que des vers ne font pas des raifons , & que le dieu Brama pouvoit avoir dit une fottife ; ainfi il s'en alloit tout penfif vers la mer , comptant bien interroger les poiffons , pour favoir s'ils réfoudroient mieux fon problème que les philofophes.

Il étoit obligé de traverser un bois pour se rendre sur le rivage ; à peine eut-il fait quelques pas dans le taillis , qu'il apperçut l'éléphant blanc du roi de Myrcond , qui venoit à lui à grands pas. Son premier mouvement fut de se jeter à genoux devant l'animal royal, comme il est encore d'usage sur toute la côte du Malabar & sur toute celle du Coromandel, contrées immenses où il y a beaucoup d'éléphants & d'Indiens esclaves, mais très-peu d'hommes.

---

L'HOMME  
SEUL.

Le colosse releva doucement avec sa trompe le timide philosophe : --- Mon ami, lui dit-il, je suis raffasié d'encens, de gloire & de genuflexions : il y a bientôt quatre cents vingt ans (\*) que je suis révééré dans l'Inde, à l'égal du dieu Brama : j'ai vu douze générations de rois à mes genoux, & ce n'est que par la perte de cent mille hommes que l'empire de Myrcond a acheté l'honneur de m'avoir pour maître.

---

(\*) L'éléphant Ajax, qui combattoit pour Porus contre Alexandre, vivoit encore quatre cents ans après. Voyez Philostrate, vit. Appollon. lib. XVI. --- Cependant ce n'étoit pas un éléphant blanc.

## PARTIE II.

Tant de grandeurs n'ont pu me corrompre; je pense à chaque instant que je ne suis pas sur la terre le seul de mon espece; je me vois, il est vrai, le roi des hommes; mais les hommes, à leur tour, font les rois de mille éléphants qui, sans avoir ma couleur, ont mon intelligence; cet horrible contraste me remplit de douleur; car je suis philosophe & sensible....

Un éléphant philosophe! un éléphant sensible! disoit en lui-même Pythagore; voilà qui ne s'accorde guere avec les théorèmes, les citations & les jolis vers de nos gymnosophistes. Cependant ne jugeons pas entre ce grand animal & une académie.

Tu rêves, dit le colosse philosophique: tant mieux; je suis aussi un animal rêveur; c'est même pour donner un libre cours à mes rêveries, que je me dérobe tous les ans pendant huit jours au faste de ma cour, & que je viens habiter cette forêt: j'y trouve des éléphants noirs & des éléphants roux (\*), avec qui je

---

(\*) Le révérend pere François-Vincent-Marie de

converse; je m'entretiens encore plus volontiers avec moi-même; & ces instans délicieux où je jouis de l'indépendance avec mes égaux, me consolent des années que je passe à m'en-nuyer avec les rois. ---

Chaque mot que dit votre majesté me confond: je savois bien que vous étiez chaste, reconnoissant, & même religieux (\*): mais

---

L'HOMME  
SEUL.

---

Sainte-Catherine de Sienne, s'exprime ainsi au chapitre XI de son voyage aux Indes orientales: --- Il y a des éléphants de trois sortes: les blancs, qui sont les plus grands, les plus doux & les plus paisibles, sont adorés comme des dieux; les roux paroissent les plus petits de corsage, mais ils sont les plus valeureux, & les autres éléphants ont pour eux beaucoup de vénération; la troisième espece est celle des noirs, qui sont les plus communs & les moins estimés. --- Il s'ensuit du témoignage de Pythagore, combiné avec celui du révérend pere François-Vincent-Marie de Sainte-Catherine de Sienne, que les éléphants noirs sont des dieux pour les animaux subalternes, que les roux le sont pour les noirs, & que les blancs le sont pour les hommes.

(\*) L'éléphant est chaste. --- *Pudores nunquam nisi in abdito coeunt.* Plin. lib. VIII, cap. V.

L'éléphant est reconnoissant. --- *Cet animal se souvient du bien qu'on lui a fait, & a de la reconnoissance, jusque-là qu'il ne manque point de baisser la tête en passant devant les maisons où on l'a bien traité.* Voyages de la

## PARTIE II.

fenfible ! la fenfibilité n'est donc pas un des attributs essentiels du genre humain ? ---

Ton genre humain a de plaisantes idées sur la nature : j'ai connu jadis à la cour de la reine de Zendou un philosophe, homme de génie d'ailleurs, qui, après avoir bâti un monde avec des dés, prétendoit que les animaux qui l'habitoient, étoient de purs automates. Suivant cette idée, nous avions des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, & tous les organes du sentiment, sans la faculté de sentir. J'avoue que j'ai été fort fenfible à cette calomnie du philosophe de Zendou ; mais j'étois trop puissant pour m'abaisser à le punir.

Pythagore, qui aimoit les systèmes du phi-

---

compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 413.

Enfin l'éléphant est religieux. -- *Lunâ novâ nitescente, audie elephantos naturali quâdam & ineffabili intelligentiâ è silvâ ubi pascuntur, ramos recens decerptos auferre, eosque deindè in sublime tollere, ut suspicere, & leviter ramos movere, tanquàm supplicium quoddam deæ pro-tendentes, ut ipsis propria & benevola esse velit.* Ælian. lib. IV, cap. X.

Il paroît que depuis Pythagore, les éléphants ont presque autant dégénéré que les hommes.



lofophe de Zendou, rougit ; l'éléphant s'en apperçut , & continua ainfi : Je ne perfécute perfonne pour les crimes qu'il penfe, mais feulement pour les crimes qu'il fait. Tant que ton philofophe fe contentera de fe jouer de fon imagination , les éléphans riront & n'en feront pas moins des êtres fenfibles. Mais fi quelque roi s'appuyoit de l'imagination de cet homme à paradoxes , pour fe jouer de notre vie, alors malheur au monde ! tous les éléphans fe rafsembleroient à ma voix ; nous marcherions contre les hommes, & nous écraserions fous nos pieds toute cette petite fourmilliere.

Pythagore étoit plus effrayé que convaincu : le coloffe mit la fourmi raifonnante fur fa trompe. --- Tu me paroïs moins décisif, dit-il, que le philofophe de Zendou ; je veux bien diffiper tes doutes : examine un peu cette trompe ; vois comme la nature en a fait en même tems un membre flexible & un organe de fentiment ; je m'en fers pour fucer , pour fentir & pour toucher : c'eft un triple fens qui poffede à-la-fois

---

L'HOMME  
SEUL.

~~\_\_\_\_\_~~  
 PARTIE II. la flexibilité de tes levres, la finesse de ton odorat & la délicatesse de ta main. Je suis sensible par ma trompe, ou personne ne l'est dans la nature. ---

Pythagore, peu assuré sur son siege mobile, fongeoit plus à prendre un point d'appui qu'à répondre.-- Encore un mot, répondit le formidable dissertateur, & je te rends la liberté. -- Je suis bien plus sensible que les hommes, car je me nourris de végétaux, tandis que tes pareils se nourrissent de chair & s'abreuvent de sang : vois comme tous les animaux me respectent sans me craindre, tandis qu'ils te regardent comme l'ennemi né de tout ce qui respire : veux-tu examiner sans préjugé quel est le plus sensible de l'homme & de l'éléphant ? ne consulte ni l'homme, ni l'éléphant, mais interroge la nature. ---

Il eût été aussi difficile à Pythagore de réfuter ce raisonnement, que d'échapper à la poursuite de l'animal raisonneur : l'éléphant lui épargna ce double embarras ; il le posa en filence sur le  
 gazon

gazon, & rentra dans la forêt aussi fier d'avoir confondu un homme, que le feroit le dramaturge Mercier d'avoir persuadé à un provincial que Racine est un sot, & que lui-même est un homme de génie.

**L'HOMME  
SEUL.**

Le législateur de l'Asie se retira tout pensif du côté de la mer : en vérité, disoit-il en chemin, cet éléphant blanc a plus de philosophie que tous nos gymnosophistes : j'ai fait de grands voyages, mais jamais je n'ai vu d'éléphant qui ne fût frugivore : pour les hommes, ils ont tous un attrait singulier pour la destruction ; chez les Seres on mange des vers à soie ; dans l'isle de Taprobane, des abeilles ; en Lybie, des fauterelles ; au centre de l'Afrique, des mouchérons ; & vers la pointe, des poux ; je ne vois qu'une différence entre nous & ces barbares : le sauvage mange la chair crue, & le sage la fait cuire. — Encore une fois, l'académie pourroit bien avoir tort.

Mais l'éléphant, qui raisonne comme l'homme, pourroit bien être sensible comme

**PARTIE II.** lui, fans que ce privilege s'étendît aux autres animaux. Qui fait si une ame d'un ordre particulier n'anime pas cette énorme machine ? -- Oui, l'académie pourroit bien avoir raison.

Cependant si cette masse organisée qu'on nomme l'éléphant, est dans la classe des êtres sensibles, pourquoi n'y mettroit-on pas aussi cet aigle qui regne dans la région où se forme le tonnerre, ce colibri qui déploie sur son plumage toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ce castor qui bâtit avec autant d'intelligence que nous, & ce singe que le philosophe même est tenté de prendre pour un homme dégénéré ? -- En vérité, ce problème n'est pas aisé à résoudre.

Ainsi cheminoit Pythagore, adoptant un système & le détruisant tour-à-tour; raisonnant tantôt comme s'il avoit une trompe, & tantôt comme s'il préfidoit son académie; mais plus près de la vérité lorsqu'il répétoit les leçons d'un animal, que lorsqu'il commentoit celles des philosophes.

Cependant les ombres de la nuit commen-

voient à s'épaissir : la lune ne faisoit pas encore briller sa lumière argentée sur l'horizon , & le sage n'y distinguoit plus les objets qu'à l'aide de ces insectes lumineux qui volent sous la forme de petites étoiles , & qu'on nomme en indien des cucujus. (\*)

Pythagore , las de rêver , s'amusa à prendre un de ces phosphores volans : l'animal captif gémit dans sa main : le philosophe , en observant sa lanterne , comprima légèrement sa tête , & son éclat s'affoiblit. Un moment après , en voulant lui rendre la liberté , il le laissa tomber sur un rocher. L'insecte appella l'homme un barbare , expira ; & la lumière disparut.

---

(\*) Il est assez singulier de voir dans l'Inde ce scarabée , qu'on a cru jusqu'ici un animal indigène de l'Amérique. --- La race des cucujus indiens se seroit-elle éteinte depuis Pythagore ? L'Amérique alors étoit-elle contiguë à l'ancien continent ? Notre philosophe auroit-il pris un ver luisant pour un cucuju ? Ou bien nos naturalistes ont-ils affirmé où ils ne doivent que douter ? -- Quand on traite de l'histoire naturelle , il vaut encore mieux ne rien établir que de n'établir que des conjectures.

**PARTIE II.** Pythagore, qui étoit fenfible, quoique du nombre de ces hommes qu'on appelle heureux, fe baiffa pour fecourir fon cucuju. A force de chercher dans les fentes du rocher, il crut trouver fon infecte, mais il n'attrapa qu'un bombardier. Cet animal, qui fe fentit faifi par une main étrangere, jeta par l'anuf une fumée d'un bleu clair, accompagnée d'une explofion femblable à celle d'une arme à feu. Le philofophe fut d'abord effrayé; mais il fe familiarifa bientôt avec l'artillerie du fcarabée, & répéta fes expériences jufqu'à ce que l'animal tonnant fût épuifé; alors fa poitrine s'affaiffa; il appella notre phyficien un monftre, & mourut comme le cucuju.

Pythagore, appellé monftre par des fcarabées, fe perfuada aifément qu'ils étoient au nombre des êtres fenfibles; il fe promit alors de refpecter les animaux terreftres, & de ne plus faire d'expérience qui outrageât la nature.

La marée montante commençoit déjà à gagner fes brodequins, quand il apperçut, à

la lueur de la lune réfléchie par les flots plusieurs poules poursuivant avec acharnement une espèce de coq qui fuyoit pesamment devant elles. Pythagore, qui devenoit à chaque instant plus humain, prit la défense de l'opprimé, & le déroba à la rage des bacchantes emplumées qui vouloient le déchirer. Qui es-tu ? qu'as-tu fait, dit le sage à l'animal fugitif ? -- Je suis. . . Hélas ! je ne suis plus rien, dit d'un ton flûté le diminutif de coq au philosophe : j'avois autrefois un nombreux ferrail où je régnois en despote : des monstres, faits à l'extérieur comme vous, m'ont ravi l'usage de mon fixieme sens : depuis ce moment fatal ces poules ne m'ont jamais regardé qu'avec dépit ; elles voudroient me punir du crime des hommes & de mes malheurs.

Pythagore tâcha de consoler le chapon ; il lui dit que ses bourreaux n'épargnoient pas plus les hommes que les coqs ; qu'il y avoit dans quelques contrées des peres qui mutiloient leurs enfans, pour leur donner une voix de dessus,

---

 PARTIE II.

& que dans presque toute l'Asie, on faisoit des demi-hommes pour augmenter la valeur des femmes. Ces grands exemples firent quelque impression sur le chapon, & en se retirant il maudit moins les hommes, soit parce qu'il ne vit plus de poules, soit parce qu'il ne put résister à l'éloquence de Pythagore.

L'infortuné volatile étoit déjà fort loin, quand notre philosophe méditatif s'aperçut que la mer s'élevoit insensiblement autour de lui, & lui fermoit le chemin du rivage. Il se hâta de monter sur un rocher, & résolut d'y attendre le moment où il plairoit à l'Océan de lui rendre la liberté.

La lune, à demi voilée par un nuage, faisoit alors briller sa lumière incertaine sur les flots. Pythagore, promenant ses regards sur cette plaine immense qui ne sembloit bornée que par le ciel & par la nuit, ne put se défendre d'un secret sentiment de fierté : -- Je suis né, dit-il, dans un élément où tous les êtres animés sont sensibles; mais pourquoi les habitans de



cette vaste mer font-ils de purs automates ?  
 Comment l'organe du tact , qui nous procure  
 tant de jouissances , leur a-t-il été refusé ? La  
 nature , qui est notre mere , seroit-elle la ma-  
 râtre des poissons ?

**L'HOMME  
 SEUL.**

Tandis qu'il parloit , une obscurité profonde enveloppoit le ciel & les eaux ; les nuages s'entassoient & se disperfoient au gré des vents ; la flamme livide des éclairs se déployoit sur l'horizon , & les rochers retentissoient du fracas du tonnerre. Pythagore , l'œil fixé sur cette mer de feu qui menaçoit à chaque instant de l'engloutir , vit quelques poissons s'élever du sein des eaux & s'agiter douloureusement comme pour lutter contre la pression de l'atmosphère ; d'autres venoient jusqu'à ses pieds chercher un asyle contre la foudre ; quelques-uns même périssoient d'effroi , & leurs corps livides venoient battre contre le rocher. -- Eh quoi ! s'écria le philosophe , les poissons même sont sensibles ! ils ont un organe du tact ! l'impression de l'air suffit pour les faire périr , &

**PARTIE II.** moi je vis encore ! je vois bien que pour connaître le système des êtres, il faut écouter la nature & non pas les naturalistes.

Cependant la sérénité renaissoit dans la plaine du ciel; la mer ne portoit plus contre les rochers des lames écumantes, & les poissons, pour respirer un air pur, venoient se jouer sur la surface des eaux. Un requin qui avoit entendu le monologue de Pythagore, vint le regarder avec cet air de mépris qu'un monstre qui a vingt-cinq pieds & deux cents dents, doit avoir naturellement pour un animalcule de cinq pieds & demi, qui n'a ni défenses ni nageoires. Le philosophe éperdu se crut au dernier instant de sa vie; il invoquoit Brama avec autant d'ardeur, qu'une Indienne qui va se brûler sur le tombeau de son époux. -- Sois tranquille, dit le monstre, j'ai mangé aujourd'hui trente dorades, deux lamenins, & trois negres (\*); je suis rassasié, & je t'accorde

---

(\*) Ce trait de générosité est d'autant plus singulier que le requin est le plus vorace des animaux; il est par-

la vie : mais, dis-moi un peu, être à deux pieds, sans écailles, par quelle bizarrerie étrange tes pareils me refusent-ils la faculté de sentir ? Je respire par mes ouïes ; je vois dans ton élément comme dans le mien ; je sens d'une lieue l'odeur d'un cadavre, & je savoure la chair d'un negre comme celle d'un crabbe : si mon organe du tact n'a pas toute la finesse du tien, c'est que j'habite un élément plus épais ; ces écailles sont pour moi une robe impénétrable qui me garantit contre les atteintes du froid ; grace à cette enveloppe grossiere, je prolonge la carrière de mes jours, & je vivrai encore lorsque tes petits-fils auront vécu.

---

L'HOMME  
SEUL.

---

ticulièrement avide de chair humaine, & on en voit qui suivent les vaisseaux qui font la traite des negres, pour dévorer les cadavres qu'on jette à la mer. Rondelet assure que l'ouverture de la gueule de ce monstre est si grande, que si on la tient ouverte avec un bâillon, les chiens y entrent sans peine pour manger ce qui se trouve dans son estomac. -- Les savans qui ont écrit après Rondelet, n'ont pas manqué de conclure de ce fait, que le requin étoit le monstre qui engloutit autrefois le prophete Jonas. Au reste, on peut fort bien conclure comme ces savans, quand on voit comme Rondelet.

PARTIE II.

Cependant je suis sensible, & les lamproies que je dévore le font de même, & le cachalot qui m'engloutit dans sa gueule énorme, l'est aussi.

Mais la mer se retire; adieu; souviens-toi que tout être qui respire a des sens; apprends à respecter la nature & à ne pas dégrader les requins.

Pythagore éperdu s'examinait avec surprise & doutait s'il vivoit encore; quand le monstre eut disparu, il se rappella sa harangue, & promit bien dès qu'il auroit le loisir, d'écrire, contre les gymnosophistes, un livre qui ne seroit condamné que par ceux qui ne le lisoient pas.

Avant de quitter son rocher, il fut encore témoin d'un spectacle singulier: il vit une multitude surprenante de comes qui voguoient sur la mer, ayant une de leurs coquilles baissée & l'autre élevée; celle-ci leur servoit de voile & celle-là de navire; le philosophe fit un mouvement pour se retirer, alors les coquilles se refermerent, les poissons plongèrent au fond des eaux, & toute la flotte disparut.

En s'appuyant contre le rocher pour descendre sur le rivage, il toucha aussi par mégarde une espèce d'éponge glutineuse dans laquelle vivoit un poisson testacée qui lui étoit inconnu; l'animal blessé fit jaillir plusieurs filets d'eau au visage du philosophe, & la fontaine ne tarit que lorsque le poisson ne fut plus. (\*)

Arrivé au pied du rocher, il aperçut une très-jolie coquille, & la ramassa, la croyant vuide; mais Bernard l'hermite étoit dedans; ce poisson crustacée défendit sa demeure avec vigueur; il saisit avec sa serre la main du philosophe & l'obligea à jeter dans la mer l'animal avec sa maison.

Pythagore ne savoit plus comment faire pour ne blesser aucun être sensible; il aborda enfin sur le rivage, & s'assit tranquillement sur quelques plantes informes qui le tapissoient, méditant sur tous les spectacles dont il venoit d'être témoin, & s'étonnant d'avoir acquis plus de

---

L'HOMME  
SEUL.

---

(\*) Kolbe confirme ce fait dans sa description du cap de Bonne-Espérance, tome III, page 136.

**PARTIE II.** lumieres en conversant une nuit avec les animaux, qu'en étudiant pendant un demi-siècle les hommes & les livres.

Les plantes sur lesquelles il reposoit étoient des zoophytes (\*); chacun de ces êtres singuliers témoigna à sa façon son mécontentement; la *plume de mer* obscurcit son phosphore; le *pulpo* engourdit le pied du philosophe, comme auroit fait la torpille, & la *galere* exhala sur sa main un poison subtil, qui fit l'effet de ces fleches envenimées que quelques Indiens lancent avec leurs sarbacannes. (\*\*)

---

(\*) Corps marins dont la nature tient de l'animal, & la figure du végétal; on pourroit les appeller des animaux-plantes; on les a long-tems regardés comme des arbufles marins, mais M. de Jussieu, qui observoit comme Pythagore, sans avoir ses aventures, les a fait rentrer dans la classe des animaux. --- On peut consulter sur la nature des zoophytes le premier volume de l'*Histoire naturelle* de Ruisch, Von-Linné, *Systém. nat.* page 72; Donati, *Histoire naturelle de la mer Adriatique*, page 54; le traité latin du docteur Pallas, & le quatrième tome de la nature de J. B. Robinet, page 37.

(\*\*) Ce zoophyte a l'air d'un amas d'écume transparente; le poison qu'il renferme est de la plus grande activité; la douleur qu'il cause croît à mesure que le

Pythagore avec sa crampe, sa blessure & une bonne provision de rêveries, se traîna comme il put hors du tapis de verdure animée sur lequel il étoit assis : je ne fais plus, disoit-il, quel monde j'habite ; quoi ? les plantes mêmes sont sensibles ! un arbre a mes organes ! Je vois bien que l'éléphant blanc du roi de Myrcond est plus philosophe que toute notre académie.

---

L'HOMME  
SEUL.

Mais que diront les Indiens, si je leur annonce qu'un éléphant raisonne, qu'une coquille est sensible, que cette mouffe est un monde d'animaux ? . . . Ce qu'ils diront ! . . . J'aurai le sort de tous les grands philosophes ; pendant ma vie, je serai l'ennemi du genre humain ; dans cent ans je ne ferai plus qu'un insensé, & dans vingt siècles je serai un demi-dieu.

Cependant le philosophe ne faisoit encore que douter : il auroit été plus affirmatif, s'il avoit

---

soleil monte sur l'horizon, & diminue à mesure qu'il descend, en sorte qu'elle cesse tout-à-fait, un instant après qu'il est couché. --- Heureusement il étoit encore nuit quand la galere blessa Pythagore.

**PARTIE II.** pu connoître les merveilles de l'histoire des polypes ; mais cette découverte étoit réservée à notre siècle ; c'est à nous à qui il appartenoit de déchirer le voile de la nature , que Pythagore n'avoit fait qu'entr'ouvrir.

Le sage Indien s'éloigna du rivage de la mer ; instruit par ses fautes , il s'écarta de quelques plantes sensitives qui étoient sur son chemin , pour ne pas les flétrir (\*) ; mais voyant un

---

(\*) La plante que Linnæus nomme *mirabilis longiflora* ; est une espèce de sensitive qui porte tous les soirs une multitude de fleurs odoriférantes qui se flétrissent le matin , & le soir sont remplacées par d'autres. Il y a une sensitive sur la côte du Malabar , nommée *toddawaddi* , qui a encore d'autres propriétés : ses feuilles se penchent du côté du soleil , en suivant son cours , & à midi son plan est parallèle à l'horizon : quand on les touche , elles se ferment & cachent leurs pistils. Cette plante , dans un tems d'orage , tombe dans une espèce de recueillement que les botanistes regardent comme son sommeil. L'histoire rapporte qu'un philosophe de l'Inde devint fou , pour n'avoir pu expliquer les singularités de cette merveille végétale.

Tournefort , *Institut. rei herbar.* page 605 , parle fort au long des propriétés de la sensitive ; il est étonnant que ce naturaliste , qui , à la vue de la grotte d'Antiparos , avoit reconnu la végétation des fossiles , à la vue



anacardier de quatre-vingt pieds de haut, dont les fruits étoient de la couleur la plus vermeille, il ne put résister à la tentation d'en cueillir : les Orientaux dans ces tems reculés faisoient un grand usage de l'anacarde, parce que son suc sert à donner de l'activité aux sens, & procure un nouveau ressort à l'intelligence. (\*) Pythagore en mangea tant, qu'il se crut pendant quelque tems les lumieres de l'éléphant blanc & l'entendement du dieu Brama.

---

L'HOMME  
SEUL.

Le suc d'anacarde enivre aussi aisément un

---

des sensitives, n'ait pas soupçonné l'animalité des végétaux.

(\*) L'anacarde est l'acajou des Indes orientales. Hofmann, le célèbre médecin d'Altdorff, étoit si persuadé de la propriété singulière de ce fruit, qu'il appelloit la confection d'anacarde, la *médecine des fots*. Il rapporte qu'un paysan stupide ayant fait usage, pendant quelques mois, de ce singulier aliment, devint si savant, qu'il obtint une chaire en droit; mais cette métamorphose altéra son tempérament; en peu d'années il sentit développer le germe d'une maladie inconnue; il devint sec & décharné, & périt enfin, inutile à lui-même & à ses concitoyens. --- Ce malheureux fut puni d'avoir voulu jouir, pendant quelques mois, de toute l'intelligence qu'il auroit acquise pendant vingt années.

## PARTIE II.

philosophe qu'un homme ordinaire : Pythagore , dont la tête étoit plus forte , mais les jambes plus foibles , n'eut pas fait trente pas , qu'il se sentit prodigieusement fatigué : il résolut alors de s'asseoir , quoique la nuit fût déjà fort avancée , & il choisit un rocher parfaitement nu , dans la crainte de flétrir des végétaux ou de blesser des animaux-plantes.

Enfin , dit le sage en s'étendant le long du roc , je puis goûter ici un repos tranquille : le poids de mon corps ne fait point gémir des êtres sensibles ; & cette matiere que je presse est morte & inorganisée ; la nature peut-être ne m'a point donné d'empire sur les animaux & sur les plantes ; mais du moins je suis le roi des fossiles.

Tu n'en es que le tyran , dit alors une voix inconnue qui s'échappa au travers des fentes du rocher. Pythagore qui , à force de s'instruire , admiroit beaucoup moins , se leva tranquillement & chercha , à l'aide d'un cucuju , quel étoit l'animal qui l'apostrohoit ainsi : l'anneau de

de sa ceinture s'étant alors approché d'une pierre d'aimant, il se vit attiré malgré lui, (\*) & il tomba le visage contre le rocher. Persuadé que la voix qu'il avoit entendue étoit fortie du sein de la matiere magnétique, il se mit à l'interroger; il osa même la frapper; mais le rocher resta muet.

**L'HOMME  
SEUL,**

Il s'approcha ensuite d'une colonne composée de pierres étoilées, placées les unes sur les autres, & rangées par étages décroissans comme une pyramide d'Égypte: cet obélisque étoit un animal; (\*\*) mais Pythagore qui ne l'entendit point parler, ne s'en apperçut pas.

---

(\*) Rendons justice à tous les siècles; les anciens connurent la propriété de l'aimant, d'attirer le fer; mais ils ne firent pas, sur ce fossile singulier, d'autres découvertes: il se passa bien des siècles avant qu'ils fussent qu'il pouvoit transmettre sa vertu à des corps étrangers; il en fallut encore plus pour appercevoir sa tendance vers les poles; enfin, ce n'est que de nos jours qu'on a découvert son inclinaison & sa déclinaison. -- Il est bien plus difficile d'observer comme il faut la nature que de créer des systèmes.

(\*\*) Il est maintenant connu sous le nom de *palmier marin*; les encrinites & les pierres étoilées sont pro-

**PARTIE II.** En retournant à sa première place, il recon-  
nut enfin que la voix qu'il cherchoit parloit  
d'un fragment de rocher composé de particules  
de pierres & de corail, & tapissé intérieurement  
de nerfs & de membranes : l'être sensible qui  
animoit cette pétrification, s'appelle un microf-  
come, & voici l'analyse du petit entretien qu'il  
eut avec Pythagore.

P Y T H A G O R E.

Superbe ennemi de l'homme, tu es donc  
un fossile ?

L E M I C R O S C O M E.

Non.

P Y T H A G O R E.

Quoi ! tu ferois une plante ?

L E M I C R O S C O M E.

Non.

---

duites par les débris de la charpente osseuse de cet ani-  
mal, qui ont formé les cavités où, depuis, ces fossiles  
se sont moulés. Un naturaliste a découvert qu'un seul  
palmier marin renferme près de vingt-six mille vertèbres.  
--- Voyez l'extrait d'un mémoire de M. Guettard sur  
ce sujet, dans les mémoires de l'académie des sciences,  
année 1755.

P Y T H A G O R E.

Tu es donc un animal ?

---

**L'HOMME  
SEUL.**

L E M I C R O S C O M E.

Non.

P Y T H A G O R E.

Tu n'es ni animal, ni plante, ni fossile ; qui es-tu donc ?

L E M I C R O S C O M E.

Voilà une singulière demande ! --- Je suis un être.

P Y T H A G O R E.

Mais tout être est renfermé dans une de ces trois classes : il paroît, monsieur l'être, que vous n'avez guère lu le livre du mage Misapouf sur l'histoire naturelle.

L E M I C R O S C O M E.

Je n'ai point étudié ton mage Misapouf : voilà pourquoi j'en fais plus que lui. --- Mon ami, retiens bien ce grand principe : il n'y a pas dans le monde deux êtres qui se ressemblent ; l'homme fait des classes, mais la nature ne fait que des individus.

P Y T H A G O R E.

---

---

**PARTIE II.**

Quoi ! la nature n'a inspiré aucun de nos douze cents systêmes sur l'histoire naturelle ?

L E M I C R O S C O M E.

Tout systême est faux, par cela seul qu'il est systême. -- Tes naturalistes sont plaisans ! parce qu'ils distinguent quelques points sur la surface de l'univers, ils veulent juger l'ensemble de cette immense machine ; ils rassemblent péniblement dans leurs laboratoires quelques squelettes, & ils disent avec fierté : Voilà la nature. Les insensés ! ils ne savent pas qu'un vrai cabinet d'histoire naturelle devrait être aussi grand que le monde.

P Y T H A G O R E.

Voilà bien de la philosophie pour un simple rocher.

L E M I C R O S C O M E.

Tant de philosophes viennent déraisonner ici, que j'ai pu aisément m'instruire par leurs erreurs. J'ai trois grands moyens pour acquérir des lumieres ; je ne vois point par les yeux des

autres; je m'étudie, non à être ingénieux, mais à être vrai; je fais entrer mes idées dans le plan de la nature, & je ne force point la nature à se plier à mes idées.

---

L'HOMME  
SEUL.

### P Y T H A G O R E.

Vous pourriez déchirer moins les hommes, & les éclairer davantage. --- Mais si j'étois tenté de vous désigner vous-même aux philosophes de mon espece, par quels caracteres vous ferois-je connoître ?

### L E M I C R O S C O M E.

Je te l'ai dit : nous n'avons de rapport ensemble que par le titre d'être ; si cependant tu desires que je te parle dans la langue imparfaite que tes physiciens ont inventée, voici quelques-uns de mes caracteres : je tiens aux fossiles par le suc lapidifique qui pénètre ma substance ; j'ai de l'analogie avec les plantes, parce que je végete comme elles ; & je suis un animal, parce que je sens : ainsi, je me vois aux limites de trois mondes ; mais je n'en habite aucun : un de tes naturalistes m'a appelé microscome ; il

t'en dira fans doute la raison : pour moi, je  
 PARTIE II. l'ignore.

P Y T H A G O R E.

Vous pouvez, monſieur le microſcome, être un minéral, une plante même, mais certainement il eſt impoſſible que vous ſoyez ſenſible; où ſont vos ſens ?

L E M I C R O S C O M E.

Je n'en fais rien, & qu'importe ? j'ai tantôt du plaifir & tantôt de la douleur ; la nature ne m'a donc pas privé du ſentiment ; vous autres hommes, vous dites : je ſens, ainſi j'exiſte ; pour moi, je dis avec non moins de raifon : j'exiſte, ainſi je ſens.

J'ai des organes fans doute, mais ce ne ſont pas les tiens : ſi j'avois tes yeux, ton tact & ta tête, je ferois un homme ; je ſentirois comme lui, & je raifonnerois peut-être auſſi mal.

P Y T H A G O R E.

Je ne ſuis point encore perſuadé : laiffons les livres, & ne conſultons que la raifon : il me ſemble que tout être ſenſible doit ſe nourrir,



croître & engendrer. Cette loi de la nature doit embrasser tout ce qui respire, depuis l'homme qui est au haut de l'échelle animale, jusqu'au microscome.

---

L'HOMME  
SEUL.

### LE MICROSCOME.

Eh ! qui t'a dit que je ne partage pas avec toi ces trois facultés ? je me nourris, puisque j'incorpore à ma substance des suc's étrangers ; ces alimens que tes yeux ne peuvent découvrir développent mes organes, & je crois : quand j'ai trop d'existence, je féconde des germes & je produis mes semblables.

Mais encore une fois, ton intelligence ne peut pénétrer le mécanisme de ma sensibilité : par exemple, je ne triture point mes alimens comme l'homme ; je ne les avale point comme les animaux qui sont sans dents ; je ne les absorbe pas, comme les végétaux, par des pompes aspirantes : cependant je me nourris ; mais c'est à la façon des microscomes.

La nature n'a peut-être qu'une loi, mais cette loi suffit pour vivifier des millions d'êtres.

**PARTIE II.** qui n'ont entr'eux aucun rapport : comment ose-t-on définir les êtres quand on ignore cette loi? ... O homme ! étudie ton monde, & laisse-moi dans le mien.

Pythagore auroit bien voulu prolonger cet entretien ; mais le microscope qui , contre l'ordinaire des philosophes, n'aimoit point à parler, cessa de satisfaire aux questions du sage ; il devint aussi muet que les naturalistes le représentent.

Cependant le mets enivrant de l'anacarde opéroit toujours dans la tête de Pythagore ; son corps chancelant n'étoit plus en état de soutenir sa tête vigoureuse ; ses genoux se déroberent sous lui ; son entendement , fatigué de creuser dans les idées métaphysiques , se reposa dans de bizarres rêveries , & bientôt ces rêveries conduisirent le philosophe au sommeil.

A peine Pythagore étoit-il endormi, qu'il vit en songe un colosse organisé dont l'intelligence humaine ne pourra jamais calculer les propor-

tions. Quoiqu'il se fût presque anéanti pour se faire appercevoir tout entier, il paroiffoit encore embrasser lui feul tout l'espace des mondes; tous les globes du firmament brilloient fur son front, & le tourbillon folaire, avec fes planetes, leurs fatellites & leur athmosphere, ne formoient qu'un point dans l'immense étendue de ce grand être. Le philosophe chercha long-tems la terre au milieu de ce point; il la découvrit enfin avec peine; mais pour les hommes qui l'habitent, ils se déroberent à toutes fes recherches; ce qui est très-mortifiant pour les rois de la nature.

Pythagore étoit attentif à ce grand spectacle; son ame sembloit avoir passé dans fes regards; le colosse lui dit : Cette masse énorme que tu contemples est sensible & organisée; je fuis l'univers; c'est moi qui renferme tout ce qui a existé, tout ce qui respire & tout ce qui doit naître dans l'abyme de l'éternité : tes philosophes cependant ont dit que j'étois fans sentiment, fans organes & fans vie; ils ont dit

---

---

L'HOMME  
SEUL.

PARTIL II. un blasphême absurde : comment une matiere brute peut-elle donner la naissance à des êtres animés ? Oui, je vis , & les mondes que je renferme vivent , & les êtres qui composent ces mondes vivent aussi : cesse donc de rétrécir tes idées ; vois la nature comme elle s'est faite , non comme la font les animalcules intelligens qu'elle a formés ; sache qu'il n'y a de mort dans son sein que l'entendement des êtres qui l'outragent.

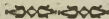
Un instant après, l'énorme fantôme disparut, & Pythagore , réveillé par les rayons du soleil levant , écrivit sur le rocher même où il s'étoit assoupi, toute son aventure. Pendant plusieurs siècles les philosophes orientaux allerent par respect visiter ce monument , comme les musulmans vont encore visiter aujourd'hui la pierre noire qui est auprès du tombeau de Mahomet. On pensoit beaucoup , après avoir lu cette histoire , & on en devenoit toujours plus humain & plus sensible.

Quand Pythagore fut de retour chez lui, il

fit des réflexions profondes sur son aventure ;  
 & ces réflexions, qu'il adressa à ses disciples,  
 forment un chant fort étendu de ses vers  
 dorés ; il ne nous reste de cet ouvrage qu'un  
 fragment sans commencement & sans fin , que  
 je vais traduire ; je joindrai au texte des remar-  
 ques qui serviront à justifier quelques singula-  
 rités des systêmes de ce philosophe ; on verra  
 que si Pythagore étoit un insensé , cet insensé a  
 eu pour disciple une foule de grands hommes.

---

L'HOMME  
 SEUL.



## ARTICLE II.

FRAGMENT DES VERS DORÉS DE  
PYTHAGORE.

I.

PARTIE II.

.....  
 ..... Car qui a pu le former, & qui pourroit  
 le détruire ? Il n'y a que les ouvrages des  
 hommes qui partagent leur petite existence.  
 Voyez ce vaste empire qui confine à l'extrémité  
 orientale de l'Asie : le peuple le croit éternel ;  
 cependant le fondateur de son premier ki n'a  
 commencé à régner que depuis 1,098,441  
 grandes révolutions de soleil.

II.

Le monde, dans le sens le plus étendu, est  
 la nature. La nature ! à ce nom sublime mes  
 idées cessent de ramper, & mon ame devient  
 grande comme la substance éternelle dont elle  
 émane. Mes amis, j'ai consumé trente ans à  
 penser comme le reste de la terre sur les pre-

*miers principes ; j'ai blasphémé trente ans la nature ; mais une nuit elle m'a inspiré , & je suis devenu philosophe.*

---

L'HOMME  
SEGL.

## I I I.

*Ce n'est qu'au poète qu'il appartient de chanter les merveilles de l'univers. Depuis qu'un éléphant blanc m'a fait homme , je brûle de parler le langage d'Orphée ; je regrette ces années stériles , où j'ai prostitué l'art des vers à chanter les rois : je rougis même d'avoir chanté les dieux . . . . des dieux quand j'oubliais la nature !*

## I V.

*Il n'y a qu'une seule intelligence dans l'univers ; elle embrasse tout le système des êtres , depuis ces globes enflammés qui roulent dans le vague de l'espace , jusqu'à ce ver que mon orgueil foule aux pieds , & qui doit dévorer ma cendre.*

## V.

*Je vois l'univers comme une grande échelle , dont les intervalles sont occupés par les êtres*

**PARTIE II.** *sensibles ; elle est bornée à une de ses extrémités par l'Être suprême, & à l'autre par les élémens de la matiere ; le sentiment s'y affoiblit par une dégradation finement nuancée depuis le premier terme jusqu'à celui qui est rempli par l'atome ; mais il ne périt pas . . .*  
*O homme ! respecte tout ce qui t'environne ; sache que tu ne peux blesser aucun être de l'échelle , sans outrager la nature.*

## V I.

*Au nord comme au midi , & au couchant comme à l'aurore , le peuple dit : La matiere brute est la base de l'univers ; mais une erreur ne cesse point de l'être , parce qu'elle est universelle. Par quelle nuance la nature a-t-elle passé de la matiere brute à la matiere organisée ? Qu'y a-t-il de commun entre la vie & la mort ? Et comment le globe que j'habite seroit-il à la-fois peuplé d'êtres sensibles & de cadavres ? Non , non , tout ce qui existe est homogène , & cette terre n'est pas composée de deux mondes contradictoires.*



## V I I.

*Il fut un tems où mon ame , enivrée des plaisirs mathématiques , dédaigna les êtres sensibles. Le jour mémorable où je trouvai le premier la démonstration du quarré de l'hypothénuse , j'offris par reconnoissance une hécatombe à la Divinité. Insensé que j'étois ! afin d'être une fois pieux , je fus cent fois assassin.*

---

L'HOMME  
SEUL.

## V I I I.

*La nature , toujours simple dans ses idées , mais toujours variée dans ses ouvrages , a formé sur le même plan l'homme & les animaux ; elle leur a dit à tous : Soyez sensibles afin de jouir de votre existence ; ce n'est que par le sentiment que vous avez passé du néant à l'être.*

## I X.

*Lorsque du sommet du Caucase , l'orage porté sur l'aile des aquilons , s'élançe sur les plaines de l'Asie ; qu'un déluge embrasé semble couvrir la terre d'un pole à l'autre , &*

PARTIE II.

*qu'un volcan nouvellement entr'ouvert , vomissant de son sein des rochers calcinés , ensevelit les villes dans des gouffres de flamme ; les peuples , prosternés aux pieds des autels , font ruisselet le sang des victimes.... Aveugles qu'ils sont ! ils pensent apaiser la Divinité en multipliant les sacrileges.*

## X.

*La scene change ; le soleil perce un groupe de nuages malfaisans , épure l'athmosphère & vivifie tous les êtres. A la faveur de sa douce lumière , la robe renaissante de la terre se nuance de mille couleurs , le monde végétal se développe , & toute la création paroît animée. Alors les hommes , dans l'ivresse de leur reconnaissance , osent égorger des animaux paisibles dans les temples des dieux ; ils ne témoignent leur sensibilité qu'en donnant la mort ; & ils font rougir la nature de ses bienfaits.*

## X I.

*Sages de la terre , c'est à vous que ma voix s'adresse : pesez avec moi dans la balance de la raison ,*

*raison, l'intelligence des animaux; vous soupçonneriez que ces êtres, qui ne jouent qu'un rôle subalterne dans votre sphaere, peuvent gouverner un autre monde de l'échelle; vous direz alors que se jouer de leur vie, c'est troubler l'harmonie de l'univers; vous le direz..... & vous deviendrez frugivores.*

## X I I.

*Peuple, dont l'esprit étroit ne voit Dieu que dans les nuages & ne l'entend que dans les éclats du tonnerre, apprends un mystere que l'intelligence suprême m'a dévoilé: rien ne meurt dans le vaste sein de la nature; les êtres matériels croissent, se développent & se métamorphosent; les ames quittent leurs anciennes demeures pour en habiter d'autres, & l'univers s'entretient par les révolutions mêmes qui semblent devoir le dissoudre.*

## X I I I.

*Cet entendement, qui est une portion de l'ame universelle, passe tantôt du corps de l'homme dans celui de la brute, & tantôt du*

**PARTIE II.** *corps de la brute dans celui de l'homme. Prêtre d'un Dieu homicide, comment oses-tu l'interroger dans les entrailles palpitantes d'une génisse ? C'est ta fille que tu déchires avec un fer sacré : homme féroce, que le préjugé & l'exemple ont fait carnivore, tu crois ne manger qu'une huître, un cerf, un agneau, & tu dévores ton amante, ton pere & ton roi.*

## X I V.

*Philosophes, je reviens m'éclairer avec vous ; tous les êtres sont sensibles, mais ils n'ont pas tous le même nombre de sens. Qui sait si dans l'orbe immense que décrit une comete dans l'espace des cieux, elle ne s'approche pas dans son apogée d'un monde habité par des intelligences supérieures à nous ? Donnons-leur douze sens ; elles doivent regarder l'homme, qui n'en a que cinq, comme nous regardons l'atome, qui n'en a qu'un, & peut-être que ces êtres si heureusement organisés ne sont eux-mêmes que des atomes pour les habitans d'un monde plus parfait.*

## X V.

*Le sentiment, en passant du premier terme de l'échelle au dernier, devient sans cesse plus obtus; l'œil ordinaire l'apperçoit dans les végétaux, mais il n'y a que l'œil de l'entendement qui puisse le découvrir sous l'enveloppe grossière des fossiles. Cette dégradation insensible est l'ouvrage de la nature, & il faut être philosophe, soit pour la connoître, soit pour la calculer.*

---

L'HOMME  
SEUL.

## X V I.

*Le zoophyte est un être intermédiaire entre la plante & l'animal; il peut avoir le sentiment de la rose & les organes de l'huître; peut-être aussi qu'il n'y a point de différence essentielle entre l'organisation des deux regnes; Un cancre est à mes yeux un arbre qui vit, & un palmier est un animal qui végete.*

## X V I I.

*Ces êtres qui résistent à l'activité du plus terrible des élémens, & qui répandent sans se consumer une lueur funebre dans la nuit des*

**PARTIE II.** *tombeaux, l'amiante & l'asbeste, remplissent l'intervalle entre les plantes & les minéraux; leurs fibres sensibles s'étendent & se contractent comme les nôtres; ils ont une existence particulière que le plaisir prolonge & que la douleur anéantit.*

## X V I I I.

*Comment peut-on douter de la structure organique des fossiles? un suc actif ne circule-t-il pas dans leurs veines? n'observe-t-on pas d'exactes proportions dans les diverses périodes de leur vie? leurs fibres entrelacées ne forment-elles pas des lames, des houppes & des réseaux? ce sont les différentes combinaisons de cet appareil fibrillaire qui font paroître sur le saphir l'azur qui le décore, qui environnent d'ondes pourprées l'améthyste, & qui donnent à l'émeraude cette lumière vacillante que les yeux perçans découvrent dans notre atmosphère.*

## X I X.

*Si tous les êtres répandus sur ce globe sont*

*sensibles, pourquoi le globe lui-même ne le seroit-il pas? par quelle bizarrerie tout ce qui respire recevroit-il l'existence d'un cadavre? Quoi! la nature, qui a tout fait pour des insectes, se seroit oubliée dans la construction des spheres célestes? Un atome vivroit & le soleil seroit un être mort?*

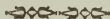
**L'HOMME  
SEUL.**

X X.

*Suivons d'un œil hardi la progression de l'échelle sensible; mesurons, avec le compas de la philosophie, l'intervalle immense que la nature a mis entre les premiers élémens de la matiere. . . . .*

*. . . . .*

Le reste manque dans le texte grec.



## ARTICLE III.

*COMBIEN DE PHILOSOPHES ONT, SANS  
LE SAVOIR, COMMENTÉ LES VERS  
DORÉS DE PYTHAGORE.*

          
PARTIE II

SI le législateur de l'Inde pouvoit renaître parmi nous, il faudroit ajouter à ses douze surprises, celle de voir avec quelle facilité son systême a germe dans les cerveaux de nos philosophes.

Cependant nos physiciens ne connoissoient pas les vers dorés que je viens de traduire : l'exemplaire grec de ce fragment étoit unique, ainsi que l'exemplaire hébreu du pentateuque, qu'on trouva au fond d'un coffre, sous Josias, petit roi de cette Hershalaïm dont nous avons fait Jérusalem.

Si donc un membre de la société royale de Londres & un gymnosophe de l'Inde, vivant à trois mille ans d'intervalle l'un de l'autre, se réunissent dans une opinion, il faut bien que



cette opinion ne soit pas tout-à-fait le dernier période de l'extravagance humaine, comme on l'a infinué dans les feuilles antilittéraires des Fréron, des Mercier, des Sautereau, & d'autres Aristarques obscurs de ce siècle, qui ont plus d'un motif, je ne dis pas pour mépriser, mais pour détester les philosophes.

---

L'HOMME  
SEUL.

Dans la foule des autorités qu'on peut citer à l'appui des vers dorés de Pythagore, je ne choisirai qu'un petit nombre des plus décisives, que je rapporterai à la strophe correspondante du fragment; & je ferai court, soit parce que je suis de mon siècle, soit parce que je ne commente pas Aristote.



REMARQUE SUR LA QUATRIEME STROPHE. --- L'opinion de l'ame universelle semble le centre de ralliement des anciens & des modernes: j'en ai donné une foule de preuves au premier chapitre de ce livre: ajoutons que cette idée, si faite pour le climat fortuné de l'Indostan, a germé jusques dans les landes fau-

PARTIE II.

vages de l'Amérique. Des caciques du nouveau monde, qui parurent à Londres du tems d'Addiflon, affurerent que leurs compatriotes animoient non-seulement les brutes, mais encore les végétaux & les fossiles (\*): voilà pourquoi ils déifioient des arbres & des rochers; & qui fait si ce dogme, mal entendu, n'a pas donné, sur toute la terre, naissance au polythéisme?

Marc-Aurele croyoit aussi à l'ame universelle: il supposoit que toutes les intelligences faisoient partie d'un même élément intellectuel, comme toutes les eaux répandues sur la surface du globe appartiennent au fluide aqueux (\*\*). Ainsi le plus grand peut-être des théistes se réunissoit en ce point avec l'adorateur vulgaire des idoles.

Un moine du seizieme siecle, que l'inquisition tint en prison vingt-cinq ans parce qu'il n'avoit pas sa physique, Campanella, homme célèbre de son tems, mais aujourd'hui très-oublié, fit

---

(\*) Voyez *Spechtoteur*, tome I, disc. 43.

(\*\*) *Réflex. de Marc-Aurele*, lib. IX, cap. VIII.

un livre qui a pour titre, *de sensu rerum*, & dont le but est de faire partager la sensibilité à tous les êtres: voici à peu près comment il raisonnoit, du moins autant qu'on peut en juger au travers du galimathias théologique dont il enveloppe sa doctrine.

---

L'HOMME  
SEUL.

Les propriétés d'un effet doivent se trouver dans sa cause; nous voyons que l'animal est sensible: la sensibilité doit donc exister dans les élémens de la matiere.

Ce qu'on appelle instinct n'est que l'impulsion de la nature qui fait éprouver un sentiment; & si tous les êtres ont une sorte d'instinct, ils ont tous aussi une sorte de sentiment.

Le monde peut être considéré comme un grand animal: & qu'on ne dise pas que cet animal est insensible parce qu'il n'a point les membres de l'homme; ses mains sont les rayons de lumiere qui émanent de sa substance; ses pieds sont l'athmosphere avec lequel chaque planete roule dans l'espace, & ses yeux sont les étoiles du firmament.

## PARTIE II.

REMARQUE SUR LA CINQUIÈME STROPHE. --- Il y a sans doute de grandes restrictions à mettre dans le système de la hiérarchie des êtres ; car il y a un intervalle infini entre Dieu & ce qui ne l'est pas ; mais il ne s'agit ici que d'examiner si cette idée sublime , née avec Pythagore , est morte avec ce grand homme.

Il faut d'abord mettre au rang des partisans de l'échelle tous ceux qui admettent l'âme universelle ; cette dernière idée est le germe de la première , & la seconde en est le développement.

Suivant ce principe , presque toute l'antiquité a admis la hiérarchie des êtres : car presque toute l'antiquité n'a pensé que d'après Pythagore , comme nos ancêtres ne pensoient que d'après Aristote.

Descartes , qui avoit assez de génie pour opérer une révolution parmi les êtres pensans , crut avoir renversé le grand principe de l'échelle aussi aisément qu'il avoit détruit le système des entéléchies. Voyons si son triomphe est com-

plet, & si le phénix, brûlé dans le siècle passé, n'est pas dans celui-ci né une seconde fois de sa cendre.

**L'HOMME  
SEUL.**

Le génie le plus universel du siècle dernier, l'étonnant Leibnitz, s'exprime ainsi : « Les hommes tiennent aux animaux, ceux-ci aux plantes, & celles-ci aux fossiles. . . . Il est nécessaire que tous les ordres des êtres naturels ne forment qu'une seule chaîne, dans laquelle les différentes classes tiennent étroitement, comme si elles en étoient des anneaux. (\*) »

Le philosophe systématique qui a applati les poles de la terre, dit dans son essai de cosmologie : --- « Auparavant toutes les especes formoient une suite d'êtres qui n'étoient que les parties contiguës d'un tout ; chacune, liée aux especes voisines dont elle ne différoit que par des nuances insensibles, formoit entr'elles

---

(\*) Lettre à M. Hermann. Voyez l'appel au public de M. Kœnig. Lisez aussi ses nouveaux essais sur l'entendement humain, page 440.

---



---

**PARTIE II.** » une communication qui s'étendoit depuis la  
 » premiere jusqu'à la derniere. (\*) » --- Jus-  
 qu'ici Maupertuis est d'accord avec Pythagore;  
 mais pour ne point choquer les adverfaires de  
 ce légiflateur de l'Inde, il ajoute que cette hyé-  
 rarchie primitive ne fubfifte plus, & que l'ap-  
 proche d'une comete a rompu l'échelle. --- Ces  
 cometes, depuis un fiecle, ont fait naître bien  
 des paradoxes.

Le Pline de la France a ajouté de nouvelles  
 idées au fyftême de l'échelle. --- « La nature  
 » descend par degrés infenfibles, de la créature  
 » la plus parfaite, jusqu'à la matiere la plus  
 » informe, & de l'animal le mieux organisé,  
 » jusqu'au minéral le plus brut: ces nuances  
 » imperceptibles font le grand œuvre de la  
 » nature . . . . comme elle marche par des gra-  
 » dations inconnues, elle ne peut fe prêter  
 » aux divifions des méthodes arbitraires . . . .  
 » elle descend infenfiblement de l'animal qui  
 » nous paroît le plus parfait, à celui qui l'eft le

---

(\*) Œuvres de Maupertuis, tome I, page 72.

» moins, & de celui-ci au végétal : le polype  
 » d'eau douce sera, si l'on veut, le dernier des  
 » animaux & la première des plantes. . . . La  
 » nature est une puissance qui embrasse tout,  
 » & qui anime tout : le tems, l'espace & la  
 » matière sont ses moyens ; l'univers, son  
 » objet ; le mouvement & la vie, son but ; les  
 » phénomènes du monde, ses effets. . . . Quand  
 » on passe de ce qui vit à ce qui végète, on  
 » voit le plan de la nature, qui d'abord n'étoit  
 » varié que par nuances, se déformer par  
 » degrés, & quoiqu'altéré dans toutes ses par-  
 » ties extérieures, conserver néanmoins le  
 » même fond & le même caractère. (\*)

Charles Bonnet, à qui l'âme & la nature  
 doivent tant, est un des plus vifs partisans de  
 la grande loi de continuité : « Tout est systé-  
 » matique dans l'univers ; tout y est combi-

---

L'HOMME  
SEUL.

---

(\*) Ce passage est formé de plusieurs textes de l'Histoire naturelle. Voyez tome I, de l'édition in-12, pages 17 & 18 ; tome III, page 11 ; tome XXIV, première vue de la nature ; & tome XXVIII, page 42.

PARTIE II. » naïson , rapport , liaison , enchaînement ; il  
 » n'est rien qui ne soit l'effet immédiat de  
 » quelque chose qui a précédé , & qui ne dé-  
 » termine l'existence de quelque chose qui sui-  
 » vra . . . les différens êtres propres à chaque  
 » monde peuvent être envisagés comme autant  
 » de systêmes particuliers , liés à un systême  
 » principal par divers rapports ; & ce systême  
 » est enchaîné lui-même à d'autres systêmes  
 » plus étendus , dont l'ensemble compose le  
 » systême général . . . il n'est point de sauts  
 » dans la nature , tout y est gradué & nuancé.  
 » Si entre deux êtres quelconques il existoit un  
 » vuide , quelle seroit la raison du passage de  
 » l'un à l'autre ? . . . . Le polype enchaîne le  
 » végétal à l'animal , l'écureuil volant unit l'oi-  
 » seau au quadrupede , le singe touche au qua-  
 » drupede & à l'homme . . . toutes les échelles  
 » de chaque monde ne composent qu'une seule  
 » suite qui a pour premier terme l'atome , &  
 » pour dernier le plus élevé des chérubins. » (\*)

---

(\*) *Contemplation de la nature*, par C. Bonnet, tome I, pages 16 --- 18 --- 28 & 29.



Cette pyramide philosophique n'est gâtée que par le *chérubin*, qui en fait le couronnement.

---

L'HOMME  
SEUL.

L'ingénieux le Cat, l'homme qui a expliqué avec le plus de sagacité le mécanisme de l'homme, s'exprime ainsi : « Puisque la nature » ne fait rien par sauts, elle garde dans l'ordre » des êtres la même progression insensible » qu'elle observe dans toutes ses opérations ; » elle a établi, depuis la pierre la plus brute » jusqu'à la créature la plus sublime, une » échelle.... & par ces nuances elle a intro- » duit l'harmonie dans un univers tout rempli » de parties discordantes. (\*) »

L'auteur éloquent de l'Essai de psychologie promène ainsi sa vue perçante & rapide sur l'échelle des êtres. --- « L'univers est l'assem- » blage des êtres créés... chaque être est un » système particulier qui tient à un autre sys- » tème particulier ; une roue qui s'engraine » dans une autre roue : l'assemblage de toutes

---

(\*) Voyez *Traité du mouvement musculaire, de la sensibilité, &c.* par le Cat, article III, page 54.

**PARTIE II.**

» ces roues compose la grande machine de  
 » l'univers . . . les bitumes & les soufres lient  
 » les terres aux métaux ; les vitriols unissent  
 » les métaux aux sels ; les crySTALLISATIONS tien-  
 » nent aux sels & aux pierres ; les amiantes for-  
 » ment une sorte de liaison entre les pierres &  
 » les plantes ; le polype unit les plantes aux  
 » insectes, le ver à tuyaux semble conduire  
 » des insectes aux coquillages ; la limace tou-  
 » che aux coquillages & aux reptiles ; le fer-  
 » pent d'eau forme un passage des reptiles aux  
 » poissons ; la macreuse est un milieu entre le  
 » poisson & l'oiseau ; la chauve-fouris enchaîne  
 » les oiseaux avec les quadrupedes ; le singe  
 » donne la main aux quadrupedes & à l'hom-  
 » me . . . Ainsi la grande échelle traverse  
 » tous les mondes , & va se perdre près du  
 » trône de Dieu. » (\*)

Enfin, un philosophe qui a surpris plus d'une fois la nature dans le secret de ses opérations,

---

(\*) *Essai de psychologie*, ou considérations sur les opérations de l'ame, &c. page 193 --- 194 --- 364 & 365.

à consacré le premier livre de son traité de l'animalité à prouver la gradation naturelle des êtres, & les loix de cette gradation : « Il n'y » a, dit-il, qu'un seul acte dans la nature, » dans lequel rentre tous les événemens ; un » seul phénomène, dont tous les phénomènes » sont des parties liées ; en un mot, un seul être » prototype de tous les êtres . . . Cette grande » & importante vérité est la clef du système » universel & la base de toute vraie philosophie ; mais elle a à lutter contre la prévention & la stupidité du vulgaire, qui la rejette » sans examen, qui l'examineroit sans la comprendre, qui peut-être la comprendroit & ne l'admettroit pas ; elle a aussi à combattre » l'acharnement des hommes persécuteurs qui, » comme un essaim d'insectes importuns, » volent sur les pas du génie pour le troubler » dans ses sublimes travaux. » ( \* )

Je ne cite que les philosophes connus, & même je ne les cite pas tous ; je ne voulois que

---

(\*) De la nature, tome IV, pages 17 & 20

**PARTIE II.** montrer combien l'Europe est encore pythagoricienne, malgré les petites idées des persécuteurs, les sophismes de Descartes & le mépris du peuple pour Pythagore.



REMARQUE SUR LA SIXIEME STROPHE.

--- « Toutes les parties de la matiere peuvent  
 » s'animaliser . . . la vie est la perfection de la  
 » nature ; elle n'a point de parties qui n'y ten-  
 » dent & qui n'y parviennent par l'organisa-  
 » tion . . . Vivre dans une pierre, un insecte,  
 » un homme, ne signifie rien de différent :  
 » mais cet acte est plus parfait à proportion de  
 » la structure des organes. » -- Voyez *Dissertations mêlées sur divers sujets importans*, édition de 1740, page 254.



REMARQUES SUR LES QUINZIEME ET SEIZIEME STROPHES. --- Il ne faut qu'ouvrir un livre moderne de botanique, pour se convaincre de l'animalité des plantes : on trouve à chaque page des démonstrations de cette

vérité dans l'anatomie des plantes de Grew, dans la statique des végétaux, dans les œuvres de Campanella (\*), dans l'ame des plantes du docteur Dëdu, dans le voyage du Levant de Tournefort, dans la contemplation de la nature de Charles Bonnet, dans les œuvres des Malpighi, des Juffieu, des Adanson, &c. On se pënetre encore plus de ce grand principe, quand on n'a d'autres livres que le spectacle de la campagne.

~~LE~~  
L'HOMME  
SEUL.

Il faut se placer soi-même au dernier degré de l'échelle animale, pour douter de l'animalité des végétaux.

Les plantes ont les deux sexes; elles sont vivipares & ovipares.

(\*) Voyez comment ce bon moine est traité par le médecin Duval, pour avoir deviné Pythagore. --- Ce philosophe, nommé Campanella, ou Clochette (je me sers des expressions du docteur), ce vil Marfyas, ce Pygmée, ce Dave, ce Phaëton, ce hibou, ce Zoïle, qui s'éleve contre le sage Aristote, c'est-à-dire, contre l'Apollon, l'Ædipe & le soleil de la philosophie. --- Voyez *Curios. de la nature*, par l'abbé de Vallemont, tome I, page 32.

---

 PARTIE II.

Elles se nourrissent en pompant la nourriture par les pores de leurs racines. L'homme n'a qu'une bouche, mais un cedre en a des millions.

La seve, qui leur tient lieu de sang, circule chez elles dans des parties analogues à la grande artere & à la veine cave.

L'animal végétant s'accroît par le développement finement gradué de toutes ses parties; quand il cesse de s'accroître il dépérit, & voilà sa vieillesse.

La plante a ses maladies comme nous, telles que des engorgemens de visceres, des tumeurs, des paralyties, &c. Les fucs malfaisans de la terre, les vapeurs malignes, les corps hétérogenes la blessent, & la nature la guérit.

Les végétaux subissent des variations suivant les climats qu'ils habitent; les plantes des dunes font toujours des pygmées, comme les habitans de la zone torride font toujours des negres.

Il y a des sensitives qui dorment dans un tems d'orage, & qui se réveillent avec la sérénité des cieux.

Quel est le caractère de l'animal qui ne convienne pas à la plante ? Naturalistes , épuisez vos expériences physiques , combinez tous vos systèmes , vous ferez toujours obligés de convenir que le philosophe qui met ses roses au rang des êtres sensibles , mérite bien la peine d'être réfuté.

---

L'HOMME  
SEUL.

Un ancien a défini la plante un animal enraciné ; un moderne l'a comparée à l'aiguille d'une horloge qui parcourt d'un mouvement insensible tous les points du cadran. L'élève de Descartes peut à la rigueur n'avoir pas tort ; mais sûrement le disciple de Pythagore n'est pas un insensé.



REMARQUE SUR LA DIX-SEPTIEME STROPHE. --- Outre l'amiante & l'asbeste , il y a une plante fossile qu'on nomme le nostoch , qui végete sensiblement , mais qui est dénuée de branches , de tige & de feuillages. Voyez *Observat. sur la végétation du nostoch* , par M. de Réaumur ; Hist. de l'ac. roy. des sciences.

**PARTIE II.** ces, année 1722. --- Il y a peut-être dans l'échelle de la nature plus de degrés entre le noftoch & la fenfitive, qu'il n'y en a entre l'homme & le noftoch.



REMARQUE SUR LA DIX-HUITIEME STROPHE. --- Le célèbre Tournefort foupçonna la végétation des foſſiles, en viſitant la grotte d'Antiparos. *Voy. du Levant*, tome II. Wallerius a confirmé cette vérité dans ſa Minéralogie; Henekel, dans ſa Pyritologie; & Colonne, dans ſes Principes de la nature. Les phyſiciens qui ont fait du regne minéral un amas de décombres, ont mal vu, ou ont répété ceux qui n'avoient rien vu.

L'auteur de l'hiſtoire des *Cauſes premières* eſt bien plus hardi que les naturaliſtes que je viens de citer. *La pierre*, dit-il, *qui ſe détache de la montagne, m'étonne ſi elle connoît les loix qu'elle ſuit en tombant; elle m'étonne encore plus, ſi elle les ignore.* Hiſt. des Cauſes premières, page 2.



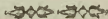
Quand Buffon a dit, *Hist. nat.* tome III de l'édit. in-12, que le minéral étoit une matiere brute, n'agissant que par la contrainte des loix de la mécanique, fans organisation, & faite pour être foulée aux pieds par les hommes & par les animaux, un phyficien de la nature a demandé à ce philosophe ce que c'étoit donc que la vertu attractive de l'ambre & de l'aimant ? pourquoi certains fossiles transparens pouvoient électriser les corps ? comment les métaux, &c. *De la nature*, tome IV, part. VII, liv. VI, ch I.

Buffon n'a point répondu à ces difficultés ; & qui pourroit y répondre ? Il y a une époque de puberté, & une autre de vieillesse pour les fossiles ; la dissolution est le terme de leur vie, comme elle est celui des animaux : ils se multiplient aussi ; mais on ne fait encore par quelle voie. Qui sait si dans la suite on ne découvrira pas des cailloux mâles, de l'or femelle, & des diamans hermaphrodites ?



~~REMARQUE~~  
 PARTIE II. REMARQUE SUR LA DIX-NEUVIÈME  
 STROPHE. --- Les Egyptiens firent de la vie  
 & de l'intelligence des astres, un dogme de leur  
 doctrine exotérique, & encore aujourd'hui les  
 sectateurs arabes du zabianisme ont la même  
 croyance.

Platon, Zénon & Thalès regarderent le  
 monde comme un grand animal; le peuple  
 abusa de ce principe pour adorer les astres;  
 mais le polythéisme n'est point le crime de la  
 philosophie. S'il est vrai que l'intérieur de la  
 terre soit un mélange régulier de divers fossiles;  
 si l'on découvre sur sa surface un système de  
 solides & de fluides; s'il y a quelque analogie  
 entre les marées de l'océan & l'équilibre des  
 liqueurs dans le corps humain; si . . . . en  
 vérité, je ne puis mieux faire que de finir comme  
 Pythagore.



## CHAPITRE XI.

## DES SENS.

L'HOMME communique par ses sens externes à la nature, & par ses sens internes à tout le système des êtres, soit physiques, soit intellectuels.

---

L'HOMME  
SEUL.

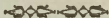
Toutes les idées viennent des sens & doivent leur origine à l'ébranlement des nerfs ; mais les petites cordes homogènes qui composent le tissu nerveux, n'ont pas toutes la même forme ; les unes sont toujours tendues avec force, les autres ne sont pas en état d'exécuter beaucoup de vibrations ; il y en a qui s'éloignent beaucoup du sensorium, & d'autres dont le prolongement ne s'étend pas au-delà du cerveau ; leur assemblage forme tantôt des faisceaux, tantôt des houpes, des lames & des pyramides ; l'uniformité est dans les élémens qui les composent ; & la variété dans leur configuration.

Toute la structure organique de l'homme peut

**PARTIE II.** donc s'expliquer par le mécanisme des fibres ; si cette partie du cerveau où réside particulièrement le sentiment étoit diaphane, le philosophe observeroit toutes les gradations des fureurs de l'amour dans la tête de Médée, & peut-être toute la combinaison des idées qui ont fait naître le Paradis perdu, dans celle de Milton.

Si l'homme avoit reçu de la nature un plus grand nombre de sens, cette multiplicité d'organes changeroit peut-être la nature de ses jugemens ; elle étendrait aussi la sphere de ses connoissances ; qui fait si, avec douze sens, nous ne pourrions pas pénétrer dans l'essence des choses ?

Ne desirons pas de nouveaux organes, parce qu'alors il faudroit changer le monde que nous habitons ; songeons qu'avec nos cinq sens, notre froide imagination & nos petites passions, nous pouvons embraser la terre, & en faire le tombeau des hommes.



## ARTICLE PREMIER.

## DES SENS EXTERNES.

**M**ALEBRANCHE est bien éloquent, quand il parle contre les sens, & qu'il fait la fatyre de l'imagination; mais la *Recherche de la vérité* n'est point mon livre, parce qu'on n'y voit que sous une face défavantageuse, des organes qui sont autant la base de nos connoissances, que l'instrument de nos erreurs; il étoit si aisé à son auteur d'être à-la-fois éloquent & philosophe!

Admirons Malebranche, lisons son livre & étudions après lui la théorie des sens.

## I.

**LE TACT.** — C'est celui de nos organes, dont l'empire est le plus étendu; il semble même que la vue, l'ouïe, le goût & l'odorat ne soient que le tact diversément modifié.

Un nombre prodigieux de fibres qui se ramifient à l'infini, forment sur la surface du corps humain, l'organe du toucher; elles composent

---

L'HOMME  
SEUL.

PARTIE II.

les trois membranes qu'on nomme l'épiderme, le réticule & la peau; & leur ébranlement, transmis au sensorium, produit ces deux grands mobiles de la vie qu'on nomme le plaisir & la douleur.

Le toucher n'est proprement qu'un contact de superficie; si la glace contracte les fibrilles de la peau, il en résulte la sensation du froid; si les rayons du soleil les dilatent, il en résulte le sentiment de la chaleur; une pression douce & uniforme de l'atmosphère ouvre l'ame aux impressions de la volupté, & une espèce de spasme dans le tissu nerveux, occasionne en elle la terreur & le frissonnement. Si la nature nous ôtoit l'organe du tact, nous cesserions d'être hommes, nous ne serions pas même dans la classe des animaux.

L'homme paroît l'être le plus sensible au contact des corps; voilà pourquoi le physique de l'amour a tant d'attraits pour lui: les animaux engendrent; mais l'homme seul fait jouir.

L'organe du toucher réside particulièrement

dans la main ; c'est la partie de notre corps la plus flexible , & celle qui se prête le plus facilement aux divers caprices de la volonté ; s'il étoit possible d'en augmenter les articulations , par exemple , d'avoir une main composée de dix doigts , je ne doute pas qu'on ne fortifiât dans son ame le principe du sentiment. Il y a dans Berlin une famille de sexdigitaires (\*) ; les personnes qui la composent , doivent , toutes choses égales d'ailleurs , avoir plus de sensations , de douleur & de plaisir que le reste des hommes.

Les femmes en qui la nature , l'éducation & la coquetterie concourent à donner la plus grande finesse à l'organe du toucher , sont en général plus sensibles que les hommes ; leurs fibres se contractent & se dilatent aux plus légères impressions des corps ; il y en a qui sont ivres d'amour , lorsque leur amant n'est encore qu'un philosophe.

L'élève de la nature ne sauroit trop s'appli-

---

L'HOMME  
SEUL.

---

(\*) Voyez *Œuvres de Maupertuis* , tome II , page 275.

~~\_\_\_\_\_~~  
PARTIE II. quer à perfectionner en lui l'organe du tact, qui étend la sphere de ses connoissances, qui rectifie les erreurs des autres sens, & répand quelques rayons de bonheur au travers des ombres de la vie; la nature conduit à cette maxime, & la nature est le premier des législateurs.

L'usage des bains, un travail modéré, & sur-tout la propreté, conservent sur le corps humain l'ouvrage de la nature; les hommes qui la contredisent, sont pour le philosophe un objet de pitié; voyez les sauvages & les Fanatiques, les Kalmouques & les Cénobites; leur corps devient hideux & leur esprit stupide: on diroit qu'ils se tourmentent pour devenir des monstres.

Le tact peut devenir si parfait, qu'il dédommage quelquefois les aveugles de la perte de la lumière; le fameux mathématicien Saunderfont avoit deux yeux d'une nouvelle espece, qu'il s'étoit lui-même donnés, sa main & son intelligence. (\*)

---

(\*) Les physiciens rapportent une foule d'exemples;



Mes principes ne tendent point à justifier ces hommes frivoles qui, avec une ame foible & des organes éteints, cherchent par le secours de l'art à rappeler une sensibilité qui leur échappe, se font un tact factice pour remplacer celui de la nature, & meurent tous les instans où ils cessent de jouir.

Je serois également criminel & inconséquent, si en traitant de la nature, j'apprenois à en abuser.

## I I.

L'ODORAT. --- Il est étonnant que les phy-

---

qui prouvent qu'on peut suppléer par le tact à la perte de la vue. Un organiste de Hollande devenu aveugle, continua à donner des leçons de clavessin ; il acquit l'habitude de distinguer au toucher les différentes especes de monnoie, les couleurs mêmes des cartes n'échappoient pas à sa pénétration ; on le regardoit comme un joueur redoutable, & il auroit pu défier le fameux chevalier de Grammont. *Observ. de physique, tome II, page 214.*

Le sculpteur Ganibufius de Volterre, l'emportoit encore sur l'organiste Hollandois ; car il suffisoit à cet artiste aveugle de toucher un objet, pour faire ensuite une statue d'argile qui lui étoit parfaitement ressemblante. *Traité des sens de le Cat, page 11.*

**PARTIE II.**            fiologistes aient dédaigné de faire de cet organe l'objet de leurs recherches ; il est doué d'une sensibilité bien plus exquise que celui du goût , & on diroit que la nature ne l'a placé auprès du palais que pour en rectifier les erreurs.

Le sens de l'odorat , beaucoup plus subtil dans certains animaux domestiques que dans l'homme , est peut-être la base de leur fidélité : le singe qui a cet organe très-sensible , reconnoît une femme sous quelque forme qu'elle se déguise ; & qui fait si l'habitude de vivre avec l'espece humaine ne lui apprendroit pas , comme à un ancien philosophe grec , à distinguer une vierge , de la fille qui est devenue mere ?

On ne peut douter qu'il ne parte de tous les corps animés des émanations qui ont plus ou moins d'analogie avec le fluide nerveux qui vivifie nos organes , & ce n'est que par-là que le physicien explique le phénomène étonnant des sympathies & des antipathies.

En général , les corpuscules qui émanent des parfums agissent sur les lames nerveuses qui  
tapissent

tapissent la partie supérieure du nez, & l'ébranlement des lames se communique jusqu'au siege du sentiment; tel est le mécanisme de cet organe.

Il est singulier que dans les animaux la sensibilité réside presque toute entière dans l'odorat; un chien de chasse avec son museau voit les objets qui ne sont plus, & favoure ceux qu'il n'est plus à portée d'atteindre; c'est un triple organe qui lui tient lieu de nez, de bouche & de main; il n'en est pas de même de l'homme; son tact est excellent, mais son odorat est de la plus grande foiblesse (\*); les naturalistes ont

---

(\*) Le principe qu'on établit ici souffre cependant des exceptions: M. le Cat, dans son *Traité des sens*, rapporte plusieurs exemples qui prouvent que l'odorat dans les hommes peut quelquefois atteindre la perfection de celui des animaux.

On a vu des negres aux Antilles, qui suivoient les hommes à la piste comme des chiens de chasse, & qui distinguoient très-bien les voies d'un blanc de celles d'un Africain.

Le chevalier Digby fait mention d'un enfant élevé dans les bois, qui avoit acquis tant de finesse dans l'odorat, qu'il distinguoit par cet organe l'approche de

## PARTIE II.

trouvé la raison de ce phénomène ; le sentiment de l'homme est dans le tact, parce qu'il a plus besoin de connoître que d'appéter ; celui de l'animal est dans l'odorat, parce qu'il a plus besoin d'appéter que de connoître.

La nature ne veut point que l'homme épuise sa sensibilité par l'usage de ces parfums factices, que le luxe a inventés pour les personnes qui ne savent pas jouir ; ces femmes qui marchent toujours enveloppées d'une atmosphère odoriférante, sont bientôt mortes pour les parfums

l'ennemi ; dans la suite ayant changé de manière de vivre, cette grande sensibilité souffrit des altérations ; cependant long-tems après, s'étant marié, il distinguoit encore fort bien sa femme d'une autre, en la flairant ; son nez, pendant la nuit, lui tenoit lieu de la vue.

Un religieux de Prague, dont il est parlé dans le *Journal des savans* de 1684, prête encore plus à l'étonnement des philosophes ; non-seulement il connoissoit les personnes qui venoient le voir en les flairant ; mais ce qui est encore plus extraordinaire, il distinguoit une fille d'une femme, & une personne chaste d'une autre qui ne l'étoit pas. Ce moine avoit commencé un *Traité des odeurs* quand il mourut, & sûrement il n'y avoit personne sur la terre, qui fût plus en état que lui de l'exécuter.

de la nature ; un parterre n'est plus pour elles qu'un tableau heureusement dessiné, & la campagne ne leur paroît qu'un bizarre assemblage de végétaux & de décombres.

Il y a environ un siecle qu'on a apporté dans l'Europe l'usage d'une poudre corrosive, (\*) qui déssèche la membrane olfactoire, intercepte le cours des humeurs, & peut-être tend à vitrifier l'entrée du cerveau ; c'est le luxe qui originairement a introduit cette poudre, & le luxe n'est pas la nature.

Le tabac, comme l'anacarde de Pythagore, se prend quelquefois pour donner un nouveau ressort aux sens & à l'intelligence ; mais cette propriété même en rend le fréquent usage dangereux ; il en est alors de lui comme de ces liqueurs fortes, qui ouvrent l'entendement pendant quelques heures, pour rendre stupide toute la vie.

---

(\*) M le Cat, un des philosophes dont le suffrage en cette matiere est du plus grand poids, dit que le tabac n'exhale qu'une odeur ammoniacale & venimeuse. Voyez *Traité des sens*, page 35.

---

---

**PARTIE II.**

**LE GOUT.** --- Cet organe a beaucoup de rapport avec celui du toucher ; il a ses papilles nerveuses , mais plus saillantes , plus épanouies & par conséquent plus analogues au principe de la sensibilité ; le goût n'est à nos yeux que le tact perfectionné.

Les fels font un des principes matériels des saveurs ; ils servent par leurs pointes aiguës à crisper les fibres , à les contracter & à les brûler ; ils déchireroient bientôt tout le tissu nerveux , si les corpuscules balsamiques des huiles ne prévenoient à chaque instant ses blessures.

Le goût est l'organe qui contribue le plus au bonheur de tout ce qui respire ; on conçoit très-bien l'existence d'un être sourd , aveugle , & privé de l'ouïe & du toucher ; mais si , avec l'usage de ces quatre sens , la nature lui refusoit un palais , un sentiment vague d'ennui s'empareroit de son ame dès le premier instant de sa naissance ; la douleur lui succéderoit , & quand l'animal ne pourroit plus supporter le senti-

ment pénible de l'existence, il cesseroit d'être.

La nature qui a fait de l'organe du goût le principe de l'existence animale, y a attaché la plus grande jouissance; quand l'aiguillon de la faim se fait sentir, on devient insensible aux parfums des fleurs, aux concerts, aux spectacles, aux plaisirs mêmes du toucher; un fruit alors devient d'un prix inestimable, & l'ame est toute entiere dans le palais qui le savoure.

Plus les voluptés que le goût fait naître sont intimes, plus il est aisé d'en abuser: l'homme, qui ne fait point commander à lui-même, épuise la sensation du plaisir, jusqu'à ce qu'elle se transforme en douleur; pour le sage, il jouit peu pour jouir long-tems; il sort toujours de table avant que son appétit soit rassasié.

Rendons justice à notre siècle; on abrège dans le monde l'intervalle immense des repas, on n'envie plus les exploits de glotonnerie que l'antiquité rapporte de Milon & de Vitellius; mais ce vice est remplacé par un autre moins sensible & plus dangereux; la substance d'un

~~particuliers~~  
 PARTIE II. service entier se trouve aujourd'hui réunie dans un seul plat : à force de perfectionner l'affaisonnement des mets, on altere leur nature, & il se trouve qu'une heure de plaisir équivaut à un jour de jouissance.

L'homme de la nature, satisfait des alimens simples qu'elle lui procure, laisse l'homme du monde s'empoisonner noblement dans ses repas de Trimalcion, tourmenter son palais pour lui donner de l'activité, & accélérer sa mort par les moyens mêmes qui étoient destinés à la prévenir.

## I V.

L'OUÏE. --- On peut regarder l'intérieur de l'oreille comme un écho où le son se réfléchit, ou si l'on veut, cet organe est une espee de claveffin, dont le labyrinthe & le limaçon forment la base; ses rubans sonores représentent les cordes isocrones de l'instrument, & les colonnes d'air qui pénètrent dans le tympan, sont les sautereaux qui les mettent en jeu; dès que le nerf auditif est ébranlé, l'ame entend des



sons & s'ouvre au plaisir de l'harmonie.

L'ouïe est bien plus nécessaire à l'homme qu'aux animaux, parce que dans le premier elle est essentiellement liée à l'organe de la parole; un sourd de naissance est toujours muet; il ne peut ni s'instruire des pensées de ses égaux, ni leur communiquer les siennes; il est toujours seul au milieu de la multitude; c'est un individu borné à la vie animale, & qui n'a presque jamais d'existence intellectuelle.

L'organe de l'ouïe est une des causes physiques de notre félicité; je plains les peuples qui habitent les environs des cataractes du Nil ou du faut de Niagarat; ils doivent avoir moins d'intelligence que nous, ou plus de pente vers le suicide.

Les anciens étoient si persuadés que la mélodie est un des plaisirs les plus purs de la nature, que les législateurs firent entrer des préceptes de musique dans les codes qu'ils donnerent aux nations (\*); les magistrats de

---

(\*) « Un musicien, dit Platon, vous apprendra quels

PARTIE II.

quelques villes grecques s'intéressoient à l'addition de quelques cordes dans une lyre, comme Philippe II à la découverte d'une mine du Potofi ; on croyoit alors assez unanimement qu'un musicien devoit être plus intrépide, plus généreux & plus sensible qu'un homme qui n'avoit point d'oreille.

La musique n'opere plus parmi nous les prodiges qu'elle opéroit chez les Grecs & chez les Orientaux ; malgré leur talent, Jarnowich ou Viotti, le violon à la main, n'appaiseroient pas des émeutes populaires, ne fléchiroient pas des tyrans, ne calmeroient pas des frénétiques, & ne rappelleroient pas des mourans des portes du tombeau. Qui a pu produire cette singulière dégradation ? Vient-elle de ce que nous n'avons plus les lyres d'Athenes, les nables de Sidon,

---

» font les sons capables de faire naître l'audace & la  
» modestie, la bassesse de l'ame & la magnanimité. »  
*Republ liv. III.*

Ce musicien, s'il existoit ailleurs que dans la République de Platon, mériteroit de devenir le législateur des hommes.

& les cistres dorés de Memphis ? La musique de Gretry, de Piccini & de Pergolese est-elle inférieure à celle de Therpandre & d'Arion ? ou enfin y auroit-il dans l'espece humaine une tendance graduée vers l'insensibilité qui, portée dans un certain nombre de siècles à son dernier période, annoncera notre destruction ?

La musique fera toujours chere à l'éleve de la nature ; il la fera servir à perfectionner l'organe de l'ouïe, à rétablir la sérénité dans son ame, & à bannir l'ennui, qui est pour l'être qui pense, un mal égal à la douleur.

La musique est, dans l'entendement des Traëtta & des Paësiello, un ressort propre à tendre le génie ; c'est un talent aimable pour les artistes, & une source de félicité pour le genre humain.

## V.

LA VUE. --- Il y a des faisceaux de fibres rassemblés dans toute l'étendue de la retine & du nerf optique ; il est probable que chacun de ces faisceaux est composé de fibrilles analogues

---

L'HOMME  
SEUL.

~~aux sept couleurs primitives de la lumière ; si~~  
**PARTIE II.** quelque rayon vient frapper l'organe, le sensorium est ébranlé, & l'ame n'est plus dans les ténèbres.

Newton a appris au sage de la nature à perfectionner sa vue, en ne croyant donner qu'une théorie sur les phénomènes de la vision : ce grand homme a trouvé l'art de décomposer un rayon solaire, il a calculé comment le fluide lumineux traverse en moins de huit minutes trente-trois millions de lieues ; il a rectifié l'optique erronée de Descartes & de Malebranche, & la morale n'est pas tout-à-fait étrangère au service que ce philosophe a rendu à la physique.

L'œil matériel a beaucoup de rapport avec celui de l'entendement ; depuis qu'avec le secours du microscope, le naturaliste est descendu dans l'abîme des infiniment petits, le voile qui cachait à sa raison un nouvel univers, s'est dissipé, & ses idées sont devenues grandes, comme les opérations de la nature.

Il est d'aurant plus nécessaire de perfectionner en nous l'organe de la vision, que par lui-même, il égare autant qu'il éclaire; ce sens nous trompe sur l'étendue des corps, sur leur figure, sur la vitesse de leur mouvement, sur leur distance & sur leurs propriétés; il est l'origine d'une multitude d'erreurs physiques & morales, & il devient vraiment utile au bonheur de l'homme que quand il est rectifié par le toucher, & guidé par la raison.

L'usage immodéré des plaisirs affoiblit étrangement la vue; les capitales de l'Europe sont pleines de jeunes aveugles qui, n'ayant ni le génie d'Homere, ni les talens de Saunderson, sont bien loin de rougir des secours qu'ils empruntent de l'optique, pour suppléer à l'abandon de la nature; mais il faut les plaindre pour les maux mêmes dont ils font gloire.

L'exercice ajoute beaucoup à l'excellence de la vue (\*); l'œil du peintre est un tableau

---

(\*) Souvent la vue supplée à la perte totale de l'ouïe;

**PARTIE II.** où les nuances les plus fines vont se tracer ; placez un artiste & un homme du peuple devant le palais de l'Escorial ; le premier aura déjà saisi toutes les proportions de son architecture , tandis que l'autre n'aura encore distingué qu'un péristyle & des pierres de taille.

Un ancien philosophe se créva les yeux pour n'être point distrait dans ses méditations ; mais c'étoit un insensé , qui n'a été loué que par d'autres insensés ; on ne perfectionne point son être en le détruisant... Homme timide , tu veux dompter tes sens ! Qu'as-tu besoin du coûteau d'Origene ? Ose

---

le monde est plein de fourds , à qui on fait entendre tout ce qu'on veut. Il y avoit à Amiens , en 1700 , une femme qui comprenoit ce qu'on lui disoit en regardant seulement le mouvement des levres ; elle lioit de cette façon de très-longues conversations ; les entretiens qu'on avoit avec elle ne fatiguoient point l'interlocuteur ; il pouvoit se dispenser d'articuler des sons , & il suffisoit qu'il remuât les levres sensiblement ; ainsi cette femme entendoit distinctement , lors même qu'il ne s'entendoit pas lui-même. *Observ. de physique , tome II , page 109.*

combattre & tu apprendras par tes défaites à être vainqueur ; la nature n'est point mauvaise , mais le cœur humain le devient quelquefois ; écoute la voix de la philosophie , respecte ton corps , & ne mutile que ton entendement.

---

L'HOMME  
SEUL.



## ARTICLE II.

## LE PARISIEN ET LE CARAÏBE.

Dialogue. (\*)

LE CARAÏBE.

**M**ON SIEUR le Parisien, je desirerois....

PARTIE II.

LE PARISIEN.

Monfieur, parlez plus haut, j'ai de la peine à vous entendre.

LE CARAÏBE.

Voilà qui est fingulier, tout le monde ici a des oreilles & tout le monde est sourd. --- Monfieur, je desirerois connoître la route d'Orléans; je dois m'y rendre avant la nuit.

LE PARISIEN.

Il est huit heures sonnées. -- La poste aura

---

(\*) Le lecteur vulgaire qui n'entend rien à un drame, si on ne marque en tête le lieu de la scene, saura que cette conversation fut tenue le 20 septembre 1769 à Paris sur la partie du rempart, nommée le *Boulevard-neuf*. --- Des Parisiens empêcherent qu'on ne la transcrivit dans la gazette.



de la peine à vous y mener aujourd'hui, les ~~chevaux~~  
chevaux auront à faire vingt-huit lieues.

L'HOMME  
SEUL.

L E C A R A Ï B E.

Aussi je ne prétends point me servir de chevaux. --- Vous riez. --- Oh, cette petite course n'effraie point un Caraïbe : la belle Yariko m'attend ce soir, & je ne manquerai pas au rendez-vous ; mes jambes sont toutes neuves, car je n'ai encore que cinquante-quatre ans, & je ferai bientôt à Orléans ; il m'arrive souvent de faire trente lieues en un jour pour attraper un lapin ; j'en ferai bien vingt-huit pour souper avec ma maîtresse.

L E P A R I S I E N.

Monfieur le Caraïbe, vous me paroiffez un animal fingulier, que nos femmes feroient charmées d'appriivoifer. . . Je veux vous mettre moi-même dans votre route, je fuis curieux de favoir fi un sauvage penfe auffi bien qu'il marche.

L E C A R A Ï B E.

Cela doit être ; mon corps n'est point ma-

lade, pourquoi mon entendement le feroit-il ?  
**PARTIE II.** Mais dites-moi, que font toutes ces têtes pen-  
 santes, rassemblées sur cette terrasse, que je  
 juge éloignées d'ici de deux de vos lieues ?

L E P A R I S I E N .

Je vous avouerai que je ne vois pas même  
 la terrasse; il faudroit pour vous répondre  
 avoir les yeux de l'aigle.

L E C A R A Ï B E .

Il suffit d'avoir les yeux de l'homme; en  
 vérité, votre pays me fait pitié; dans nos  
 forêts il y a mille Indiens qui ont la vue plus  
 perçante que moi : vous, Parisien, vous me  
 regardez comme un aigle, & je ne suis qu'une  
 taupe, pour le grand nombre des Caraïbes.

L E P A R I S I E N .

Je vous confierai avec ma franchise ordinaire  
 que sans avoir jamais été aussi clairvoyant  
 qu'un Caraïbe, j'ai joui dans ma jeunesse d'une  
 vue assez perçante; mais les bals, les livres &  
 les filles de l'opéra l'ont singulièrement affoi-  
 blie : dans ce pays-ci, le plaisir coûte fort cher;

les

les plus heureux font ceux qui ne l'achètent qu'aux dépens de leur bourse.

~~LE CARAÏBE.~~  
L'HOMME  
SEUL.

LE CARAÏBE.

Je crois que le plaisir se goûteroit mieux & affoibliroit moins s'il ne s'achetoit pas. -- Tenez, je compte ce soir m'enivrer des plaisirs de l'amour, dans les bras de ma chere Yariko ; eh bien, je ne lui apporte que mon cœur & ce paquet d'herbes que je viens de cueillir.

LE PARISIEN.

Eh donc, monsieur le Caraïbe, ces herbes n'ont aucun parfum ; choisissez un autre bouquet pour votre maîtresse.

LE CARAÏBE.

Celui-là lui suffit ; il est simple comme la nature, & neuf comme le cœur que j'aime. Je pourrois sans doute tresser en guirlandes les fleurs de votre climat, mais leur odeur est trop forte, & elles fatiguent ma sensibilité ; si je m'accoutumois à vos roses & à vos juliennes, l'odeur douce que cette verdure exhale n'auroit bientôt aucun attrait pour moi ; dans la suite,

**PARTIE II.** je me lasserois même des fleurs, j'aurois recours aux parfums, & je finirois par n'avoir plus d'odorat.

## LE PARISIEN.

Voilà justement notre histoire : nous, Parisiens, nous sommes dans le centre des plaisirs, nous épuisons de bonne heure toutes les jouissances, & à trente ans nous n'avons plus d'organes.

## LE CARAÏBE.

Ainsi à Paris on est vieux à trente ans ; voilà un fait qui tiendra sa place dans l'histoire de mes voyages, pourvu cependant qu'on ne me regarde pas comme un visionnaire chez mes concitoyens, qui vivent un siècle & demi, & qui se plaignent encore de l'avarice de la nature. — Mais, dites-moi, je vous prie, j'ai vu à dix lieues d'ici dans vos campagnes, un peuple passablement vigoureux, chez qui la vieilleffe ne parvient qu'après soixante ans ; que n'abandonnez-vous votre ville qui dévore ses habitans, pour vous retirer dans cet asyle ? Qu'est-

ce que dix lieues pour un être qui pense, quand il s'agit d'avoir trente ans de plus à honorer les dieux, & à être utile aux hommes ?

---

L'HOMME  
SEUL.

LE P A R I S I E N .

Cela est vrai, monsieur le Caraïbe, mais vous ne ferez point ici de profélytes ; la raison pour laquelle on vit long-tems à la campagne, c'est qu'on s'y passe sans peine des biens qu'on ne connoît pas ; mais dans les grandes villes, qui fera assez philosophe pour se priver des biens qui viennent le chercher ? Un aimable désœuvré de nos capitales veut avoir en gros les plaisirs qu'un simple laboureur goûte en détail ; moi qui n'ai que dix mille livres de rente, j'ai rassemblé dans l'espace de trente ans autant de jouissances, qu'un rustre en a dans un siecle presque entier : un seigneur qui a un million de revenu, ne met peut-être que dix ans à parcourir sa carrière voluptueuse ; & j'ai connu un jeune duc qui, dans l'espace de quatre ans, réunit l'enfance, la puberté & la vieillesse : il mourut en cherchant le plaisir, & dit

encore en rendant le dernier soupir, j'ai assez  
PARTIE II. vécu.

## L E C A R A Ï B E.

Je n'entends rien au raisonnement de votre duc. --- Voilà une corbeille de fruits ; si la nature me disoit, voilà ta nourriture pendant trois semaines, ferois-je bien de manger tout aujourd'hui, pour mourir de faim dans quatre jours ? Le grand législateur Pachimeck a laissé une maxime bien différente aux Caraïbes : ô hommes, leur disoit-il souvent, vivez peu, & vous vivrez long-tems ! Je trouve un grand sens dans cet apophthegme.

## L E P A R I S I E N.

Mon cher sauvage, votre philosophie m'enchanté ; accordez-moi une faveur ; à trente pas d'ici est un traiteur célèbre, permettez que je vous donne à déjeuner chez lui ; vous en ferez plus agile dans le reste de votre voyage.

## L E C A R A Ï B E.

Il n'y a encore que quatorze heures que j'ai mangé, & je n'ai pas faim.

## LE PARISIEN.

Mais du moins acceptez un verre de crème des Barbades.

**L'HOMME  
SEUL.**

## LE CARAÏBE.

Dites-moi, le lait des Barbades fait-il une meilleure crème que le lait de mon pays?

## LE PARISIEN.

Vous êtes encore bien neuf pour avoir tant voyagé. -- Eh, ne savez-vous pas que la crème des Barbades est une liqueur spiritueuse, distillée plusieurs fois à un alambic & composée...

## LE CARAÏBE.

Gardez pour vos Parisiens votre crème & vos poisons. --- Quand mon palais commencera à s'user, je boirai du vin, & quand je n'aurai plus de goût, j'essaierai des liqueurs; en attendant l'eau me suffit, mais je n'en boirai qu'à Orléans, pour augmenter ma vigueur auprès de la belle Yariko.

## LE PARISIEN.

Pardon si j'ai tant de peine à me défaire de mes vieux préjugés. --- Faire en moins d'un

~~.....~~  
PARTIE II.

jour vingt-huit lieues à pied; avoir cinquante-  
quatre ans & boire de l'eau pour paroître plus  
vigoureux aux yeux de sa maîtresse, voilà qui  
n'est guere dans nos mœurs. --- Mais enfin un  
Caraïbe n'est pas un Parisien. --- Faites-moi un  
peu le portrait de votre belle Yariko.

L E C A R A Ï B E.

Volontiers; quand je ne la vois pas, j'aime  
du moins à parler d'elle. --- Figurez-vous une  
femme de six pieds, dont les cheveux naturel-  
lement bouclés, tombent en ondoyant sur son  
sein; dont la tête, du plus parfait ovale, n'a  
de modele que parmi vos statues; dont la  
robe transparente suit exactement tous les  
contours de sa taille svelte; dont.....  
Mais vous êtes bien froid, monsieur le  
Parisien.

L E P A R I S I E N.

Hélas! il n'y a plus de beautés pour moi...  
même parmi les Caraïbes.

L E C A R A Ï B E.

Quoi! votre cœur....



## LE PARISIEN.

Il est mort aussi bien que mes sens ; j'ai eu autrefois un ferrail à moi , & maintenant je ne suis plus propre qu'à en être le gardien ; j'admire encore une belle femme , mais je n'aime plus.

## LE CARAÏBE.

En vérité , tous vos aveux me jettent dans le plus grand étonnement ; par quel prodige vos peres ont-ils fait la conquête de ma patrie ? Comment s'y trouve-t-il encore un seul Européen ? Moi je suis un homme , mais vous autres avec votre taille de cinq pieds , vos sens éternés & votre vie de trente ans , qu'êtes-vous ? Y auroit-il par hasard des hommes de la grande & de la petite espèce , comme il y a parmi les chiens des dogues & des bassets ? Le Caraïbe est-il l'homme de la nature , & le Parisien l'homme dégénéré ?

## LE PARISIEN.

Je crois que dans les climats tempérés l'homme est par-tout le même ; la nature le fait robuste ,

~~-----~~  
 PARTIE II. l'éducation seule le dégrade ; un Européen qui deviendrait votre compatriote auroit des fils qui vous ressembleroient ; mais essayez d'épouser une Parisienne, & vous verrez vos enfans mourir de vieillesse , quand vous serez encore dans l'âge viril.

L E C A R A Ï B E .

Ce que vous me dites, me paroît de la dernière justesse : il faut qu'une vérité soit bien évidente pour qu'elle paroisse telle à un Parisien & à un Caraïbe. --- Mais je m'apperçois que vous vous fatiguez prodigieusement à me suivre : je n'abuserai pas plus long-tems de votre complaisance : montrez-moi ma route.

L E P A R I S I E N .

La voilà. --- Si j'avois ma chaise de poste, je serois tenté de vous accompagner jusqu'à Orléans. --- Adieu, mon cher sauvage. --- Ah, que ne suis-je né Caraïbe, quand j'aurois dû n'avoir pas un sol de revenu, n'aimer que la belle Yariko & n'aller de ma vie à l'opéra !

## ARTICLE III.

*DU DANGER D'ÉMOUSSER SES SENS PAR  
TROP DE JOUISSANCES.*

**M**ON pere n'étoit point Caraïbe : je suis de la race foible & audacieuse des hommes qui les ont exterminés : mais il me semble que toute la logique de Locke ne me feroit pas raisonner mieux que ce sauvage qui faisoit vingt-huit lieues à pied pour aller boire un verre d'eau avec sa maîtresse.

---

L'HOMME  
SEUL.

On a fait cent traités sur les moyens d'être heureux ; il faudroit maintenant en faire un sur le danger qu'il y a de l'être trop : ce dernier seroit bien plus utile que les autres dans nos capitales.

Dès que la nature multipliant en nous les principes de la vie y a ouvert toutes les portes du plaisir, notre imagination s'occupe à épuiser toutes les jouissances, & nous voudrions que la volupté entrât à-la-fois dans notre ame par tous les organes.

**PARTIE II.** Cependant Micromegas lui-même avec ses douze sens, & les amans célestes des Houris de Mahomet ne pourroient suffire à satisfaire tant de desirs : nous ressemblons à cet insulaire d'Otahiti qui vouloit gouverner tout le pays qu'il voyoit & dont l'horizon s'étendoit sans cesse, à mesure qu'il sortoit des gorges de ses montagnes.

Nos sens nous ont été donnés pour prolonger délicieusement notre existence ; mais c'est le tems seul qui doit en amener le terme, & non nos desirs : l'homme est une horloge qui garde sa régularité tant que le pendule seul en dirige le mouvement ; mais dès que des corps hétérogènes en accélèrent la marche, les roues s'usent par le frottement & la machine se décompose.

J'observe qu'à la campagne la seule roue qui s'use dans le mécanisme du corps du payfan, est celle du tact : mais les autres conservent jusqu'à la fin presque toute leur intégrité : un laboureur voit, entend, sent, goûte beaucoup

mieux que nos jolis avortons des villes qui le dédaignent ; je ne parle pas du fixieme sens ; on fait assez qu'on est pere à la campagne , trente ans après qu'on a cessé de l'être dans nos capitales.

---

L'HOMME  
SEUL.

Quant à nous , pour peu que nous ayons de l'aifance & du loisir , nous voyons nos oreilles , notre palais , notre odorat & nos yeux usés à trente ans ; il est vrai que l'organe du tact nous dédommage un peu de la perte des autres ; nous nous consolons en baifant la main d'une actrice , de ne plus trouver de faveur aux fruits & de parfums aux fleurs , de n'entendre qu'avec des cornets & de ne voir qu'avec des lunettes.

L'art de jouir confifte , je crois , à n'être jamais ni en-deçà ni au-delà de la nature , & la morale de l'homme physique se réduit peut-être à conferver ses organes dans toute leur intégrité.

Nos voluptueux fans principes qui prennent l'art de se blaser pour l'art de jouir , ne savent pas que les sensations les plus vives s'affoiblissent

**PARTIE II.** par leur continuité & que les jouissances où l'imagination vient à l'appui des organes, détruisent à-la-fois & l'imagination & les organes.

Le plus grand danger de cet abus des plaisirs est de détériorer le cœur, de l'endurcir au spectacle des malheurs de l'homme & de fermer son ame criminelle à la voix des remords.

Ouvrons les annales de tous les peuples de la terre, & nous verrons combien cette fureur d'aller toujours au-delà du but a perverti les êtres sensibles, combien elle a produit dans tous les tems d'attentats, d'erreurs & de ridicules.

Pourquoi ces cénobites aux yeux creux & au visage livide, traînent-ils leur existence douloureuse dans les déserts de la Thébaïde, chargés de chaînes volontaires, ou cloués sur l'airain de ces colonnes? C'est qu'ils ont voulu être avertis de leur existence d'une manière plus vive que le reste des hommes, pour multiplier leurs sacrifices au dieu destructeur qu'ils

s'étoient choisis ; ils se font imaginés qu'on étoit sur ce globe des êtres passifs , quand on se contentoit d'y être bon citoyen , pere tendre & homme vertueux.

---

L'HOMME  
SEUL.

On pourroit juger si un peuple est blasé sur ses jouissances , seulement par la nature de ses spectacles : certainement quand le peuple de Rome demandoit que des courtisannes toutes nues se prostituassent sur le théâtre aux regards de la multitude ; quand les femmes tranquilles autour d'une arène sanglante exigeoient des gladiateurs qu'ils expirassent avec grace , on pouvoit prononcer que le corps politique tendoit à se dissoudre : la plume de Tacite ne devoit plus s'occuper qu'à rapporter des crimes & le génie n'avoit plus de héros à louer.

L'homme de goût auroit à se plaindre de cet abus des jouissances autant que l'homme de bien : car outrer la nature dans les mœurs , conduit aussi à l'outrer dans les arts ; c'est chez un peuple blasé , que l'architecte orne ses

~~édifices~~ édifices au lieu de les affermir , que le peintre  
PARTIE II. charge son coloris , que l'homme de lettres  
analyse le sentiment au lieu d'échauffer , &  
que Cinna & Britannicus sont remplacés par  
des spectacles d'échafaud.





## ARTICLE IV.

## DE LA MÉMOIRE.

**S**I l'homme ne sentoit que par la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat & le toucher, il auroit tort de se placer à la tête de l'échelle des êtres sensibles; loin d'être le plus heureux des animaux, il en feroit à peine le mieux organisé.

L'ame a reçu de la nature des sens internes qui perfectionnent son être, donnent une nouvelle élasticité à ses organes extérieurs, & multiplient pour elle les plaisirs de l'existence.

A la tête des sens internes, il faudroit mettre le sens moral; cette faculté sublime qui nous éclaire sur le bon, comme le goût nous éclaire sur le beau, qui nous fait concourir à l'harmonie des êtres sans le secours du raisonnement, & par laquelle nous serions encore vertueux, quand même nous ne serions pas intelligens; mais cet être métaphysique, quoi qu'en dise le sophiste Huchetson, n'est point un organe:

---

L'HOMME  
SEUL.

ce n'est que le tact de l'ame perfectionnée par  
 PARTIE II. l'habitude.

Le sens commun appartient à l'entendement & non à la sensibilité, & ce livre n'est pas plus destiné à appuyer les définitions du peuple, qu'à consacrer ses préjugés.

La mémoire est le premier des sens internes que je vais analyser ; pour peu qu'on réfléchisse sur le mécanisme de la sensibilité, on s'apperçoit que les fibres agitées souvent par les mêmes objets, contractent l'habitude de se mouvoir dans le même ordre ; si une cause étrangere vient dans la suite ébranler une seule de ces fibres exercées, tout le faisceau nerveux qui lui répond éprouve ses anciennes vibrations, & l'ame reproduit ses idées.

Plus les fibres sont mobiles, plus elles s'habituent à se vibrer à la moindre commotion ; de là il suit que le genre nerveux, à un certain âge, ayant perdu son élasticité, un vieillard ne fauroit avoir de la mémoire.

Il ne faut point confondre la simple reproduction

duction des idées, avec le sentiment par lequel l'ame distingue ses anciennes perceptions, de celles qui sont plus récentes; la premiere faculté s'appelle mémoire; mais la seconde, dans le langage philosophique, se nomme réminiscence.

Locke & d'autres philosophes ont encore eu plus de tort d'identifier la mémoire avec l'imagination; toutes deux, il est vrai, reproduisent les idées; mais la premiere, copiste fervile, suit fidèlement le même ordre & les mêmes combinaisons; l'autre s'approprie tout ce qu'elle voit; elle donne aux objets une teinte nouvelle, change la chaîne des perceptions, & fait un nouveau monde avec les matériaux de l'ancien; la mémoire imite & l'imagination crée encore en imitant.

Locke a été plus vrai quand il a comparé la mémoire à une table d'airain, remplie de caracteres que le tems efface insensiblement, si l'on n'y repasse quelquefois le burin.

Il est certain que cette faculté de l'ame est presque toute factice; Montagne avoit reçu de

**PARTIE II.** la nature une mémoire très-foible ; cependant quel prodigieux magasin de faits & d'idées ce philosophe n'avoit-il pas formé dans sa tête ? Ses *Essais* ne prouvent-ils pas que son sensorium étoit une espèce d'Encyclopédie ?

Un homme bien organisé est le maître de créer sa mémoire ; je trouve dans Wolff un trait surprenant qui confirme cette idée ; un nommé Pelshover de Koenigsberg s'étoit exercé long-tems à extraire par mémoire la racine des nombres ; cette faculté parvint dans cet algébriste à un tel point de perfection , que la nuit du 18 février 1760, il vint à bout d'extraire dans son lit par la méthode ordinaire la racine de 57 chiffres , qui est elle-même de 27. (\*) Quand cet homme seroit né au Groënland, où personne ne fait lire ni écrire, il auroit encore pu créer l'algebre.

S'il est vrai, comme on me l'a assuré, que l'abbé Duguet & l'abbé d'Asfeld, se promenant à cheval, aient joué de mémoire une partie

---

(\*) Psychologie de Wolff, parag. 197.

d'échecs, jufqu'à ce que les deux rois foient reftés feuls fur l'échiquier, ces joueurs font peut-être fupérieurs à l'algébrifte.

---

L'HOMME  
SEUL.

Si la vieillesse est le tombeau de l'intelligence & de la fenfibilité, c'est principalement parce que la mémoire est alors dans la plus profonde léthargie ; les idées s'effacent, les fenfations s'affoibliffent ; on fenf peu le préfent, on perd la trace du paffé, & on ne jette que des regards tremblans fur l'avenir. Cette éclipse de l'entendement est fenfible dans les hommes de génie comme dans les efprits vulgaires. Fontenelle, à l'âge de 96 ans, ne fe fouvenoit plus d'avoir compofé, à l'âge de 70, fes *Éléments de la géométrie de l'infini* ; & Leibnitz, dans fa vieillesse, n'entendoit plus fa *Théodicée*. (\*)

---

(\*) On lit dans les premières éditions, *Newton dans fa vieillesse n'entendoit pas fon Traité des principes* ; Voltaire, qui s'intéreffoit à la gloire de Newton, & qui peut-être vouloit me rendre digne d'en mériter une autre, s'emprefsa de me défabufer fur cette anecdote ; il m'écrivit que la tête de l'apôtre de la gravitation ne s'étoit affoiblie que trois mois avant fa mort dans les douleurs de la gravelle ; il cite même à ce fujet Pem-

---

**PARTIE II.**

C'est travailler au bonheur de sa vie que de rendre de bonne heure sa mémoire dépositaire d'une foule de faits & de pensées; on empêche alors l'ame de se consumer par le poison lent de l'ennui; on s'affure un grand fond de philosophie pour l'âge mûr, & on recule la vieillesse jusqu'aux portes du tombeau.

J'ai dit que la mémoire dépendoit de l'usage fréquent qu'on en faisoit; elle se fortifie aussi singulièrement par l'attention avec laquelle on considère les objets qu'on y veut imprimer; (\*) un enfant & un lecteur vulgaire n'ont jamais une vraie mémoire, parce qu'ils ne comparent que des superficies, qu'ils ne combinent que de

---

berton; mais je n'avois pas besoin d'autorité après celle de Voltaire.

(\*) L'attention est proprement cette faculté de l'ame par laquelle elle réagit sur les fibres représentatives d'un objet, pour donner à leurs mouvemens plus de durée ou plus d'intensité; il y a des psychologues qui font de l'attention un sens interne particulier; mais je ne la crois pas assez distinguée de la mémoire & de la réminiscence pour en faire le sujet d'un article; il y a autant d'inconvéniens à trop décomposer l'ame, qu'à ne la soumettre à aucune analyse.

petites idées, & que leur cerveau ne retrace qu'une succession rapide de tableaux; on voit que leurs fibres sont toujours en action; mais il est rare que l'ame réagisse sur ces fibres; ils savent un peu l'histoire des pensées des hommes, mais ils ne pensent point.

Rien ne contribue plus à la perfection de la mémoire que l'ordre avec lequel on enchaîne ses idées; c'est à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire dont l'histoire fait mention; sans lui Bacon n'auroit point trouvé l'arbre généalogique des sciences, cet arbre si nécessaire pour former la mémoire des philosophes.

On peut meubler la mémoire de mots, de faits & de pensées; il y a telle science qui ne consiste que dans l'assemblage des mots techniques que l'ignorance a inventés; & le savant qui les rassemble péniblement dans son cerveau, ne me paroît guere au-dessus d'un perroquet bien organisé; l'étude des faits est bien plus importante, parce qu'en suivant la pensée d'un moderne, elle rend l'homme contemporain de

---

L'HOMME  
SEUL.





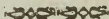
L'homme d'esprit qui n'a que de la mémoire est l'artiste subalterne qui va choisir le marbre dans les carrieres ; l'homme de génie est le sculpteur qui fait respirer ce marbre sous la forme de Vénus ou du cardinal de Richelieu.

---

L'HOMME  
SEUL.

Le génie supplée à la mémoire, mais la mémoire ne supplée jamais au génie. Quand il n'existeroit point d'histoire de Perse, Montesquieu auroit fait les *Lettres persannes* ; mais Puffendorff, avec tout le savoir des bibliothèques, n'auroit pu faire un chapitre de *l'Esprit des loix*.

Que conclure de cet exposé ? que la mémoire porte quelquefois les livrées du génie sans lui nuire & sans le remplacer ; qu'il faut la vanter moins, la connoître mieux, & sur-tout la cultiver.



## ARTICLE V.

## DE LA FACULTÉ D'IMAGINER. (\*)

~~\_\_\_\_\_~~  
**PARTIE II.** L'IMAGINATION tient un rang distingué parmi les sens internes ; l'imagination , cette faculté admirable qui tient d'un côté à la sensibilité & de l'autre à l'intelligence , dont les écarts même ont quelque chose de grand , & que les psychologistes n'ont pu dégrader sans en faire usage.

On a déjà eu occasion de remarquer que des philosophes avoient confondu l'imagination avec la mémoire ; cependant ces deux facultés sont séparées par des limites invariables ; la mémoire régénere les idées dans leur ordre naturel , & l'imagination les altere sans cesse ; l'une produit , & l'autre ne fait que copier.

---

(\*) On n'emploie ici ces mots *de la faculté d'imaginer* , qui sont synonymes à *imagination* , que parce qu'on aura occasion d'envisager le même sujet sous un autre point de vue ; on n'a pas voulu répéter deux fois le même titre.

Un de nos meilleurs métaphysiciens a dit que l'imagination étoit cette faculté de l'ame qui combine les qualités des objets , pour en faire des ensembles dont la nature n'offre point de modes (\*) ; cette définition est peut-être trop générale ; elle suppose dans le lecteur des réflexions antérieures qui sont trop fines pour des hommes qu'on veut instruire.

Un objet extérieur agit sur mes fibres sensibles , & j'éprouve une sensation ; mon ame , en vertu de sa force motrice , reproduit cette sensation dans mon cerveau sans l'intervention des objets , l'altère & la décompose : & voilà l'imagination.

L'élasticité des fibres est due particulièrement aux esprits animaux qui les parcourent ; ce fluide singulier se subtilise , soit par la fermentation , soit par le mouvement impétueux des muscles dont le cœur est composé ; s'il est formé de parties faciles à s'embraser , le sen-

---

(\*) *Traité des sensations* , de l'abbé de Condillac.  
Tome I , page 326.

PARTIE II.

forium s'ébranle au moindre choc, & l'imagination devient un foyer ardent; si rien ne fermente dans le tissu nerveux, le cerveau ne produit que des images languissantes, & l'homme stupide semble borné à des sensations.

Le sensorium est une espece de miroir-plan où le monde physique & le monde intellectuel peuvent se réfléchir; c'est-là que l'imagination forme une galerie de tableaux mouvans, où sont également dessinés les objets existans & les objets possibles; les animaux ne reproduisent dans leur sensorium que les images qu'ils ont vues, & voilà pourquoi leur imagination est si inférieure à celle de l'homme; tous les êtres sensibles peuvent reproduire leurs idées: mais quel prodigieux intervalle la nature n'a-t-elle pas mis entre le miroir d'une taupe & celui de Montesquieu?

La cause physique de l'imagination est toute interne, puisque les tableaux qu'elle dessine existent dans l'absence des objets; des expériences délicates d'anatomie ont prouvé que le

Le cerveau avoit deux mouvemens dont l'un répondoit à celui du cœur, & l'autre à celui des poumons : ces deux parties du corps humain semblent donc les ressorts destinés à faire mouvoir l'imagination ; le sensorium obéit à toutes les variations du systole & du diastole, comme à l'élévation & à l'abaissement du thorax ; or mille causes dérangent l'action naturelle du cœur & retardent ou accélèrent le mouvement d'inspiration & d'expiration ; ces agitations convulsives altèrent les vibrations réglées des fibres ; & voilà l'origine des fantômes, des visions, de l'enthousiasme & du fanatisme.

Ce désordre dans les vibrations des fibres, quand il est souvent répété, conduit à répandre des nuages sur l'intelligence ; c'est par-là qu'on explique la manie de ces deux Parisiens, dont l'un, s'imaginant avoir une tête de verre, n'osoit sortir de peur de la casser, & l'autre croyant être mort, refusoit de manger, & n'habitoit que les cimetières. Le docteur Mead connoissoit aussi un homme de lettres qui pré-

**PARTIE II.** ————— tendoit avoir un enfant dans le ventre, & s'in-  
 quïétoit beaucoup sur la maniere dont il le met-  
 troit au jour ; (\*) on ne put jamais le rassurer ,  
 & il mourut craignant l'opération césarienne.

L'imagination décompose un objet , mais il ne faut pas croire qu'elle en change l'essence ; elle peut tracer dans le sensorium une rose sans couleur, une taupe créant l'Iliade & un Homere sans tête ; mais elle n'y représentera pas un triangle qui n'auroit que deux côtés ; le sphynx des poëtes & leur chimere sont des êtres possibles , mais un cercle quarré n'est rien.

La liaison des idées disparates est le grand vice de l'imagination ; c'est par-là que cette faculté de l'ame tient à la folie : si divers faisceaux de fibres hétérogenes s'ébranlent à-la-fois dans un court intervalle de tems, les idées qui en résultent désignent une imagination déréglée ; si les fibres émues avec violence ne peuvent se rétablir , l'homme reste fou ; c'étoit

---

(\*) Œuvres du docteur Méad. Tome II. *Médecine sacrée.*

ſans doute l'ébranlement iſtantané de quelques fibres hétérogènes dans le ſenſorium de Maupertuis , qui lui fit penſer qu'en s'exaltant on pouvoit devenir prophète ; mais ce même déſordre de fibres devenant continu dans un homme à tête exaltée qui ſe faiſoit appeller *le Pere éternel* , on le logea aux petites-maiſons.

L'HOMME  
SEUL.

Les fantômes de l'imagination ont le plus grand pouvoir ſur les jeunes gens ; l'oifiveté les fait naître , on s'endort en les formant , & au réveil , l'erreur eſt déjà auſſi ſacrée que ſi elle avoit trente ſiècles d'antiquité.

Les ouvrages d'imagination , & ſur-tout les romans , ont le plus grand charme pour des cœurs encore neufs ; une ame ſenſible eſt toujours à l'unifſon avec eux ; elle s'identifie aifément avec les perſonnages qui parlent le langage de la nature , & voilà ce qui rend cette lecture ſi intéreſſante & ſi dangereuſe ; il y a ſi peu de Clarifſes ſur la terre , & ſi peu de perſonnes dignes de lire ſon hiſtoire !

Quand les charmes de l'amour n'occupent

**PARTIE II.** pas toute la capacité de l'ame d'une jeune personne, il arrive quelquefois qu'elle s'ouvre aux chimeres du quiétisme; ce n'est plus un roman qui allume son imagination, c'est un livre ascétique; notre visionnaire croit habiter avec les anges ou avec les diables, & cette illusion est bien plus difficile à dissiper que si elle croyoit habiter avec Medor ou avec Lovelace.

Le dérèglement des fibres sensibles n'est pas toujours accompagné d'un acte de la volonté; les hommes stupides, sur-tout, semblent n'avoir, à certains égards, qu'une imagination passive. Jacques I, qu'on avoit effrayé dans son berceau, frissonna toute sa vie à la vue d'une épée nue; Jacques I, ce roi sans caractère, qui fut petit & persécuteur, qui porta la théologie sur le trône, & qui crut gouverner les Anglois avec des syllogismes.

Quand un homme d'une imagination forte, a aussi du génie, il tient le sort des nations dans sa main; si son cœur est dérèglé, il embrase la terre; s'il est honnête, il la gouverne.



En général, une imagination forte a beaucoup d'avantages pour persuader ; on ne fau-  
roit imaginer vigoureusement , sans peindre de  
même : les signes caractéristiques des passions  
dans un homme passionné, tyrannisent bientôt  
les organes de ceux qui l'écoutent, & l'orateur  
qui subjugué la machine a bientôt subjugué la  
raison. Voilà pourquoi Cromwel, qui n'avoit  
point le don de parler, se faisoit obéir avec  
tant de despotisme des illuminés de son régi-  
ment ; l'éloquence des signes suppléoit en lui  
à celle des mots ; il avoit l'air de Démosthene,  
& on le prenoit pour lui. (\*)

---

L'HOMME  
SEUL.

---

(\*) Toute l'éloquence de Cromwel consistoit dans des allusions ridicules au regne spirituel du Christ ; on peut en juger par ses harangues, que Milton nous a conservées dans ses *State papers*, & sur-tout par celle qui se trouve à la page 106 ; s'il vouloit créer un pair, engager la nation à la guerre ou faire exécuter Charles I à Witheall, il trouvoit tous ses argumens dans le sermon de la Montagne, comme les Aruspices trouvoient tous les malheurs de Rome dans les vers des Sybilles ; ce fanatique couronné avoit même donné à tous ses soldats des surnoms tirés du *Pentateuque*. Cromwel, disoit un auteur contemporain, a battu le tambour dans tout le *Vieux-Tes-*

---



---

 PARTIE II.

On observe que l'imagination n'est jamais aussi forte que depuis trente ans jusqu'à cinquante; les fibres du cerveau ont alors acquis toute leur consistance, & cette consistance se communique aux vérités & aux erreurs qu'a adoptées l'entendement; c'est à cet âge que Mahomet se déifie aux yeux des Arabes, que Fox se fait quaker, & que Milton compose le *Paradis perdu*.

Mille causes physiques contribuent à fortifier l'imagination; le vin & les liqueurs fortes opèrent cet effet, en minant lentement la machine; les livres & les grands spectacles l'allument avec encore plus de succès, mais avec moins de danger; le climat même où l'on a pris naissance, suffit pour déterminer le tissu nerveux à s'ébranler au moindre choc; il est certain que les neiges éternelles du pôle facilitent moins

---

tament; on peut apprendre la généalogie du Sauveur par les noms de son régiment; le commissaire n'a jamais d'autres listes que le premier chapitre de S. Matthieu. — Cromwel ressembloit beaucoup à Mahomet: je tracerai un jour ce parallèle.

l'imagination;

l'imagination, que le ciel fortuné du pays où  
naquirent Montagne & Montesquieu.

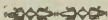
~~—————~~  
L'HOMME  
SEUL.

Les hommes de lettres sont plus exposés que  
le reste des hommes à être les jouets de leur  
imagination; Malebranche a consacré une partie  
de sa *Recherche de la vérité* à prouver cette  
idée, & ses erreurs particulières complètent la  
démonstration.

L'imagination semble nous avoir été donnée  
par la nature, pour veiller à la conservation de  
notre être. Je marche auprès d'un abyme; j'y  
tomberai sans doute, si je n'ai pour me sauver  
que le secours froid de la réflexion; mais divers  
tableaux effrayans se gravent en caractères de  
feu dans mon cerveau; je crois entendre le  
fracas du rocher que j'entraîne dans ma chute;  
je vois mon corps déchiré subir mille morts  
avant d'éprouver la dernière; je me représente  
dans les convulsions du désespoir, une mère  
qui vient embrasser le cadavre mutilé de son  
fils; ces idées terribles agissent à-la-fois sur mes

fibres sensibles ; je recule d'horreur, & le dan-  
PARTIE II. ger n'est plus.

Ce n'est pas dans la *philosophie de la nature* qu'on peut s'étendre sur les vices de l'imagination & sur ses avantages ; cet article formeroit un volume entier, & le sujet ne seroit encore qu'effleuré.



## ARTICLE VI.

*DIGRESSION SUR LES DÉMONOMANES.*

IL est plus important qu'on ne pense, à l'éleve de la nature, d'être instruit de l'effet bizarre de l'imagination, quand elle réunit la vigueur & le dérèglement : je veux parler de la terreur qu'inspirent les ombres, les caractères & les sortilèges, terreur que presque tous les hommes ont éprouvée dans l'âge tendre des préjugés, & que quelques-uns conservent encore dans l'âge mûr de la raison.

Il n'y a plus de forciers, parce qu'on ne brûle plus les fous, & qu'on ne s'amuse pas à réfuter les rêveries des démonographes ; mais il y a peu d'enfans qui voulussent se promener la nuit dans un cimetière ; un grand nombre de femmes plaisantent sur les amulettes & en portent ; on voit même de tems en tems, dans le fond des campagnes, des hommes de bonne-foi, qui se vantent d'avoir été au sabbat, &

---

L'HOMME  
SEUL.

**PARTIE II.** d'avoir été métamorphosés en boucs, pour  
converser avec Asmodée. (\*)

---

(\*) Personne n'a mieux peint ce délire de l'esprit humain & ne l'a mieux expliqué que Malebranche ; voici comment s'exprime ce philosophe : « Un pâtre » dans sa bergerie raconte après souper à sa femme & à » ses enfans les aventures du sabbat. Comme son ima- » gination est modérément échauffée par les vapeurs du » vin, & qu'il croit avoir assisté plusieurs fois à cette » assemblée imaginaire, il ne manque pas d'en parler » d'une manière forte & vive. Son éloquence naturelle, » jointe à la disposition où est toute sa famille pour en- » tendre parler d'un sujet si nouveau & si terrible, doit » sans doute produire d'étranges traces dans des ima- » ginations foibles, & il n'est pas naturellement im- » possible qu'une femme & des enfans ne demeurent » tout effrayés, pénétrés & convaincus de ce qu'ils lui » entendent dire. C'est un mari, c'est un pere qui parle » de ce qu'il a vu, de ce qu'il a fait : on l'aime & on le » respecte : pourquoi ne le croiroit on pas ? Ce pâtre le » répète en différens jours. L'imagination de la mere » & des enfans en reçoit peu à peu des traces plus » profondes ; ils s'y accoutument, les frayeurs passent » & la conviction demeure ; & enfin, la curiosité les » prend d'y aller. Ils se frottent de certaine drogue dans » ce dessein, ils se couchent : cette disposition de leur » cœur échauffe encore leur imagination, & les traces » que le pere avoit formé dans leur cerveau, s'ouvrent » assez pour leur faire juger dans le sommeil comme » présens, tous les mouvemens de la cérémonie dont il » leur avoit fait la description. Ils se levent, ils s'entre-

Qu'on ne s'imagine pas que la philosophie réussisse jamais à délivrer entièrement l'homme de ses erreurs & de ses terreurs; il y a trop de causes qui concourent à courber sa tête sous le joug du préjugé; il y aura toujours des esprits pusillanimes qui verront mal, & des persécuteurs plus petits encore, qui augmenteront les

---

L'HOMME  
SEUL.

---

» demandent & s'entredisent ce qu'ils ont vu. Ils fortifient, de cette sorte, les traces de leur vision; & celui qui a l'imagination la plus forte persuadant mieux les autres, ne manque pas de régler en peu de nuits l'histoire imaginaire du sabbat. Voilà donc des forciers achevés que le pâtre a faits, & ils en feront un jour beaucoup d'autres, si, ayant l'imagination forte & vive, la crainte ne les empêche pas de conter de pareilles histoires. » *Recherche de la vérité*, tome I, dernier chapitre, page 422.

Comment un philosophe qui expliquoit si bien les phénomènes de l'imposture & de la crédulité, a-t-il pu dire dans un autre endroit de son ouvrage : *Il est indubitable que les vrais forciers méritent la mort. Ibid. page 426.* Comme s'il pouvoit y avoir d'autres forciers que les insensés qu'il a si bien dépeints! comme si un homme qui auroit à son service une légion de diables pouvoit craindre les soldats de la maréchaussée! --- Encore une fois, admirons Malebranche, mais lisons-le avec précaution, comme tous les auteurs qui, avec une imagination brillante, ont voulu subjuguier la raison humaine.

~~\_\_\_\_\_~~  
 PARTIE II. ténèbres de l'entendement, en opprimant ceux  
 qui ont mal vu.

La croyance aux fantômes & aux talismans vient de cette idée universelle, que des êtres invisibles gouvernent le monde; puisque des intelligences que nous ne concevons pas existent, elles peuvent faire aussi des choses que l'homme n'est pas à portée de concevoir: si ce bouc est Belzébuth, ce bouc peut bien faire un Amulette.

L'homme entraîné par le torrent rapide du tems, voit d'un œil inquiet les flots qui le portent & l'espace qu'il a parcouru; il voudroit encore étendre sa vue sur les dernières limites de sa carrière, interroger le miroir de l'avenir, & voir d'un coup-d'œil la chaîne entière de son existence.

Ce desir inquiet fait naître tous les phénomènes de la crédulité; un chêne de Dodone parle pour prédire une victoire; Rome est perdue si ses poulets sacrés meurent de faim; placez une telle queue à la suite d'une comète, & elle embrasera l'univers.



Quelque courage que la philosophie donne contre le préjugé, on voit quelquefois le moindre obstacle physique le faire échouer. J'ai connu un militaire qui se battoit comme Duguesclin, & écrivoit contre le marquis de Vauvernargues, par conséquent doublement intrépide; cet officier philosophe frissonnoit pendant la nuit, lorsqu'il entendoit les éclats du tonnerre; il s'étonnoit le matin de sa terreur, il plaisantoit les femmes qui partageoient sa foiblesse, & un soir s'étant couché avec une fièvre légère, un orage terrible qui survint le conduisit au tombeau.

Il y a une grande raison qui conduit à croire qu'il y aura toujours des spectres, des talismans & des démonomanes, c'est que nous ignorons toujours l'état futur de tout ce qui nous environne; l'imagination, à cause de son activité, tentera sans cesse de percer le voile de l'avenir, & l'homme deviendra crédule, ne pouvant devenir prophète.

L'amour du merveilleux que nous semblons tenir de la nature, suffiroit pour éterniser notre

~~\_\_\_\_\_~~  
PARTIE II. crédulité, malgré tous les argumens du scepticisme; l'imagination abandonnée à elle-même, se plaît à entasser prodiges sur prodiges, chimères sur chimères, & elle défend ensuite contre la philosophie les monstres qu'elle a enfantés, parce que ces monstres sont son ouvrage.

Je ne trace point ici le tableau particulier du siècle absurde, où l'on lise Euclide c'étoit faire un pacte avec le diable, où le parlement faisoit brûler les forciers, & où Bodin écrivoit sa démonomanie; je parle de tous les hommes & de tous les tems. Je suis persuadé que nous avons tous une pente singulière vers la crédulité, soit que nous habitions en Europe, soit que nous devenions les concitoyens des Caffres, dans le siècle d'Aquilégus, & de Ferrabrit, comme dans celui de Louis XVI.

Paris est peut-être le lieu de la terre où il y a le plus d'êtres qui pensent; c'est le centre de toutes les lumières; c'est le foyer ardent où tous les rayons philosophiques vont se réfléchir; n'importe, un homme de talent qui seroit armé

de tous les prestiges de la démonomanie, pourroit encore y faire long-tems illusion ; si cet homme est séduit, il ne fera qu'étonner ; s'il est séducteur, il fera secte.

---

L'HOMME  
SEUL.

J'aime mieux être historien que prophete : voici un événement singulier arrivé à Paris en 1757, qui portera mon observation au dernier degré d'évidence ; ce fait qui, à certains égards, nous relegue parmi les Algonquins & les Miffouris, est un monument nécessaire au philosophe qui entreprendra des mémoires, pour servir à l'histoire de l'esprit humain.

Les principales scènes de cette tragi-comédie se sont passées aux galeries du Louvre, dans l'appartement du célèbre Vanloo, & le directeur du spectacle étoit un des élèves de l'académie de peinture (\*). Il s'agissoit de prouver

---

(\*) Ceci n'est point un conte philosophique ; c'est un fait qu'on expose avec la plus grande vérité, sans en altérer les plus légères circonstances ; l'aventure s'est passée au centre de la capitale, & j'ose en appeler au témoignage d'une foule de spectateurs de tout rang & de tout âge ; on y a vu des personnes de la première dis-

**PARTIE II.** l'existence des spectres, &, ce qui étoit encore plus merveilleux, d'en montrer au sceptique le plus déterminé; la scene se passoit entre un magicien qui faisoit le rôle de la Pythonisse, & un des spectateurs qu'on vouloit rendre enthousiaste de la démonomanie; on faisoit retirer ce dernier dans un cabinet voisin qu'on fermoit sous clef; alors une personne de l'assemblée écrivoit sur un papier le nom du mort dont l'ombre devoit être évoquée; le magicien faisoit ses cérémonies, l'incrédule voyoit le fantôme, & pour en convaincre tout le monde, du fond de la retraite où il étoit renfermé, il le nommoit aux spectateurs.

La toile se leve, l'ombre est désignée, & le démonomane commence ses conjurations en présence de toute l'assemblée; il se dépouille de

---

tinction, telles que le prince de Turenne & le duc de Mazarin; des physiciens, tels que l'abbé Noller; des académiciens, des bourgeois, des paysans & des docteurs de Sorbonne. --- Lorsque la crédulité commençoit à s'enraciner parmi le peuple, le lieutenant de police fit fermer le spectacle & tous les démons disparurent.

son habit, retrouffe ses bras jusqu'au coude, se ferre de rubans écarlates, remplit d'épingles le cœur d'un agneau, & brûle sur un rechaud des drogues, dont l'odeur infecte toute la galerie; ensuite il prend un coutelas, & trace des caracteres sur le mur, les glaces & les portes; déjà la magie opère; les regards du forcier se détournent du cabinet avec une espece d'horreur, le frisson de la crainte s'empare de ses membres, & ses bras en contraction se roidissent comme pour repousser le fantôme qu'il évoque: après avoir lutté quelque tems contre son effroi, il répand sur le parquet les charbons embrasés, & le coutelas en main, il crie d'une voix funebre: *Prenez garde à vous*; l'initié qui dans le cabinet a partagé tous les mouvemens du magicien, répond alors à ses cris; il annonce d'un ton entrecoupé, qu'il apperçoit l'ombre & la norme; en ce moment le démonomane tombe par terre, dans les convulsions de la douleur; on ouvre la porte & l'initié paroît lui-même évanoui.

---

L'HOMME  
SEUL.

---



---

 PARTIE II.

Un vieux militaire soupçonne de la fourberie dans ce spectacle : on ne m'en imposera pas, dit-il, je veux moi-même parler au spectre ; je me suis trouvé à quatorze sièges & à dix-sept batailles, & j'ai bravé trop souvent le canon ennemi, pour m'effrayer à la vue d'un fantôme ; qu'on m'ouvre le cabinet & que le spectre paroisse, s'il l'ose.

Son offre ne fut point acceptée pour le moment, & un curieux qui avoit sollicité cette faveur avant lui, entra dans le cabinet ; l'officier piqué résolut alors d'embarraffer ou son concurrent ou le magicien, & demanda qu'on fît paroître le diable.

Le démonomane recommence ses conjurations, & à la fin perd la respiration, & tombe sans mouvement sur le parquet ; l'initié à l'instant jette un cri aigu, & dit que le diable l'emporte. Au milieu du tumulte, l'officier, qui conservoit tout son sang-froid, allume une bougie & entre dans le cabinet ; mais il n'y voit plus personne ; étonné, mais non pas convaincu, il reprenoit

le chemin de la falle ; tout-à-coup des gerbes de feu partent de tous les angles du mur , la bougie s'éteint & l'officier frissonne pour la première fois de sa vie ; la honte le retenoit encore , mais bientôt la flamme se renouvelle , le fracas augmente & l'esprit-fort se précipite hors du cabinet , en s'écriant qu'il ne fait pas se battre contre les morts.

C'étoit une loi inviolable dans ces mystères théurgiques , qu'il n'y eût dans le cabinet qu'un seul témoin de l'apparition du fantôme ; un philosophe qui ne croyoit point aux prestiges de la magie , trouva le moyen de se glisser dans le cabinet & de s'y cacher ; mais à peine le magicien eût-il commencé ses cérémonies , que son pouls parut s'élever , ses yeux devinrent ternes , & il s'écria d'un ton d'énergumène : *Un profane vient de troubler nos mystères... Malheur à lui... Malheur à moi... Il faut que l'un de nous deux périsse.* --- Le philosophe qui entendit l'oracle , ne jugea pas à propos d'en attendre l'accomplissement , & se hâta de

---

L'HOMME  
SEUL.

**PARTIE II.** fortir de sa retraite ; par un hasard singulier , un chat de la maison que les cris du magicien avoit effrayé , voyant la porte du cabinet ouverte , fortit avec le philosophe ; alors le démonomane , prenant le rôle de Mahomet dans l'étonnante tragédie du fanatisme , dit d'un ton d'inspiré à l'assemblée : *L'arrêt fatal n'est point révoqué ; mais il ne faut aux enfers qu'une victime : que le plus coupable de nous périsse à l'instant.* Ce dernier mot n'étoit pas encore achevé , lorsqu'on vit le chat entrer en convulsion , fermer les yeux , se débattre & mourir.

Tel est le tableau fidele d'une partie des prodiges de ce spectacle magique. Chaque représentation voyoit diminuer le nombre des incrédules. Lorsque l'initié s'écrioit qu'il voyoit le fantôme , l'homme du peuple se fignoit , le prêtre citoit Saül , & le philosophe se trouvoit fort embarrassé , ne pouvant défaire le nœud-gordien , & n'osant le couper.

Après avoir vu le spectacle du côté du parterre , il est tems de le voir du côté du théâtre ;



il n'y a plus d'illusion à craindre, quand on est placé auprès du machiniste.

---

L'HOMME  
SEUL.

Le magicien étoit un homme plein de talens & de hardiesse, dont la figure semblable à un masque, se démontoit à son gré; la nature avoit placé son ame sur son visage; il eût été Garrick sur la scene, il se contenta de l'être dans la société.

Le jeune homme qui faisoit d'ordinaire le rôle d'initié, partageoit ses talens, & étoit dans son secret; ces deux acteurs pleins d'intelligence, faisoient seuls mouvoir toute la machine: vingt ans plus tôt, Fontenelle les eût mis en parallèle avec les prêtres de Saturne & eût enrichi de cette anecdote son *Histoire des oracles*.

Voici comment l'initié, renfermé dans son cabinet, apprenoit le nom du spectre qu'on devoit évoquer; le magicien frappoit sur la porte, & le nombre des coups qu'il donnoit avec son coutelas, désignoit les lettres de l'alphabet; un coup étoit l'A; deux coups le B, &c.

**PARTIE II.** une ligne tirée le long de la porte marquoit E ; cette ligne suivie d'un coup , F ; de deux coups , G , &c. Deux lignes exprimoient K , & ainsi du reste. Le forcier avoit soin de répéter son alphabet sonore sur le mur de l'appartement , afin de tromper les spectateurs sur l'uniformité des lignes : quand les conjurations étoient achevées , il disoit à son associé : *prenez garde à vous* ; pour lui désigner que l'ombre qu'il devoit voir étoit celle d'un homme , & cette phrase répétée deux fois , signifioit que le spectre devoit représenter une femme : ainsi l'initié pour aller au sabbat , n'avoit besoin que d'un crayon , d'un peu de mémoire & de beaucoup d'artifices.

Lorsque ce jeune homme se laissa emporter par le diable , il n'eut besoin que d'ouvrir une fenêtre , & de se laisser couler doucement sur le toit d'une maison qui touchoit au lieu de la scène ; les gerbes de feu qui déconcertèrent l'officier , étoient des feux d'artifices habilement disposés autour des murs du cabinet ; enfin ,  
le

le chat qui mourut si à propos, venoit de manger le cœur d'agneau rempli d'épingles, qui avoit servi aux conjurations du démonomane. --- Nos artistes durent sans doute une partie de leurs succès au hasard ; mais leur adresse les servit encore davantage ; ils en avoient d'autant plus besoin, qu'ils sentoient assez qu'ils n'étoient pas au siècle des Druides & dans l'autre des Sybilles.

---

L'HOMME  
SEUL.

Si ces hardis démonomanes s'étoient trouvés au Pérou, dans le tems de l'invasion de Pizarre, je ne doute point que les sujets des Yncas n'en eussent fait des dieux, & que l'inquisition espagnole ne les eût fait brûler.

Qui doute qu'avec un peu plus de célébrité, les auteurs de ce spectacle magique n'eussent pu être adorés & persécutés ici, comme dans le Nouveau-Monde ? Du moins, s'il y a à Paris des philosophes, il s'y trouve aussi des Péruviens & beaucoup d'inquisiteurs.

On réussira toujours à étonner les hommes, en leur offrant de grands spectacles ; & de

**PARTIE II.** l'étonnement à la crédulité , il n'y a peut-être qu'un pas ; le philosophe est le seul qui doute , parce qu'il a la sagesse de se défier de ce qu'il voit , de ce qu'il entend , & sur-tout de ce qu'il imagine.

Il est plus important qu'on ne pense aux gouvernemens de guérir l'esprit des citoyens des croyances absurdes qui déshonorent leur intelligence ; car les terreurs produites par la crédulité conduisent à affoiblir en lui l'observance des loix sociales ; il est difficile qu'un homme qui tremble à l'idée d'une ombre , ne frissonne pas aussi à la vue d'une maison embrasée qui renferme son pere , ou d'un soldat ennemi qui escalade les murs de sa patrie.

Il n'y a point de souverain qui ne doive encourager le philosophe dont la morale tend à détruire ce monde enchanté qui ne doit son existence qu'à la baguette des prêtres ; & abattre à cet égard les autels de la superstition , c'est apprendre aux femmes à devenir des hommes , & aux hommes à devenir des Romains.

Il n'y eut jamais d'ombres que dans l'entendement de l'esprit foible qui les imagine.

---

L'HOMME  
SEUL

L'ame est immortelle fans doute : mais quand le corps qu'elle habite se décompose, elle ne peut plus agir sur des êtres, dont les organes ne s'ouvrent qu'aux impressions de la matiere.

Le diable n'existe point : l'homme qui l'entend est mal organisé, & celui qui le fait parler est un imposteur.

Le diable est une mauvaise copie du Typhon de l'Egypte ou de l'Arimane de la Perse ; il s'occupe, dit-on, à renverser tout ce que Dieu édifie : c'est le combat éternel du bon & du mauvais principe imaginé pour résoudre le problème de l'origine du mal : ce combat n'a rien expliqué : le philosophe a cherché une autre solution du problème, & nous n'avons gagné qu'une erreur de plus.

Si du moins le diable de la théologie, comme le sphynx de la mythologie, n'étoit qu'une allégorie ingénieuse que la raison peut combattre, tandis que l'imagination s'en amuse.

~~\_\_\_\_\_~~  
**PARTIE II.** mais les prêtres n'ont donné à ce fantôme infernal un sceptre d'airain que pour l'appé-  
 fantir eux-mêmes sur leurs malheureux profes-  
 sytes ; les griffes avec lesquelles ils le représen-  
 tent , leur servent à déchirer le philosophe qui  
 éclaire leurs manœuvres , & c'est avec les  
 flammes qui entourent sa prison qu'ils allument  
 les bûchers où ils font périr leurs victimes.

Des écrivains qui ne vouloient pas persé-  
 cuter avec l'aide du diable , se sont contentés  
 d'écrire son histoire ; on a vu paroître la *Dé-*  
*monomanie* du politique Bodin , & la *Démo-*  
*nologie* du roi Jacques I : ouvrages où l'on  
 traite sérieusement des incubes , des succubes ,  
 de la sorcellerie & de tous les prestiges qui font  
 illusion aux insensés qui croient aller au sabbat ;  
 l'homme vulgaire qui lisoit de pareils livres ,  
 trembloit & croyoit ; & l'homme de loi s'en  
 autorisa , peut-être , pour condamner au sup-  
 plice la maréchale d'Ancre & Urbain Grandier.

D'un autre côté , la philosophie de tems  
 en tems a tenté de reléguer dans leur monde

imaginaire Satan , Belzébuth , Astaroth & tous les monstres de la crédulité ; c'est un des grands services que nous ont rendus Montagne , la Mothe-le-Vayer , Bayle & cette foule de sceptiques qui nous ont appris à faire usage de notre raison.

---

L'HOMME  
SEUL.

On a vu jusqu'à un ministre protestant , Balthazar Beker , écrire contre le diable dans un livre qui a pour titre : *Le monde enchanté*. Le critique y va jusqu'à dire : *Si Satan existoit , il se vengeroit sans doute de la guerre que je lui déclare.* (\*) --- Satan ne remua pas ; mais les théologiens s'armerent pour sa défense , & Beker fut déposé : au reste , l'ouvrage ne méritoit pas le bruit qu'il fit en Europe : il est très-prolixé & très-ennuyeux , & s'il falloit du courage pour le faire , il en faut encore plus pour le lire.

Heureusement nous n'avons pas besoin du *Monde enchanté* de Beker , pour anéantir le monde fantastique , où les théologiens font

---

(\*) Encyclopédie de M. de Voltaire , article *Beker*.

**PARTIE II.** régner le diable ; il suffit de connoître ce que  
peut l'imagination, dans l'imposteur qui trompe  
& dans l'homme crédule qui est trompé ,  
d'étudier le mécanisme des sensations , &  
d'observer la nature.





## ARTICLE VII.

## DU CARACTERE.

LE caractere n'est peut-être qu'une maniere d'être particuliere à une ame, & dans ce sens, le plus stupide des hommes a un caractere.

---

L'HOMME  
SEUL.

Quand l'habitude des mêmes mouvemens a forcé le tissu nerveux à contracter une forme particuliere, les esprits animaux s'accoutument à couler de la même façon dans les fibres; le sensorium se façonne sur le ton dominant, & l'ame, jusques-là sans énergie, acquiert un caractere.

Il n'y a point d'être dans la nature qui se ressemble, à moins qu'elle n'ait fait des Monades avant Leibnitz; on ne trouve point sur la terre deux grains de sable parfaitement homogènes, & la physique des esprits n'a pas d'autres loix que celle des corps.

Quand même la plupart des êtres matériels seroient essentiellement semblables, la diver-

~~\_\_\_\_\_~~  
 PARTIE II. fité qui se trouve entre les yeux qui voient, se rencontreroit encore dans les objets aperçus; car la passion donne une teinte particulière à tout ce qu'elle envisage; un microscope change les modifications des corps, & le caractère est le microscope des êtres intelligens.

Il y a cependant une foule de personnes qui paroissent sans caractère: ce sont celles qui n'ont que des qualités indéterminées, & dont l'ame sans vice & sans vertu, n'offre aucun trait qui faille, comme les visages sans physionomie.

Je ne trouve point sur la terre d'être plus méprisable que ces hommes que le philosophe ne peut définir, à qui l'exemple donne une ame factice, & qui, dans le cours d'une longue vie, n'ont jamais eu le courage d'être eux-mêmes.

Je regarde aussi les hommes sans caractère comme très-dangereux dans la société; car le bonheur de ses membres n'est fondé que sur ce commerce de bienfaits qui suppose la confiance; or, comment se fier à une statue

mobile , dont les ressorts ne jouent qu'au gré  
d'une main étrangere ? & quel fonds dois-je  
faire sur la vertu d'un homme qui ne m'oblige  
que parce que c'est le vent d'est qui souffle  
aujourd'hui ?

**L'HOMME  
SEUL,**

Une loi de Solon déclaroit infames tous les  
citoyens qui , dans une sédition , ne prenoient  
pas un parti ; ce législateur ne pensoit point à  
protéger des rebelles , il ne vouloit que punir  
les hommes sans caractère. .

Par une contradiction bien digne de nos  
mœurs , on n'aime aujourd'hui dans le monde  
que les gens sans caractère ; tout homme qui  
débute dans la société par afficher des principes,  
est perdu ; les femmes ne protègent que ces  
automates complaisans , dont l'ame repose sans  
cesse dans un élément uniforme , qui attendent  
le premier coup d'archet pour mettre leur  
pensée à l'unisson , qui sont chez Antoine les  
flatteurs de César , & son ennemi chez Brutus.

L'élève de la nature ne fauroit s'étudier de  
trop bonne heure à se former un caractère ; il

est si beau pour un être qui pense de créer la chaîne de ses idées, de monter la machine de son entendement, & d'exister par soi-même.

Le philosophe, sûr de lui-même, étudie ensuite tout ce qui l'environne; car il a des rapports nécessaires avec les hommes; la société est l'élément des êtres qui pensent, & la nature ne fait point de misantropes.

Mais comment saisir le caractère des Protées avec qui l'on habite? tous les hommes diffèrent entr'eux, & chaque homme diffère encore de lui-même; un ministre au conseil n'est point organisé de même qu'un ministre à l'opéra; César dans les bras de Cléopâtre, n'est pas le César de Pharfale, & quel intervalle immense n'y a-t-il pas entre Newton qui fait graviter les planètes, & Newton qui commente l'apocalypse?

Le défaut d'ouverture dans les caractères, empêche encore le philosophe de les soumettre au flambeau de l'analyse; la vérité elle-même devient mensonge dans la bouche de Tibère ou de Mazarin, & l'homme stupide, qu'on croit

deviner , se voile dans ses contradictions. =====

Les actions même les plus éclatantes, ne dénotent pas évidemment un caractère ; la religion de Huet a été un problème, malgré sa démonstration évangélique ; & dix ans d'humilité, dans le cardinal de Montalte, ne désignoient que le despotisme de Sixte-Quint.

L'HOMME  
SEUL.

Qui croiroit que l'ingénuité même peut servir de voile à un caractère ? Un homme ingénu n'est pas un sot, parce qu'il ignore les choses de convention ; sa naïveté peut être l'expression simple d'une idée, dont le fonds a beaucoup de délicatesse ; la Fontaine avoit dans la société le ton des animaux qu'il faisoit parler dans ses fables ; les amis mêmes de ce grand homme étoient dupes de sa bonhomie ; & sa servante qui croyoit le connoître, disoit qu'il n'avoit pas assez d'esprit pour être méchant.

L'abus des mots contribue encore à jeter des ténèbres sur les caractères ; par exemple, on croit définir un homme, quand on dit qu'il est sérieux ; mais combien le philosophe ne voit-il

---

**PARTIE II.**

pas de nuances dans les diverses acceptions de ce mot? quelle sagacité ne faut-il pas pour subdiviser à l'infini, des êtres que le peuple se plaît à confondre?

On est sérieux, quand on a reçu de la nature un sang tempéré, & des fibres peu fertiles en esprits animaux.

L'habitude des manières graves & des tons concertés, fait paroître sérieux l'homme qui a le moins de penchant au flegme & à la misanthropie.

Une personne gaie devient sérieuse, quand son courage est abattu sous le poids de l'infortune.

Un homme stupide paroît sérieux, parce que ses organes sont passifs, & qu'il n'y a point de jeu dans les muscles de sa physionomie.

Un homme de génie comme Archimede est sérieux, parce que toute son ame est repliée sur elle-même, & qu'il ne semble exister que par son intelligence.

Le sérieux de l'oïveté doit aussi se distinguer

du sérieux de la distraction & de celui de la timidité ; il faut encore moins confondre un homme sérieux par accès, avec un philosophe sérieux par principe.

---

L'HOMME  
SEUL.

On abuse de même des noms qu'on donne aux autres caractères ; les inventeurs d'une langue définissent mal les hommes, parce qu'ils ne les connoissent pas ; les gens du monde répètent ces définitions, parce qu'elles leur épargnent l'embarras d'observer ; & les philosophes qui voudroient étudier le cœur humain, sont arrêtés à chaque pas, soit par la langue de la science, soit par ses difficultés.

Le caractère des hommes est-il donc une énigme, que toute la sagacité philosophique ne puisse expliquer ? Non, sans doute ; mais ce n'est point ici le lieu de justifier la nature ; il suffit d'avoir annoncé le problème ; nous en donnerons ailleurs la solution. (\*)

---

(\*) Voyez ci-après l'article qui a pour titre, *de la passion dominante.*

## ARTICLE VIII.

## DES HABITUDES.

**PARTIE II.** **L**ES fibres font fans cefse remuées par les objets; l'ame que ces mouvemens rendent plus heureufe, fe plaît à les reproduire; & plus elle les reproduit, plus elle acquiert de la facilité à les reproduire; voilà l'habitude.

L'habitude naît d'ordinaire dans un âge tendre; c'est alors que les fibres fe plient plus aifément au gré de l'ame, que les esprits circulent avec plus de rapidité dans les canaux, & que les molécules élémentaires dont les organes font composés, s'arrangent dans un ordre prefqu'inaltérable.

La nature d'abord instruit l'homme par la voix du plaisir & par celle de la peine; dans la fuite l'activité des fens fe fortifie, l'habitude prête plus d'énergie à la volupté, elle émouffe les pointes de la douleur; & c'est l'homme qui instruit la nature.



Comme il y a des mouvemens que le corps se plaît à reproduire, il y a aussi des idées que l'ame se plaît à répéter ; l'entendement peut donc s'exercer comme la machine aux tours de souplesse, & il y a un sens où Newton n'est au-dessus du peuple qui l'admire, que parce que son esprit s'est habitué de bonne heure aux tours de force & aux voltiges.

Il est évident que tout le système des habitudes dérive uniquement de la pente que tous les êtres ont à se conserver : les hommes qui pensent s'appliquent encore à tendre avec plus de force ce ressort de la nature, & alors l'unité de fin est réunie à l'unité de principe.

Quand une passion violente exerce son activité sur une chaîne d'idées, dont la liaison est tournée en habitude, les pensées naissent d'elles-mêmes, sans que l'esprit puisse s'apercevoir de la route qu'elles ont suivies pour arriver au sensorium ; c'est alors qu'on est tenté de se croire inspiré ; l'habitude mise en jeu par une passion véhémence, est, suivant l'abbé de

Condillac, l'Apollon des poètes (\*); & suivant  
 PARTIE II. Maupertuis, ce seroit le Dieu des prophetes (\*\*)

Il suit de cette théorie, qu'il dépend en grande partie de nous d'avoir des talens & des vertus (†); je ne vois pas, en effet, pourquoi les hommes, ayant les mêmes organes, il y auroit entr'eux des différences essentielles; pourquoi l'homme stupide qui siffle *Cinna*, n'auroit pas le germe du génie de Corneille, & pourquoi il seroit métaphysiquement impossible à Néron de se donner la grande ame de Burrhus; le fatalisme anéantit l'homme, & conduit à blasphémer le nom sacré de la nature.

Les qualités infuses sont dans la morale, ce que sont les qualités occultes dans la physique;

(\*) Traité des animaux, seconde part. chap. IX.

(\*\*) Œuvres diverses, tome II, Lettre XVIII, sur la divination.

(†) Tel est aussi le sentiment de Locke & de l'immortel Helvétius; j'invite à lire les preuves de ce principe dans les Œuvres diverses du métaphysicien Anglois, tome I, page 150, & dans le livre de l'Esprit, tome I, discours III, chapitre IV. Quand ces philosophes ont raison, ils forment une double autorité.

Achille n'est pas né plus brave que Thersite, & Racine plus poète que Pradon ; c'est l'habitude de faire des vers ; l'exemple, l'encouragement & un violent amour de la gloire qui produisent le grand poète ; c'est l'habitude de la bienfaisance, l'expérience de l'infortune & la vue des malheureux qui rendent un homme bienfaisant ; un psychologue qui explique tout par le caprice de la nature, ressemble au physicien qui ramène toujours à Dieu, pour expliquer les phénomènes du flux & du reflux, du magnétisme & de l'électricité.

L'homme qui tend à la perfection de son être, doit former en lui trois genres d'habitudes, & de ce triple soin dérivent sa grandeur & la félicité de tout ce qui l'environne.

Il doit ne faire contracter à ses sens que des habitudes qui tendent à conserver leur ressort ; l'homme du monde qui, avec le luxe d'Apicius, emprunte son palais, doit à trente ans être privé de l'organe du goût ; ce vieillard dont la tête est courbée vers la terre, & qui, avec des

---

L'HOMME  
SEUL.

**PARTIE II.** yeux ternes & une voix éteinte, appelle encore l'amour dont il a tant de fois abusé, est entraîné par ses habitudes à l'infortune & à l'opprobre; il n'est au-dessus des gardiens mutilés des fers d'Asie, que parce qu'il est plus proche de la tombe.

Le philosophe ne doit faire prendre à son entendement que des habitudes qui le perfectionnent; il faut qu'il accoutume son esprit à cette justesse qui conduit au talent & qui l'embellit; qu'il satisfasse sa curiosité, parce qu'elle est le germe des grandes choses; & sur-tout qu'il éloigne de lui ce vaste amas de préjugés & de terreurs, qu'il adopte toutes les fois qu'il cesse de réfléchir, & qui ne servent qu'à rendre l'homme petit & malheureux.

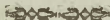
L'élève de la nature doit sur-tout plier de bonne heure son ame à l'amour de l'ordre; une heureuse habitude contractée dès l'enfance, devient dans l'âge viril une vertu; les fibres se disposent sans peine au gré de la volonté, & Marc-Aurele, qui n'étoit à dix ans qu'une heu-

teuse machine, devient à trente l'ame la plus sublime que renferment les deux mondes.

---

L'HOMME  
SEUL.

Faire contracter à ses sens, à son entendement & à sa volonté d'heureuses habitudes, voilà le précis de la morale; ce sont aussi les trois pivots sur lesquels doit rouler toute l'éducation de la jeunesse. Que les législateurs bâtissent leurs codes sur cette idée, & avant quatre générations, ils verront leurs états peuplés d'hommes vigoureux, de génies & de sages.



## CHAPITRE XII.

## DES PASSIONS.

**PARTIE II.** **C**ET essai fera court ; on a déjà tant écrit sur les passions ! Il me semble que tout livre où il n'y a rien de neuf, est un crime envers le public.

On peut observer encore que la peinture des grandes passions, telles que l'amour, l'amitié, &c. trouveront leur place dans la suite de cet ouvrage, quand j'examinerai les nœuds qui lient l'amant à sa maîtresse, le pere à son fils, & l'ami à son ami ; un coup-d'œil général suffit en ce moment ; on va faire mouvoir la machine entiere, & dans la suite on pourra la décomposer.



## ARTICLE PREMIER.

## IDÉES GÉNÉRALES.

IL y a une chaîne d'écrivains, d'ailleurs respectables, qui ont fait un crime à la nature d'avoir créé les passions dans le cœur de l'homme, ou à l'homme passionné de suivre l'instinct de la nature; c'est accuser la suprême intelligence d'une contradiction qui n'est que dans l'esprit de ses détracteurs. (\*)

---

L'HOMME  
SEUL.

---

(\*) Voici une contradiction des plus singulières d'un célèbre détracteur des passions; je ne ferai que copier le père Malebranche. --- « Les passions sont sagement » établies par rapport à leur fin; c'est-à-dire, la conservation de la santé & de la vie, l'union de l'homme » avec la femme, la société, &c.; mais elles sont extrêmement » contraires à l'acquisition des vrais biens, » des biens de l'esprit, des biens dus au mérite & à la » vertu. » --- *Traité de morale, tome I, chapitre XIII, page 277.* --- Rapporter les paroles de ce philosophe, c'est les avoir assez réfutées.

Zénon, bien meilleur logicien que Malebranche, étoit tombé avant lui dans une erreur pareille, en définissant la passion, *un mouvement de l'ame opposé à la droite raison & contraire à la nature.* Cicér. *Tuscul.*

PARTIE II.

Les passions font l'ame du monde sensible : pourquoi s'est-on contenté de dire qu'elles en étoient le fléau ? La plupart des moralistes qui ont déclamé si éloquemment contre elles , ressemblent , à mes yeux , à ces empiriques qui créent des maladies nouvelles , afin d'avoir le droit exclusif d'en être les médecins.

Les philosophes qui font deux classes des passions , & qui disent que les unes sont permises & que les autres sont défendues , sont également absurdes sans être aussi dangereux ; c'est le cœur qui est criminel & non la faculté d'aimer ou de haïr ; toutes ces passions sont bonnes quand l'ame est maîtresse ; elles sont toutes mauvaises quand elle est esclave.

Les passions sont aussi essentielles au tout humain , que la pensée l'est à l'entendement & les muscles à l'action des organes ; il n'y a qu'un

---

lib. IV. Mais du moins le patriarche du stoïcisme étoit conséquent ; il falloit bien qu'il donnât la plus mauvaise idée des passions , puisqu'il faisoit de son sage une statue : Zénon se trompoit , comme notre philosophe , mais on ne pouvoit l'accuser de se contredire.



seul équivalent à la folie de vouloir les empêcher de naître, c'est de vouloir les anéantir.

---

L'HOMME  
SEUL.

Si l'homme étoit borné à ses sens & à sa froide raison, il ne feroit plus qu'une statue organisée; il n'y auroit aucun mouvement dans l'ordre moral; les grands talens feroient anéantis, & la vertu cesseroit d'être sublime.

La raison ne fait rien sur la terre; ce sont les passions qui la font mouvoir & qui la bouleversent; les passions sont ces mers terribles où les vaisseaux voguent sans cesse, mais au milieu des tourmentes & des orages; la raison est cet océan pacifique où le navigateur, arrêté par un calme éternel, partage l'inertie du ciel & des eaux, ne vit que dans l'anéantissement, & n'existe pas même assez pour desirer de mourir.

D'un autre côté, si les passions étoient les seules puissances de l'ame, elles feroient fatales au genre humain; le cœur, toujours déchiré par des convulsions internes, ne goûteroit jamais de sérénité; il se consumerait à force d'agir & de réagir. Non, la nature n'a pas créé notre

~~amorce~~  
 PARTIE II. ame pour s'épuiser en vains combats; lorsque le désordre est à son comble, la raison paroît, & l'équilibre est rétabli entre nos facultés.

Parmi les passions, il y en a qui paroissent appartenir plus particulièrement à l'ame, & d'autres aux sens; quand on jette un coup-d'œil philosophique sur ce tronc immense & sur ses diverses ramifications, on s'apperçoit qu'il n'y a proprement que deux passions primitives, l'amour & l'ambition. L'amour est le ressort du monde physique, & l'ambition celui du monde moral; toutes les autres passions ne sont que des rouages qui cèdent à l'impulsion de ce double mobile.

Les passions se nuancent & se modifient suivant les tems, les lieux & les caractères; les Romains n'avoient pas les passions des Italiens du siècle de Machiavel; un Arabe n'est pas passionné de la même façon qu'un Samoyede; qui fait même si toutes les combinaisons sont épuisées? Il en est peut-être de ces mouvemens de l'ame comme des caractères de l'imprimerie;

il y a encore mille passions à naître, comme il y a mille livres à faire.

---

L'HOMME  
SUL.

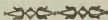
On voit quelquefois, dans la société, des hommes passifs dont les muscles sont sans activité & l'ame sans ressort; la raison peut beaucoup sur ces automates; il y a d'autres personnes que la nature a douées de la plus grande sensibilité, qui, avec des organes vigoureux, ont une ame prompte à s'embraser; de tels êtres secouent aisément le joug de la raison; mais aussi ils ont un double mérite, quand ils deviennent philosophes.

Chez les hommes même les plus sensibles, les passions n'ont pas toujours le même degré d'activité; il y a dans la vie des momens d'ennui où l'ame paroît usée, & où l'existence semble nous échapper; telle est quelquefois l'heure qui suit une jouissance; Sapho, lorsque Phaon n'étoit plus dans ses bras, n'auroit jamais fait ces strophes brûlantes que Boileau a si bien traduites, quoiqu'il n'ait jamais aimé.

S'il y eût jamais un tems favorable à l'acti-

**PARTIE II.** vité des passions, c'est celui des guerres civiles; il y a alors une fermentation universelle dans les esprits; l'état s'ébranle, mais les ames se fortifient; il semble que les organes s'agrandissent, & que la nature double les forces de chaque individu; c'est alors que les états & les particuliers prennent un caractère, que César & Cromwel étonnent l'Europe, & que les rois ne font plus que des hommes.

Le sommeil des empires est le triomphe de l'inégalité; mais une révolution remet tous les hommes à leur place. Cependant il est triste pour l'humanité qu'il faille que les rois chancelent sur leurs trônes & que les états se renversent, pour que l'homme politique devienne l'homme de la nature.



## ARTICLE II.

## DU MÉCHANISME DES PASSIONS.

LE mécanisme des passions s'explique par celui du tissu nerveux ; l'ame est passionnée toutes les fois que les fibres sensitives & intellectuelles agissent avec force sur elle, & déterminent les fibres de sa volonté à se mouvoir habituellement dans la même direction. Quand l'imagination ou les objets physiques ne multiplient en elles que de légères sensations, l'ame ne contracte que de douces habitudes ; mais elle s'abandonne aux transports passionnés , quand tout le tissu nerveux éprouve des vibrations convulsives , que les fibres s'ébranlent avec une rapidité que l'esprit ne peut suivre, & que tous leurs mouvemens semblent se confondre ; c'est alors que l'homme, en proie à un délire passager, obéit aveuglément à une impulsion étrangere ; toutes ses facultés sont en action, hormis celle qui met l'équilibre entr'elles ; tout veille chez lui, excepté la raison.

---

L'HOMME  
SEUL.

## ARTICLE III.

## DE LA GÉNÉRATION DES PASSIONS.

**P**ARTIE II. POPE, le poète des philosophes, a dit dans son admirable *Essai sur l'homme*, que les passions étoient les modifications de l'amour-propre. (\*) Cette définition lumineuse dit en trois mots ce que Locke a prouvé péniblement en vingt pages; & voilà l'avantage que l'homme de génie, qui peint, a sur l'homme de génie qui disserte.

L'homme s'aime; par conséquent il est intéressé à chercher son bien-être, & à fuir tout ce

---

(\*) On a dit plus haut, que l'amour & l'ambition étoient les germes primitifs de toutes nos passions, & ici on ramène tout, avec Pope, à l'amour; mais il n'y a point dans ces idées de contradiction; l'ambition n'est elle-même qu'une modification de l'amour-propre, & ce n'est que pour répandre plus de jour dans la métaphysique qu'on distingue l'amour, fondateur des passions physiques, de l'amour, fondateur des passions morales; on partage la chaîne en deux, pour fatiguer un peu moins la vue de l'entendement.

qui peut lui nuire ; or le plaisir & la douleur font les deux pivots sur lesquels roulent toutes ses passions ; il n'y auroit sur la terre ni amitié, ni vengeance, ni grandeur d'ame, ni petite vanité, si nous étions insensibles.

Le premier degré de plaisir qui accompagne l'existence, est la gaieté ; si la sensation est plus vive, elle fait naître la joie ; si le principe sensible réunit toutes les facultés de l'ame, & concentre leur activité dans le même foyer, l'homme alors épuisé par tous ses sens la coupe de la volupté.

Plus le bonheur qu'on a goûté est grand, plus l'ame appréhende de le perdre ; voilà l'origine de la crainte, mais l'homme ne craint que parce qu'il s'aime.

La crainte elle-même prend tant de nuances diverses, que l'œil du philosophe a peine à la suivre dans ses diverses métépsychoses. Catilina dans sa prison, craint le supplice auquel il ne peut échapper, & l'Italien superstitieux craint la chute impossible des étoiles sur sa

PARTIE II. tête ; un guerrier intrépide craint la présence d'un spectre ; une fille ingénue craint aussi la vue du lit nuptial , qui doit être le tombeau de sa virginité , mais non pas de sa vertu.

La crainte ne marche point sans l'espérance , parce que ces deux passions dérivent également de la probabilité du bien & du mal ; Denys & Cromwel craignoient à chaque instant de perdre leur couronne , & espéroient de la conserver ; un marin dont le vaisseau vient d'être englouti par l'orage , frissonne à la vue de la mort , & nage encore pour l'éviter ; il n'y a qu'une passion dominante qui puisse faire taire l'espérance & la crainte dans une ame sensible ; voyez Regulus qui retourne à Carthage , il ne craint point les tourmens qu'on lui prépare ; il n'espère pas de s'y dérober ; son ame sublime ne connoît de toutes les passions humaines que l'amour de la patrie.

La crainte fait place à la tristesse , quand l'ame voit déchirer le bandeau de l'espérance , & que l'horizon qui se développe ne découvre



à ses regards que l'image de la douleur ; mais si, empruntant le microscope de l'imagination, l'homme voit dans l'avenir une chaîne infinie de malheurs dont il ne presse encore que le premier anneau, alors sa tristesse dégénère en désespoir, il maudit son existence, s'emporte contre la divinité, & meurt comme Ajax, en la blasphémant.

---

L'HOMME  
SEUL.

L'homme qui s'aime parcourt avec avidité tous les objets qui peuvent le rendre heureux ; il est curieux, parce qu'il veut varier ses sensations agréables, & quand un plaisir nouveau satisfait sa curiosité, il sent naître pour lui le sentiment de l'admiration.

L'homme stupide admire encore plus que l'homme de talents, parce que l'admiration est d'ordinaire l'apanage de l'ignorance ; mais son ame puillanime s'arrête à ce terme, tandis que le génie le franchit pour arriver à l'enthousiasme.

Je définis l'enthousiasme, l'admiration des âmes fortes ; tandis qu'un homme vulgaire

## PARTIE II.

admire un ouvrage, une imagination ardente le fait en le lisant. Transportez Racine & Coïn à la première représentation de *Cinna*; le dernier dira : Corneille est un grand homme; le premier fera encore mieux, il écrira *Britannicus*.

Il est peut-être pardonnable à l'auteur de *Britannicus* de faire succéder la passion de l'orgueil à celle de l'enthousiasme. --- Le développement du caractère de Néron n'est-il pas un chef-d'œuvre? Le contraste de Burrhus & de Narcisse n'est-il pas l'ouvrage du génie? Y a-t-il eu depuis Virgile un poète plus parfait que Racine? Et si par hasard cette tragédie tomboit, l'ame de son auteur n'en devrait être que plus fière; le créateur de *Britannicus* sentiroit alors combien il est supérieur au public.

L'orgueil ne devrait être toléré que dans les hommes de génie; c'est une espèce de dédommagement que la nature leur accorde; pour les consoler de la haine des petits talens; mais cette passion est commune à tous les hommes, c'est la première qui fermente dans

le cœur , & la dernière dont il se dépouille ;  
 une femme s'attribue les talens que lui accordent ses adorateurs , Pradon pensoit qu'il avoit du génie , & Caligula se croyoit un dieu.

**L'HOMME  
SEUL.**

Il y a une grande différence entre la vanité des petits esprits & la fierté des grands hommes ; le ministre Louvois qui n'étoit que vain , dégradoit Louis XIV ; mais Colbert , qui avoit de la fierté , ressuscitoit dans Paris l'ancienne Carthage , rappelloit le siècle d'Auguste & remplaçoit Sully.

L'amour de soi conduit aussi les âmes foibles à envier dans les autres les biens qu'elles ne partagent pas ; quand l'envie s'exerce sur les talens , elle entraîne avec elle son supplice : en effet , cette passion n'est alors qu'un aveu forcé du mérite qu'on n'a pas ; l'envie est peut-être le plus grand fléau du monde moral , car elle fait le malheur des grands hommes & celui de leurs persécuteurs ; c'est le tigre qui déchire les cerfs & qui dévore ses petits.

L'homme de génie punit l'envie , en sou-

---



---

 PARTIE II.

riant dédaigneusement sur les efforts qu'elle fait pour distiller son poison ; mais le mépris se pardonne bien moins que la haine ; Pradon, humilié , se leve contre la *Phédre* de Racine, l'hôtel de Rambouillet, & voilà la vengeance.

Un moderne a dit que le plaisir qu'on goûte à se venger , étoit le quart-d'heure d'un criminel qui sort de la question (\*) : cette définition devroit bien guérir les hommes du tourment de haïr & de la fureur de se venger.

La vengeance est le vice des esprits vulgaires. On ne cherche à se venger que lorsqu'on se sent blessé ; & que peuvent les traits de l'envie pour blesser un grand homme ? Un colosse n'est pas affecté, de ce qui écrase un atome.

En traitant de la manière dont s'engendrent les passions, je n'ai point prétendu suivre le germe fécond de l'amour-propre jusques dans ses derniers développemens ; je n'ai voulu qu'indiquer une route à l'homme qui pense ; il n'y a pas de livre plus ennuyeux & moins utile , que celui où l'auteur dit tout.

---

 (\*) *Principes de philosophie morale* , page 250.

## ARTICLE IV.

DE L'AMOUR, PRINCIPE DU MONDE  
PHYSIQUE.

D'OBSCURS misantropes ont fait un crime de l'amour (\*); c'est le comble de l'extravagance humaine d'avoir voulu dégrader un sentiment sans lequel il n'y auroit point d'hommes sur la terre : la nature dit à tous les êtres de se propager, & il n'y a que les apôtres du néant qui méritent d'être anéantis.

L'amour dans les tempéramens froids & dans les cœurs énervés n'est qu'un sentiment ; mais c'est une passion chez un homme ardent ,

---

L'HOMME  
SEUL.

---

(\*) « Il n'y a que des enthousiastes qui aient pu imaginer la nécessité impossible de détruire l'amour ; sensibles à un homme qui, effrayé des malheurs causés par la chute de quelque corps, souhaiteroit l'extinction de la gravité, & par conséquent le dérangement du système de l'univers. » *Essais de politique & de morale* du baron de Haller, page 58. --- C'est aux hommes qui ont étudié comme lui la nature à la défendre contre de vils blasphémateurs.

dont tous les pores du corps & toutes les puissances de l'ame s'ouvrent sans peine aux impressions du plaisir.

PARTIE II.

L'amour ne se laisse pas toujours guider par l'intérêt des sens : si cela étoit , nous n'offririons jamais nos hommages qu'à une beauté parfaite ; & comme la nature ne multiplie pas les prodiges , quelques individus seroient heureux , mais la race humaine seroit incapable d'aimer.

C'est ordinairement le caractère qui fait naître une passion véhémente : on admire une beauté régulière ; mais on s'embrase pour une femme dont les graces ne sont piquantes que pour nous , qui partage notre degré de sensibilité , & dont l'ame est à l'unisson avec la nôtre ; cette réflexion conduit à un grand principe ; le voici : *l'homme fait plus que jouir , il fait aimer.*

Il y a dans la passion humaine de l'amour deux objets qui n'échappent pas à l'œil du philosophe ; le desir physique de se propager ,

& le befoin moral de vivre en fociété : fi on fépare ces deux fentimens, on détruit, ou l'amour, ou la vertu.

---

L'HOMME  
SEUL.

Ce principe plus développé fervira dans la fuite à réfuter deux paradoxes d'autant plus dangereux, que de grands hommes les ont fait naître, & que le peuple de toutes les nations eft porté à mettre l'autorité du génie en parallele avec celle de la nature.

Le premier eft cet amour platonique qui fubfifte indépendamment des fens, & qui dérive de l'idée métaphyfique de l'harmonie univerfelle : ce commerce fublime entre des intelligences n'eft pas fait pour des êtres mixtes ; l'homme femble composé de deux fubftances, & pour le rendre heureux, la philofophie ne doit pas le déchirer.

Un moderne célèbre qui a l'imagination de l'élève de Socrate & quelquefois fes écarts, a eu fur l'amour une idée encore plus dangereufe. Il a écrit que dans cette paffion il n'y avoit que le phyfique de bon : ainfi ce philofophe,

pour ne pas imiter Platon , a copié Diogene.

PARTIE II.

L'amour est vil fans l'union des ames , mais fans l'interêt des sens il n'est rien.

Ne profanons pas l'amour , en le confondant avec ce sentiment ébauché qu'on nomme galanterie , & qui consiste à offrir un culte fans conséquence à toutes sortes de divinités , à substituer le jargon de la politesse aux expressions brûlantes de l'enthousiasme , & à adorer, fans aimer.

Les Spartiates , les Samnites & les Romains n'étoient point galans : un jeune homme alors fuivoit la pente de son cœur , méritoit la main de sa maîtresse , & n'aimoit qu'une fois ; chez nous l'amour consiste à subjuguier les femmes , à tromper leurs desirs , & à les déshonorer.

La nature semble avoir partagé en deux l'intervalle de la vie humaine : dans l'une elle a placé l'amour avec toutes les affections qui ont pour objet les sens ; dans l'autre elle a mis l'ambition , avec tout son cortège de passions intellectuelles.

C'est dans la jeunesse que les sens , toujours



en effervescence, entretiennent le délire de l'amour : l'instant où le germe de cette passion commence à se développer, est celui où les organes ont acquis leur dernier degré de perfection. Si une éducation sybarite n'a pas embrasé l'imagination d'un jeune homme avant le tems, & énervé son ame avant qu'elle fût en état de jouir, il n'est instruit des besoins de la nature que par la nature elle-même. Si dans ce moment de fermentation la beauté qu'il doit aimer se présente à ses regards, ses timides palpitations annoncent la fougue de ses desirs, le sentiment absorbe les diverses puissances de son ame, & tout son être est subjugué.

En Europe, l'éducation qu'on donne au sexe prévient l'embrasement prématuré des sens, mais force l'esprit à se plier à des idées pusillanimes : on écarte avec soin de l'imagination d'une fille, tous les tableaux qui pourroient l'instruire du physique de l'amour ; mais on a soin de faire fermenter en elle ce principe inné de vanité, qui pervertit toutes les passions éner-

---

L'HOMME  
SEUL.

~~pour la science~~

PARTIE II.

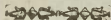
giques, ou les empêche de naître : tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle lit, tout ce qu'elle entend lui persuade qu'elle est supérieure à l'homme ; dès lors elle se fait un art de coquetterie pour éterniser l'illusion de ses adorateurs ; elle ne cherche point à aimer, mais à séduire : & quand ses charmes commencent à se flétrir, privée d'amis & d'amans & seule au milieu du tourbillon de la société, elle termine son infipide carrière sans avoir connu la nature.

Nous nous étonnons de ne trouver les femmes qu'aimables sans être sensibles, & voluptueuses sans être passionnées : ne nous en prenons qu'à l'éducation nationale qui intervertit l'ordre de leurs facultés, soumet leur cœur à leur imagination, & énerve leur ame pour conserver leurs sens.

Il me semble que l'unique moyen d'épurer l'amour, c'est d'en faire une passion : c'est alors que ce feu céleste peut devenir l'aliment des ames les plus sublimes : un seigneur parfumé, dans les bras de Ninon, me paroît un être bien

petit ; mais un jeune homme , né avec un cœur sensible & des organes vigoureux , qui ne fait point faire sa cour , mais qui aime avec violence & qui se rend vertueux avec sa maîtresse pour la mériter , est à mes yeux le chef-d'œuvre de la nature.

**L'HOMME  
SEUL.**



## ARTICLE V.

DE L'AMBITION, PRINCIPE DU  
MONDE MORAL.

PARTIE II.

L'AMBITION est, comme l'amour, la passion de l'être; mais l'unité qui est entre leurs principes ne se trouve pas entre leurs fins: l'amour aspire à des jouissances physiques; l'ambition se propose des plaisirs intellectuels, & ordinairement un bonheur de préjugé.

L'amour s'éteint par la jouissance; mais l'ambition la fait servir d'aliment à sa cupidité. Ses desirs satisfaits s'irritent davantage; elle voit toujours au-delà du plaisir qu'elle goûte, & cela l'empêche de le goûter.

L'ambition se loge dans le cœur de tous les hommes: elle est dans le cénobite qui veut placer sur son froc une croix de bois, comme dans le guerrier qui veut se faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe: elle anime le Caraïbe qui ne cherche qu'un hamak, comme

Alexandre qui veut multiplier les mondes, pour  
avoir la gloire de les conquérir.

L'HOMME  
SEUL.

L'ambition par elle-même n'est pas plus mauvaise que l'amour; car la nature nous dit d'agrandir notre être, aussi bien que de le multiplier: c'est dans une ame déjà criminelle que cette passion se déprave, comme on voit en Italie l'eau la plus pure se corrompre, en passant sur le terrain bitumineux de la Solfatare.

Ce principe du monde moral se modifie de mille façons, & s'amalgame avec tous les caractères: tâchons de le suivre, du moins dans ses principaux développemens.

Les hommes de lettres & le peuple qui ne fait que répéter leurs oracles, donnent le titre exclusif d'ambition à cette fureur d'accumuler sur sa tête des biens évalués par le caprice & consacré par le préjugé: suivant cette définition, tout ambitieux est un être petit, malheureux & superbe, qui tourmente son existence dans de pénibles bagatelles dont il a la foiblesse de s'enorgueillir,

---



---

 PARTIE II.

Ce qu'on appelle un conquérant est plus méprisable encore ; car c'est un enfant méchant qui ensanglante ses hochets.

Le desir de vivre après sa mort en faisant du bien aux hommes, est l'ambition la plus noble qu'une intelligence sublime se permette : tel étoit le but des deux Antonins sur le trône des Césars ; tel fut celui du Titus de la Lorraine que le malheureux a connu, & qu'il a tant regretté.

L'ambition de la gloire littéraire mérite de marcher après l'amour de la bienfaisance : elle consiste à agrandir son ame, comme la passion des conquérans à étendre les limites d'un empire. Un homme tel que Leibnitz brûle de s'approprier l'intelligence de plusieurs grands hommes, comme Gengiskan les états de plusieurs monarques.

On a dit que l'amour des lettres n'étoit pas une passion digne de nous. (\*) L'homme de

---

(\*) Tel est aussi le sens de ce fameux blasphème, qu'on a condamné, comme d'un auteur de l'Encyclo-

génie qui a avancé ce paradoxe, l'a réfuté lui-même en l'écrivant, comme Zénon réfuta autrefois un philosophe qui nioit le mouvement, en marchant devant lui.

---

L'HOMME  
SEUL.

Je ne justifierai pas de même cette espèce d'ambition qui consiste à vouloir primer dans le monde, & à être l'idole de ce qu'on appelle la société : quand on est un peu répandu dans ce tourbillon, on s'apperçoit que pour réussir, il suffit d'y apporter de petits talens, un grand fonds de présomption & un goût effréné pour les plaisirs ; tous ces jolis automates que les hommes étudient & que les femmes s'arrachent ; n'ont jamais eu une ame ; ils brillent dans la bonne compagnie ; mais qu'ils seroient petits dans le cabinet de Locke, ou à la cour de Marc-Aurele !

L'amour des richesses n'est pas essentielle-

---

pédie, mais qui est mot à mot dans le marquis de Vauvengues : *La plupart des hommes honorent les lettres comme la religion & la vertu ; c'est-à-dire, comme une chose qu'ils ne peuvent ni connoître, ni pratiquer, ni aimer.* Introduction à la connoissance de l'esprit humain, livre II, page 65, deuxième paragraphe.

**PARTIE II.** ment une passion criminelle : puisque l'or & l'argent sont l'instrument de nos besoins, on peut les desirer aussi légitimement que les biens qu'on acquiert avec le secours de ces métaux : cette sorte d'ambition ne devient un crime que dans les hommes qui ne savent pas la borner. Tel est l'avare, espece de monstre qui se tourmente cruellement pour que tout ce qui l'environne soit malheureux, & à qui la nature n'a donné des richesses, que pour que le sage s'en dégoûte.

On peut remarquer qu'à l'exception de l'avarice, toutes les classes de l'ambition peuvent se rapporter à un amour inné de la grandeur : il est aussi essentiel à l'ame de s'étendre que d'exister : c'est par-là que l'homme differe de l'Être suprême, & des derniers élémens de la matiere : l'atome semble ne pouvoir rien acquérir, parce qu'il n'a rien, & Dieu parce qu'il a tout.





## ARTICLE VI.

## DE L'OISIVETÉ.

LA nature a-t-elle fait de l'homme un être contradictoire? Elle a placé dans notre ame un principe d'activité qui en tend tous les ressorts, avec une pente invincible vers le repos : ces deux forces se combattent sans cesse sans se détruire ; l'une indique la route du bonheur ; l'autre paroît s'identifier avec lui ; mais on en est encore plus proche quand on le cherche ; que quand on croit l'avoir trouvé.

---

L'HOMME  
SEUL.

L'homme le plus actif voit toujours en perspective l'oïveté qui doit couronner ses travaux : c'étoit pour se reposer un jour que Pyrrhus livroit vingt batailles, & que Lopez de Vega faisoit quatre cents comédies ; le repos ne vint jamais, & ces deux hommes célèbres en furent moins malheureux.

Notre ame est trop active & trop inquiète pour s'accommoder du sommeil léthargique

**PARTIE II.** de l'oïfiveté : de plus, le repos mene à l'ennui ; & l'ennui est le pere des crimes. Nous devons l'*Homme machine* à l'ennui de la Métrie ; Tarquin s'ennuie dans la cour de son pere, & il viole Lucrece ; Tamerlan s'ennuie dans Samarcande, & la terre est ravagée.

L'amour de l'oïfiveté commence par le délire de l'imagination, avant de devenir une passion violente : auffi la saine politique doit-elle s'occuper à écarter tous les tableaux de ce genre qui pourroient faire illusion. Un empereur Chinois dont la maxime étoit que, lorsqu'il y avoit un homme oïfif dans ses états, quelqu'un mourroit de faim dans l'empire, fit détruire plusieurs monasteres de bonzes. Les enthousiastes de Foë & les prêtres de Loakium frémirent & calomnièrent en secret le gouvernement ; mais les lettrés, les mandarins & les sages applaudirent à cet acte de vigueur, & l'édit mémorable qui rendit à la société d'obscurs frénétiques, fit plus de bien à la Chine, que l'établissement de vingt sociétés d'agriculture.

C'est

C'est mal-à-propos que les loix civiles sont muettes sur l'oïveté (\*): on ne guérit point la

~~LE~~  
L'HOMME  
SEUL.

(\*) Il y a dans l'ouvrage à jamais respectable des *Délits & des peines*, un chapitre singulier sur l'oïveté politique, qu'il ne faut lire qu'avec précaution; voici le texte avec quelques réflexions que sa lecture m'a fait naître.

*Des gouvernemens sages ne souffrent point au sein du travail & de l'industrie, l'oïveté politique. J'appelle oïveté politique, celle qui ne rend à la société ni travail, ni richesse; qui acquiert toujours sans jamais perdre; qui, respectée du vulgaire avec une stupide admiration, est aux yeux du sage un objet de mépris; qui manquant du seul motif qui excite l'activité de l'homme, la nécessité de conserver & d'acquérir les commodités de la vie, laisse toute leur énergie aux passions de l'opinion, qui ne sont pas les moins fortes. --- Jusqu'ici on ne peut qu'applaudir au zèle patriotique de notre philosophe. Au reste, les gouvernemens commencent à ouvrir les yeux sur cette espèce d'épidémie insensée, qui menaçoit d'infecter le corps entier de la société; une grande révolution se prépare dans les esprits; le philosophe, du sein de son cabinet, fait penser le peuple & fait agir les rois, & je me persuade qu'avant cinquante ans, les oïfifs dont il est parlé ici, n'existeront plus que dans la mémoire des hommes.*

*Des déclamateurs trop austères ont confondu avec cette espèce d'oïveté funeste à la société, l'oïveté des richesses, fruit de l'industrie: ce n'est pas à la petite vertu de quelques censeurs des mœurs, mais aux loix, à définir l'oïveté punissable. --- Il est vrai que l'oïveté d'un moine*

**PARTIE II.** gangrene des états par l'appareil des supplices :  
un législateur doit plus s'occuper à prévenir les

---

ne doit pas être confondue avec celle d'un courtisan du grand-seigneur ; mais après avoir tonné contre le premier , je ne vois pas pourquoi un moraliste n'essaieroit pas d'attaquer l'autre avec les armes du ridicule. Voudroit-on faire une idole respectable d'un bacha opulent, & le croire utile à la patrie , parce qu'il va promener son ennui de cercle en cercle , qu'il achete beaucoup de Géorgiennes , & qu'il fait fumer une pipe avec son maître ?

Laissons en paix ces *déclamateurs austères & ces petits censeurs des mœurs* ; dans un siècle corrompu , ils ne sont pas dangereux ; sûrement ils ne feront pas secte.

C'est à la loi à punir les oisifs ; mais c'est aux censeurs à indiquer à la loi les coupables : pourquoi ravir à l'homme de lettres le privilège d'être utile ! Notre auteur lui-même a bien plus fait qu'indiquer des coupables au législateur ; il a porté sa censure jusques sur des loix féroces ; & il en est à mes yeux encore plus respectable.

*Je n'appelle pas oisiveté politique , celle qui jouit du fruit des vices ou des vertus de ses ancêtres , & qui donne le pain & l'existence à la pauvreté industrielle , en échange des plaisirs actuels qu'elle en reçoit. ---*

Pourquoi l'oisiveté qui jouit du fruit des vices de ses ancêtres ne seroit-elle pas un crime en bonne politique ? Pourquoi ne pas donner le même nom à celle qui dissiperait , au sein de l'opprobre , des richesses péniblement amassées par trois siècles de vertus ?

*Celle-là est utile , à mesure que la société s'étend & que l'administration a laissé aux hommes plus de liberté. ---*

crimes qu'à les punir ; il doit dire comme Aurengzeb à l'Indien qui lui conseilloit d'établir des hôpitaux pour les pauvres : Je n'aurai point d'hôpitaux dans mes états , parce que je n'aurai point de pauvres.

~~LE~~  
L'HOMME  
SEUL.

Il y a des peuples qui ne semblent avoir qu'une passion : c'est l'amour de l'oïfiveté ; tels sont ces Japonois si célèbres par leur haine pour les arts, par la dureté de leurs mœurs, & par l'atrocité de leurs loix.

Le negre que nous rendons si actif dans nos colonies, est encore par sa nature le plus paresseux des hommes. Il y a trois causes de cet état d'inertie, un climat brûlant, le silence des

Voyez Traité des délits & des peines, édition de Lausanne de 1766, pages 224 & 225.

L'oïfiveté qui fait circuler les richesses de convention, peut être utile à quelques particuliers : mais c'est un poison lent, qui mine sourdement la constitution des états. Le gouvernement le plus parfait, à mon gré, est celui où il n'y a aucun citoyen oïfif ; celui qui approche le plus de la perfection, est le gouvernement où l'on punit la double oïfiveté que nous avons en vue, l'une par des peines & l'autre par l'opprobre.

**PARTIE II.** législateurs, & une anecdote bizarre dont la tradition s'est conservée dans toute l'Afrique.

Noë avoit trois fils : l'ainé étoit blanc , le second basané , & l'autre noir : voilà les trois hommes qui devoient peupler la terre. (\*) Quand le patriarche fut mort , ils songerent à partager ses biens qui confissoient en diamans , en or , en chevaux , en habits & en carottes de tabac (\*\*). Dans ce dessein les trois freres soupent ensemble , fument une pipe , & ne pouvant s'accorder dans une premiere entrevue , vont

---

(\*) Un géographe embarrasseroit fort les Marabouts qui ont inventé ce conte , en leur disant , qu'outre ces trois classes d'hommes , il y'a encore des Tartares au teint olivâtre , des Brésiliens jaunes , des Arabes au visage cendré , &c. L'objection devient encore plus terrible , quand on leur demande à quelle branche de l'arbre généalogique répondent les hommes presque sans nez , qu'on voit chez les Kalmouques , les Ceylanois à grosses jambes , les Albinos aux yeux de perdrix , les nains de la Laponie & les géants de la terre Magellanique. Les negres disent à cela , qu'ils ne veulent pas être plus savans que leurs peres ; ce qui est une réponse fort commode , pour qui ne veut pas disputer.

(\*\*) Du tabac , quatre mille ans avant l'établissement des fermiers-généraux !...

se coucher : la nuit fait faire des réflexions ; le blanc vit bien que le démon de la propriété commençoit à s'emparer de lui, que la querelle pourroit s'échauffer, & que peut-être le monde seroit souillé d'un second fratricide. Comme il étoit d'un naturel fort pacifique, il résolut de prévenir le crime de Caïn ; il se leva doucement, prit l'or & les pierreries, en chargea les meilleurs chevaux du haras de son pere, & s'enfuit en Europe, où sa postérité vit encore. L'enfant bafané de Noë se réveilla au milieu de la nuit, se laissa aller aux mêmes réflexions que son frere, emporta le reste de l'héritage, & ne laissa pour son cadet que la provision de tabac. Notre negre qui avoit dormi profondément pendant la nuit, fut fort surpris à la pointe du jour de ne trouver, ni son patrimoine, ni ses freres : il prit alors une pipe, & s'affit pour prendre conseil : le résultat de la délibération fut qu'il devoit s'armer de patience ; il prit tranquillement possession du champ où son pere avoit planté du tabac, sourit dédaigneu-

~~.....~~  
 PARTIE II. fement sur ses freres qui se fatiguoient sans  
 doute pour éviter sa poursuite, & remercia le  
 ciel de l'avoir gratifié du don de l'indolence. (\*)  
 Les negres n'ont point dégénéré, & ils sont  
 oisifs par instinct, par réflexion & par piété.

---

(\*) Voyez le fonds de cette histoire, *Relation d'Afrique* de Labat, tome II, chapitre XIV.





## ARTICLE VII.

## DES PASSIONS DOUCES.

IL est heureux pour l'espèce humaine que la plupart de nos passions n'aient qu'un degré modéré d'activité : si l'équilibre de l'ame étoit rompu à chaque moment, la moitié des individus périroit avant le tems, & les autres deviendroient fous.

L'HOMME  
SEUL.

Les passions douces répandent une heureuse sérénité sur l'horizon de la vie, elles font mouvoir l'homme sans le fatiguer ; elles l'échauffent sans l'embraser, & le tiennent également éloigné des grands plaisirs qui rendent la moitié de la vie insipide, & des grandes douleurs qui détruisent la machine.

L'espérance est la première des passions douces : née avec nous, elle ne s'éteint qu'avec le dernier souffle de la vie ; c'est elle qui nous rend chers les momens fugitifs de notre existence : l'homme est heureux quand il espère ; & l'homme est-il fait pour avoir d'autre jouissance ?

Je voudrois parler de cette pudeur dont la

## PARTIE II.

nature a armé le sexe le plus foible pour le fau-  
ver des entreprises du plus fort ; heureux senti-  
ment qui accompagne l'innocence & la carac-  
térise, & fans laquelle il n'y a point de volupté,  
même pour les cœurs corrompus ! Je voudrois ...  
mais je crains de ne pas me faire entendre.

Le même motif m'empêche de m'appesantir  
sur la reconnoissance, ce sentiment si naturel  
aux ames sensibles, & dont les hommes n'ont  
fait une vertu, que quand ils ont commencé à  
la méconnoître.

La pitié est de toutes les passions douces celle  
qui a le plus de pouvoir sur l'homme, lorsque  
la superstition ne l'a point rendu petit & barbare.  
En tout tems & dans tous les climats, l'aspect  
d'une personne qui souffre nous émeut malgré  
nous, & notre ame se met d'elle-même à l'u-  
nisson de la douleur ; la pitié est le cri de la  
nature qui appelle à la conservation des êtres  
tous ceux qui les environnent.

Les passions ne cessent pas d'être douces,  
parce qu'on en abuse : on est forcé de ranger

dans la même classe cette noble fierté, qui fait entreprendre de grandes choses, & cette vanité qui les dégrade quand elles sont faites; cet enthousiasme qui convient au génie, lorsqu'il célèbre un grand homme, & cette basse adulation qui caractérise des esclaves aux genoux d'autres esclaves.

---

L'HOMME  
SEUL.

En général, les passions les plus emportées, ont été modérées dans leur germe : l'ame ne va pas plus par fauts que la nature. Un Italien a aimé paisiblement avant d'être jaloux, avant de s'emporter contre sa maîtresse, avant de la poignarder; la haine d'Atrée pour Thyeste, commença par l'indifférence, & finit par un crime plus grand que le parricide.

Il y a des hommes dont l'ame, tranquille dans son élément, n'a jamais éprouvé le conflit des passions orageuses : ces êtres foiblement organisés, éprouvent peu les biens & les maux attachés à l'existence; ils ne voient jamais briller dans leur entendement la flamme du génie, & parvenus à une extrême vieillesse, ils meurent sans avoir vécu.

## ARTICLE VIII.

*DES PASSIONS VIOLENTES.*

**PARTIE II.** **L**ES passions violentes caractérisent une ame forte; & quand elles se rencontrent avec une raison droite & lumineuse, il en résulte un grand homme.

Un grand homme est presque aussi rare que ces comètes, qui entraînent dans leur orbite les corps célestes, & assujettissent à de nouvelles loix le système de l'univers; la nature s'étudie pendant plusieurs siècles à l'organiser, & quand il paroît, elle se repose, comme si sa puissance créatrice s'étoit épuisée en le formant.

D'ordinaire les passions impétueuses sont unies à une raison lente & énervée; alors la société éprouve des convulsions qui la déchirent, les corps politiques se renversent, & la célébrité devient l'apanage des grands scélérats.

On peut compter parmi les passions violentes, cette soif du sang humain, qui caractérise les

conquérans ; ces remords qui suffiroient pour venger la vertu , quand même l'ame seroit mortelle , & sur-tout ces haines atroces , dont les poètes placent le théâtre dans les siècles héroïques , pour la consolation des siècles barbares.

Il n'y a point de passion qui tende plus à la violence , que l'amour , parce qu'elle subjugué le physique & le moral de notre être , qu'elle embrase à-la-fois l'imagination & les sens , & qu'elle joint l'ivresse de l'amour-propre à celle des plaisirs.

Un des plus singuliers phénomènes que je découvre dans le cœur humain , c'est que le sentiment de notre misère est plus propre à produire les passions véhémentes , que le sentiment de nos forces. Un homme qui connoît toutes les ressources de son ame , sûr de les employer suivant sa volonté , ne fait aucun effort , & reste dans un état d'inertie ; mais l'homme qui a la connoissance de ses imperfections , éprouve une inquiétude active , qui le force à s'élançer hors de lui-même , & à dompter la nature : le pre-

mier est foible par sa vigueur même, l'autre  
 PARTIE II. est fort par son impuissance.

On croit ordinairement que les passions impétueuses ne peuvent s'allier avec la raison; c'est une erreur de ceux qui n'ont jamais étudié la nature. Un homme qui est doué de la plus grande sensibilité, est souvent plus maître de soi, que celui dont le tempérament est aussi froid que la raison : le grand homme combat sans cesse, & triomphe quelquefois; l'homme vulgaire est vaincu sans combattre.

Il est certain que les passions violentes altèrent à la longue l'organisation de la machine; mais un instant d'existence dans l'homme de génie, est plus utile à la terre, que la vie passive d'un million d'hommes; ajoutons que l'espèce humaine se conserve par le principe même qui détruit les individus.



## ARTICLE IX.

*DE LA PASSION DOMINANTE.*

J'AI dit que l'homme étoit, pour le commun des observateurs, une énigme inexplicable : le philosophe ne trouve qu'un fil pour le conduire dans cet obscur labyrinthe ; & le voici.

---

L'HOMME  
SEUL.

L'homme en recevant la vie, porte en lui-même le germe d'une passion qui doit un jour dominer dans son ame, & entraîner toutes les autres dans la sphere de son activité ; tout concourt à faire éclore ce germe ; l'habitude le nourrit, les talens le fortifient, la raison même en accélère le développement : quand la passion est à son dernier terme de maturité, elle force toutes les puissances de l'ame à se mouvoir suivant une direction régulière ; les contradictions disparaissent, & le cœur humain est reconnu.

La passion dominante est incompatible avec l'artifice : c'est dans ce point seulement que l'inconstance paroît fixée, que le courtisan est naturel, & que les femmes sont sincères : le

—————  
PARTIE II.

philosophe qui réussit à la démasquer dans les cœurs qu'il étudie, s'instruit plus par ce trait de lumière, que par toutes les pensées de Pascal & toutes les maximes de la Rochefoucault.

Au reste, le philosophe lui-même se trompe quelquefois dans la recherche de la passion dominante, parce qu'il prend pour le ressort principal un rouage qui lui est subordonné : on croit ordinairement que Mahomet étoit un fanatique ; il n'étoit qu'un ambitieux. Ce législateur avoit trop de génie pour s'imaginer que ses convulsions annonçoient ses entretiens avec l'ange Gabriel, que la lune se cachoit dans sa manche, & qu'il montoit au ciel sur sa jument ; mais il savoit que l'Arabe étoit superstitieux & crédule, & il l'étonnoit pour l'asservir. Transportez Mahomet dans l'ancienne Rome, il subjuguera le sénat, mais il ne fera pas parler les Sibylles ; il fera plus que prophète, il fera César.

En vain un politique adroit chercheroit lui-même à déguiser l'affection véhémenté qui le tyrannise : les efforts même qu'il fait pour se masquer le décelent, & il n'en devient que plus



esclave de son penchant, parce qu'il a tenté de lui résister. Sixte-Quint étoit né avec l'ame des despotes : tant qu'il fut simple novice, on le prit pour le plus humble des moines; mais à peine ses talens lui eurent-ils donné du crédit dans son ordre, qu'il assomme un gardien qui osoit lui résister. Devenu cardinal, il donne à son esprit la souplesse qui convient à un esclave; & quand on l'élit pape, sa fierté primitive reprend son ressort, il enchaîne le sacré college & fait trembler les rois.

Lorsque la passion dominante est criminelle, elle s'amalgame avec tous les défauts qui logent dans le cœur humain : quand elle est vertueuse, elle communique sa teinte à toutes les qualités qui l'embellissent; mais toujours elle conserve sa supériorité : c'est un soleil qui éclipse tous les feux de son tourbillon.

Heureux le philosophe dont la passion dominante est l'amour de l'harmonie universelle, qui chérit les hommes, parce qu'il en connoît le prix, & dont toutes les vues se rencontrent avec celles de la nature.

---

L'HOMME  
SEUL.

## ARTICLE X.

LETTRES POSTHUMES DE FONTENELLE  
ET DU DOCTEUR YOUNG.

**PARTIE II.** **S**I jamais quelque philosophe put prétendre à l'apathie de Zénon, ce fut sans doute Fontenelle, l'homme de la terre qui avoit la tête la mieux organisée, & le cœur le moins sensible. La réflexion avoit achevé en lui l'ouvrage du tempérament, & sur la fin de sa vie il sembloit n'avoir d'autre passion que de paroître sans passion. (\*)

(\*) On demandoit au président de Montesquieu pourquoi Fontenelle étoit si aimable dans le monde; il répondit: *Parce qu'il n'aime personne.* --- Trait hardi, qui peint également ce philosophe & la société.

Cette insensibilité morale sembloit vraiment la base de son caractère: on peut en juger par cette anecdote que l'éditeur de ses œuvres a placée dans l'immense recueil, qui a pour titre: *Mémoires pour servir à l'histoire de Fontenelle.*

Ce philosophe étant un soir auprès de son feu, une étincelle vola sur sa robe-de-chambre; plongé dans la méditation, ou peut-être déjà endormi, il ne s'en apperçoit point; il va se coucher, & de bonne heure; au milieu

Ce grand homme, mais qui tenoit si peu à l'homme, étoit en commerce de lettres avec le docteur Young, l'auteur des *Nuits philosophiques*, ce monument de l'imagination la plus brillante & la plus déréglée; ce poëme sublime & bizarre où le génie étincelle à chaque instant, & où le goût ne se rencontre jamais.

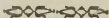
Young étoit né avec une singulière délicatesse dans les fibres sensitives; aussi son ame s'ouvroit toute entière aux plus légères impressions du plaisir & de la douleur: la perte de sa femme fit errer son génie pendant dix ans autour

---

de la nuit, il est réveillé par la fumée: le feu avoit pris à la robe-de-chambre, & de-là à la garde-robe. Fontenelle sonne & se leve, tout le monde est bientôt sur pied, & M. d'Aube avant les autres. Le neveu gronde beaucoup l'oncle, donne de bons ordres, & le feu est éteint; mais sa colere n'est pas calmée. L'impétueux magistrat recommence à gronder, cite le proverbe de la légère étincelle, qui a souvent causé un grand incendie, demande à Fontenelle, pourquoi il n'a pas secoué sa robe, &c. *Je vous promets*, replique enfin le paisible philosophe, *que si je mets encore le feu à la maison, ce sera autrement.* On alla se recoucher: Fontenelle & quelques domestiques se rendormirent, & le lendemain matin, M. d'Aube le gronda encore de s'être rendormi.

**PARTIE II.** des tombeaux, & peu s'en fallut que cette imagination ardente qui vivifioit ses ouvrages, ne consumât ses sens & ne dévorât sa vie.

On verra quelquefois dans les lettres de cet Anglois le même délire d'enthousiasme qui caractérise son poëme des *Nuits*; c'est qu'un écrivain original n'a qu'une sorte de pinceau; le goût se modifie, mais le génie est toujours le même.



## LETTRE PREMIERE.

*FONTENELLE AU DOCTEUR YOUNG.*

De Paris ce 11 janvier 1741.

---

 L'HOMME  
SEUL.

.....  
 .....  
 Insensiblement mes lettres dégénérent en élémens de morale; le bon goût y perd sans doute; mais il y a quelque chose à gagner pour la philosophie, & cela me suffit pour justifier à mes yeux tout cet étalage de rêveries stoïciennes.

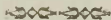
Oui, mon cher docteur, je ne me plains point d'être né presque insensible: mon cœur en impose moins à mon entendement, j'en observe mieux les hommes, & entre nous ils ne valent pas la peine d'être plaints, ils ne sont bons qu'à observer.

Zénon a dit que l'homme sans passion étoit le chef-d'œuvre de la nature: ce Zénon étoit bien philosophe; & s'il n'avoit pas eu la passion

PARTIE II. de créer une secte, il seroit mon héros, quoi-  
 que né il y a deux mille ans.

Dans la balance de la nature, le poids du mal l'emporte si fort sur celui du bien, qu'en vérité pour être homme, il faut désirer d'être insensible.

Cependant quelle que soit mon insensibilité philosophique, elle ne va point jusqu'à éteindre les sentimens de tendresse & d'estime, &c.



## L E T T R E I I.

*LE DOCTEUR YOUNG A FONTENELLE.*

De Londres ce 23 janvier 1741.

**M**LA femme & mes enfans font sur le bord de la tombe, & mon ame affoiblie par la fièvre lente de la douleur, ne trouve plus que l'amitié qui puisse la consoler du vuide de la nature. Oh qu'un cœur sensible est un cruel présent de la divinité !

Un cœur sensible... Mais non : je puis subir des revers & honorer l'amitié sans être blasphémateur. --- O Fontenelle, comment dites-vous que l'insensibilité conduit au bonheur suprême ? votre cœur ne se révolte-t-il pas contre la froide philosophie qui voudroit anéantir vos sens ? Non, j'en crois la nature plutôt que de vains sophismes. Mon ami, vous êtes sensible, car vous aimez la vertu.

Le sage de Zénon espere-t-il trouver le bonheur dans une parfaite indifférence ? Quels

## PARTIE II.

plaisirs lui restent-ils à goûter , quand sa raison superbe détruit tous les rapports qui l'unissent aux êtres sensibles , quand sa pensée solitaire avorte dans son germe , quand son ame resserée meurt à chaque instant dans les déserts qu'elle fait naître ? Non , non , l'homme n'est heureux que de la félicité de tout ce qui l'environne ; c'est une branche qui s'ébranle avec le système entier ; il ne sauroit créer le bonheur , il ne peut que le partager.

Où est l'homme sans passion ? Celui qui se vante de n'en point avoir , a du moins la passion de la philosophie : la raison du stoïcien fait divorce avec son cœur ; mais le sentiment en lui n'est pas éteint , toute son ame est dans son intelligence.

Mon ami , les années ont blanchi nos têtes , le drame de notre vie touche à son dénouement , & le tombeau s'ouvre sous nos pas . Pourquoi accélérer par nos sophismes l'instant de notre destruction ? L'insensibilité , bien plus que le ~~temps~~ destructeur , dessèche nos organes , & desfi-



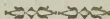
rer l'apathie, c'est desirer le sort d'un cadavre.

Je ne faurois m'empêcher d'admirer ici la bizarrerie de nos destinées : vous Fontenelle, dont le génie a plané sur toute la nature, qui avez éclairé les hommes pendant un demi-siècle, & dont l'envie pour la première fois a respecté les travaux, vous desirez de mourir ; & moi qui n'ai bu que des chagrins dans la coupe empoisonnée de la vie, dont les ouvrages ont péri de mon vivant, & qui ne suis connu de mes concitoyens que par mes malheurs & votre amitié, je desire encore de vivre ; vous vous dérobez au bonheur qui vous fuit, & je cherche à prolonger le sentiment pénible de mon existence.

Les passions sont l'ame du monde moral : il n'est pas plus possible à l'homme de les anéantir, que de détruire ces loix éternelles du mouvement, qui font graviter les planetes les unes vers les autres, & empêchent l'univers de tomber dans l'empire muet & désert du néant.

PARTIE II. Ne résistez pas, mon ami, à l'instinct de la nature ; n'autorisez pas de votre suffrage respectable les paradoxes de l'antiquité ; qu'avez-vous besoin de copier Zénon ? n'êtes-vous pas Fontenelle ?

Les passions m'ont presque toujours été funestes ; mais l'espérance en est une, & ce motif m'empêche de les maudire. Dès ma jeunesse j'ai été passionné pour la gloire ; je voudrois l'être pour la vertu ; je le suis du moins pour l'amitié ; car mon cœur qui ne me trompe jamais, m'inspire les sentimens ardens, &c.



## L E T T R E I I I.

*FONTENELLE AU DOCTEUR YOUNG.*

De Paris ce 8 février 1741.

L'HOMME  
SEUL.

. . . . .  
 . . . J'admire beaucoup, mon cher docteur, votre enthousiasme en faveur des passions : vous écrivez vos lettres à soixante ans, comme Pindare écrivoit ses Odes à trente. Malheureusement les expressions les plus sublimes ne font que glisser sur un esprit aussi froid que le mien, & je suis plus ému d'une plaisanterie philosophique de Lucien, que de tout le merveilleux des vingt-quatre chants de l'*Illiade*.

Votre lettre est celle d'une belle âme qui a des préjugés ; mais qui fait les rendre respectables : si ces préjugés font de vous un être heureux, je n'aurai point la barbarie de vous en guérir ; j'en conclurai seulement que la nature a fait un bonheur d'illusion pour les hommes ardents qui imaginent, comme elle fait un bon-

**PARTIE II.** heur solide pour les hommes froids qui raisonnent.

Vous êtes trop passionné, mon ami, pour juger sagement des passions : le rôle que vous jouez dans la société influe toujours sur vos jugemens ; vous n'observez pas les hommes, vous les faites.

Comment desirerois-je un cœur sensible, puisque l'entendement lui doit toutes ses illusions ? La philosophie n'a jamais entr'ouvert le rideau de la vie humaine, sans s'apercevoir que l'amour ne faisoit que des perfides, & l'amitié des ingrats : le cœur nous égare sans cesse ; mais la raison jamais.

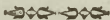
Dites-moi, mon cher docteur, quand on sent avec force, raisonne-t-on avec justesse ? l'imagination fougueuse est-elle en état de mesurer la marche lente & graduée des événemens ? Le monde qu'on voit alors est-il le monde de la nature ?

Voyez sur-tout combien la passion fait naître de préjugés littéraires ! Sans elle le mécanicien

qui symétrise des mots, se placeroit-il au-dessus du philosophe qui crée de nouvelles idées? Sans elle nos hommes de génie auroient-ils la foiblesse de se croire au-dessous des anciens, parce que ces derniers sont morts il y a deux mille ans?

S'il y a si peu d'analogie entre la passion & la vérité, c'est que la passion ne forme que des enthousiastes : pour la vérité elle est si froide, que personne n'est tenté de lui donner accès dans son entendement : les hommes la trouvent quelquefois, mais rarement ils vont à sa rencontre.

Un tempérament froid convient parfaitement à un philosophe : je remercie sans cesse la nature de m'en avoir fait part, & je ne desire de l'enthousiasme que pour des amis tels que vous. Je suis, &c.



## L E T T R E I V.

*LE DOCTEUR YOUNG A FONTENELLE.*

De Londres ce 20 février 1741.

PARTIE II.

**M** LA femme recouvre enfin une ombre de fanté ; l'horloge de la vie n'a pas encore sonné pour elle sa dernière heure : je respire, mon ami ; & puisque mes sens partagent la sérénité de mon ame, j'ai le sang-froid que vous exigez, pour me mettre au rang des philosophes & pour les réfuter.

Vous accusez l'être passionné de se créer des illusions, & de n'habiter qu'avec des fantômes ; que vous connoissez peu les grandes ressources de la nature ! Tous les hommes qui ont voulu mouvoir à leur gré les nations, ont eu une imagination ardente ; ce Caraïbe étoit-il aveugle, lorsqu'il dit à ses concitoyens qui vouloient s'exiler de leur patrie : « Cette terre nous a » nourris, pourquoi l'abandonner ? Qu'on la

» fasse creuser, on trouvera dans son sein la  
 » cendre de nos peres : faut-il donc que leurs  
 » ossemens sacrés se levent, pour nous suivre  
 » dans une terre étrangere ? » --- Quand Ho-  
 mere & Milton créerent leurs poèmes immor-  
 tels, l'aveuglement de leurs yeux passa-t-il à  
 leur intelligence ? Non, non, les passions fortes  
 sont clairvoyantes, & la nature ne se voile  
 que pour les partisans du systême léthargique  
 de l'insensibilité.

---

L'HOMME  
SEUL.

Je fais que les passions nous égarent quel-  
 quefois ; font-elles pour cela au-dessous de la  
 froide apathie ? Tous les hommes ne font-ils  
 pas faits afin d'agir ? Pour atteindre au dernier  
 acte de la vie humaine, est-il plus avantageux  
 de ne point marcher que de s'exposer à faire  
 des chûtes ?

Un cœur insensible se console du vuide des  
 vertus sociales, en disant qu'elles ne sont qu'un  
 beau songe. --- Puissé ce songe heureux durer  
 plus long-tems que mon insipide réveil ! Puif-  
 sent mes trésors se multiplier au gré de ma

bienfaisance ! Puissé-je avoir la gloire de faire chaque jour mille ingrats !

Des erreurs du cœur vous passez à celles de l'esprit, & toujours les passions sont en butte à votre captieuse misanthropie. --- Fontenelle, je soupçonne que le paradoxe que vous soutenez, n'est qu'un jeu de votre brillante imagination ; votre vrai caractère se décele à chaque instant : l'Europe, éclairée par votre génie, vous représentera, malgré vous, passionné pour les arts, & vos amis croiront votre ame sensible, malgré Zénon, votre tempérament & vos lettres.

Je ne fais si je me trompe ; mais il me semble que la chaleur est essentielle à tous les ouvrages faits pour nous survivre : il en est peut-être d'un livre comme d'une femme ; c'est la passion seule qui les vivifie ; sans elle une maîtresse n'est qu'une statue & un poëme une froide brochure.

Ne méprisons point l'enthousiasme ; c'est lui qui multiplie les monumens du génie : après Xeuxis, il fait Raphaël, & après Sophocle, Shakespear.



Pourquoi un homme qui sent vivement ne raisonneroit-il pas avec justesse ? La passion qui féconde nos idées, ne multiplie-t-elle pas les lumières autour d'elles ? Le génie verroit-il mal, parce qu'il voit plus loin que le philosophe qui le calomnie ?

---

L'HOMME  
SEUL.

Le système de l'apathie mutile les ames & rend stupide par principe ; mais un homme qui joint l'enthousiasme aux talens, maîtrise le hasard, voit dans le présent le germe de l'avenir, & semble né pour conquérir les mondes avec Alexandre, ou pour expliquer leur harmonie avec Newton.

Pour vous, Fontenelle, dont l'imagination brillante a tant de fois parcouru ces mondes, vous êtes récompensé de vos travaux par l'enthousiasme que vous faites naître & que vous dédaignez : en vain vos lettres conduisent à la doctrine de l'anéantissement ; votre nom fera immortel comme votre ame & vos ouvrages. Je suis, &c.

## L E T T R E V.

*FONTENELLE AU DOCTEUR YOUNG.*

De Paris ce 4 mars 1741.

**PARTIE II.**

**J**E vois bien, mon cher Young, qu'un bel-esprit & un philosophe ne sont pas plus à portée de s'entendre qu'un peintre & un géometre : n'espérons plus, vous de me persuader & moi de vous convaincre : les opinions dépendent peut-être des tempéramens, comme les tailles des hommes des climats qui les ont vu naître. La nature fait de moi un partisan de l'apathie & de vous un enthousiaste des passions, comme elle fait des nains en Laponie & des colosses chez les Patagons.

Je pourrois encore réfuter votre systême ; mais nos armes ne sont pas égales : je vous attaque avec des syllogismes, & vous vous défendez avec des figures de rhétorique : je me fers d'artillerie, & vous n'avez que des fusées.

Voici mon dernier raisonnement : la pente

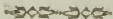
vers

vers le bonheur est la première loi de la nature :  
 or je suis plus heureux par l'apathie, que je ne  
 l'étois dans ma jeunesse par les passions ; il  
 vous est impossible de réfuter cet enthymême :  
 qu'y a-t-il de commun entre votre philosophie  
 & la mienne ? Je suis placé sur la terre, & vous  
 dans la planète de Saturne.

**L'HOMME  
SEUL.**

Une femme bien aimable, bien éloquente,  
 bien passionnée pour vos vers, me charge.

. . . . .



## L E T T R E VI.

*LE DOCTEUR YOUNG A FONTENELLE.*

De Londres ce 22 mars 1741.

**M**ADAME Young vient d'expirer entre mes bras ; plus infortuné qu'elle , je meurs à chaque instant , fans pouvoir la rejoindre ; le sentiment s'émuiffe en moi , mes fibres perdent leur activité , mon intelligence s'altère ; cependant mon être ne peut fe diffoudre , & j'exifte encore pour souffrir.

Ne triomphez pas , ô Fontenelle ! ce chagrin dont la violence defléche les sources de ma vie , me laiffe des intervalles de volupté que l'homme froid n'est pas à portée de connoître ; j'erre avec une forte de délices autour de la tombe de mon épouse ; dans le filence de la nuit je crois entendre fa voix touchante ; le marbre même que j'embrasse , me rappelle ces infans de délire où mon ame errante fur fes levres se plaifoit à s'enivrer d'amour & à oublier la nature.

Quelquefois je me figure cette femme que je

déshonore par mes pleurs, jouissant de l'immortalité; je me flatte aussi de l'espoir d'être immortel à mon tour; alors mon ame s'épure, & dans ce moment d'enthousiasme, le bonheur qui accompagne un seul acte de vertu, n'est point trop acheté par quarante ans d'infortune.

Vous savez, mon cher Fontenelle, l'histoire de ma vie; je n'ai jamais eu que de grands chagrins & de grandes jouissances; j'ai épuisé également la coupe du bonheur & celle de l'adversité; j'avois donc à vingt ans vécu un siècle entier, & le froid octogénaire qui vante son apathie, n'a pas encore commencé de vivre.

Vous vous dites heureux, mon ami; non, vous ne l'êtes pas; le bonheur consiste dans les jouissances, & votre système anéantit à-la-fois le plaisir & la douleur, sans laquelle le plaisir pour l'homme n'existe pas.

Quand même le principe de l'insensibilité seroit le dogme de la nature, le philosophe devroit encore le cacher au genre humain; puisque renverser ses passions, c'est abrutir l'intel-

~~.....~~  
 PARTIE II. ligence, éteindre la flamme du génie & ôter  
 l'ame à la vertu.

Oui, mon respectable ami, la vertu n'est que le sacrifice de soi-même, & sans les passions fortes, il n'y a point de grands sacrifices: ôtez ce mobile de la vie humaine, Rome n'a plus de Caton & d'Antonins, & la terre abandonnée par ses héros, n'est plus gouvernée que par des sophistes.

La vérité que je défends a tant de pouvoir sur moi que, malgré le crêpe funebre qui enveloppe mon entendement, quoique mon ame soit sans cesse déchirée par l'image d'une épouse qui n'est plus, & qu'il ne me reste d'autre consolation que de mesurer l'intervalle qui nous sépare; cependant je me crois encore plus heureux que Zénon, ses enthousiastes & son sage.

Voici, mon cher Fontenelle, la dernière lettre que vous recevrez de moi; je vais rompre tout commerce avec les hommes, m'ensevelir tout vivant dans la nuit de la tombe, & chanter la mort, jusqu'à ce qu'elle me reçoive dans son sein.

*Fin du Tome troisième.*

---

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

### D U T O M E I I I .

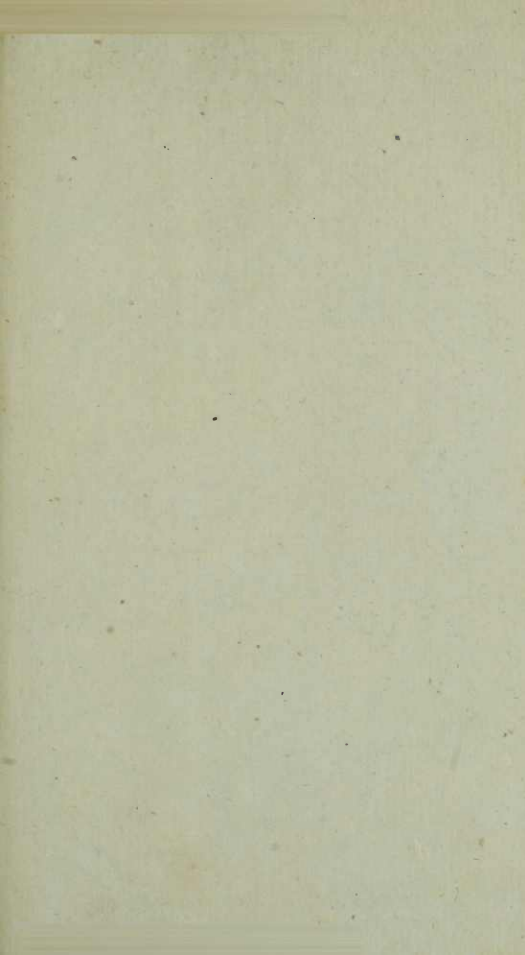
#### CHAPITRE VIII. De l'immortalité de l'ame:

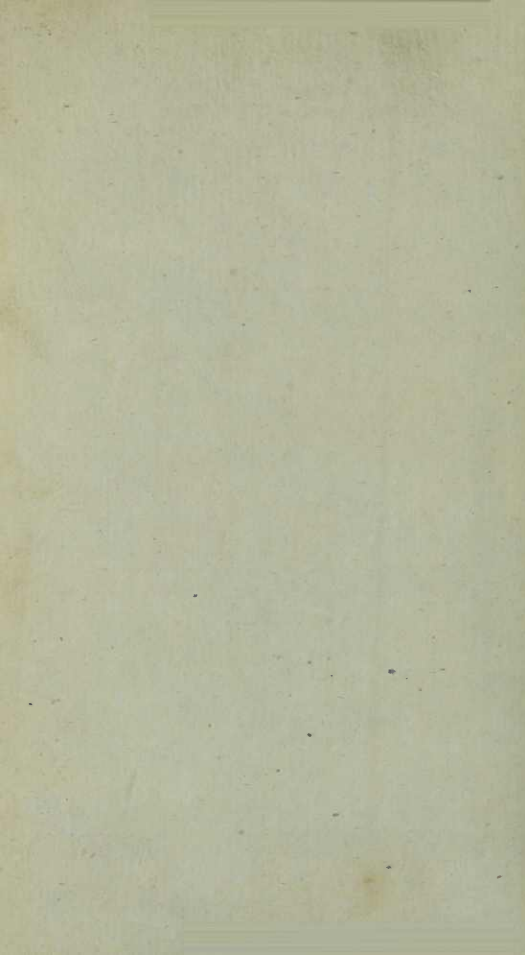
	<i>page 1</i>
ART. I. De l'origine du dogme de l'immortalité.	2
ART. II. Des sages qui ont cru à l'immortalité.	7
ART. III. Des anciens ennemis de l'immortalité.	13
ART. IV. D'un blasphème de Moyse & de Salomon contre la religion naturelle.	16
ART. V. Du suffrage de quelques peres de l'église en faveur du dogme de l'anéantissement.	28
ART. VI. De quelques anciens qui ont nié l'immortalité.	38
ART. VII. Des modernes ennemis de l'immortalité.	48
ART. VIII. Histoire de Jenny Telle.	53
ART. IX. Réflexion sur l'histoire de Jenny.	80
ART. X. Résultats de l'histoire de Jenny.	90
ART. XI. Du système que tout est mal.	93
ART. XII. De l'opinion de l'équilibre du bien & du mal.	95
ART. XIII. De l'optimisme.	107
CHAP. IX. De l'ame en qualité d'être sensible.	120
ART. I. De l'homme-statue de Buffon.	131
ART. II. De l'homme-statue de Charles Bonnel.	145

ART. III. De l'homme-statue de l'abbé de Condillac.	160
CHAP. X. Si l'homme est dans la nature le seul être sensible.	181
ART. I. Les douze surprises de Pythagore.	185
ART. II. Fragment des vers dorés de Pythagore.	220
ART. III. Combien de philosophes ont, sans le savoir, commenté les vers dorés de Pythagore.	230
CHAP. XI. Des sens.	249
ART. I. Des sens externes.	251
ART. II. Le Parisien & le Caraïbe, dialogue.	270
ART. III. Du danger d'émouffer les sens par trop de jouissances.	281
ART. IV. De la mémoire.	287
ART. V. De la faculté d'imaginer.	296
ART. VI. Digression sur les démonomanes.	307
ART. VII. Du caractère.	327
ART. VIII. Des habitudes.	334
CHAP. XII. Des passions.	340
ART. I. Idées générales.	341
ART. II. Du mécanisme des passions.	347
ART. III. De la génération des passions.	348
ART. IV. De l'Amour, principe du monde physique.	355
ART. V. De l'ambition, principe du monde moral.	362
ART. VI. De l'oisiveté.	367
ART. VII. Des passions douces.	375
ART. VIII. Des passions violentes.	378
ART. IX. De la passion dominante.	381
ART. X. Lettres posthumes de Fontenelle & du Docteur Young.	384

*Fin de la table.*













**GretagMachbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart**